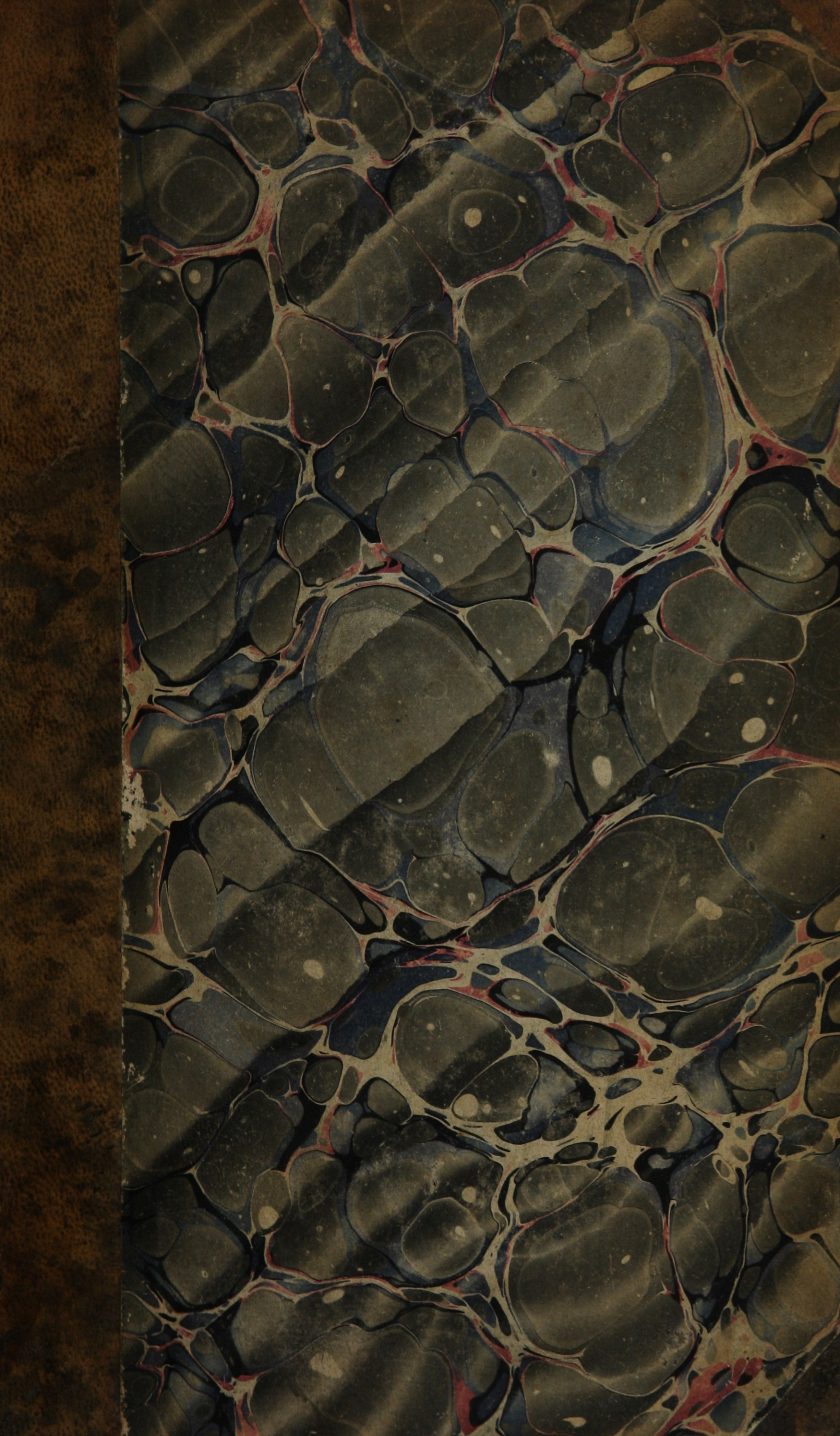


PÈLERINAGE

A JÉRUSALEM

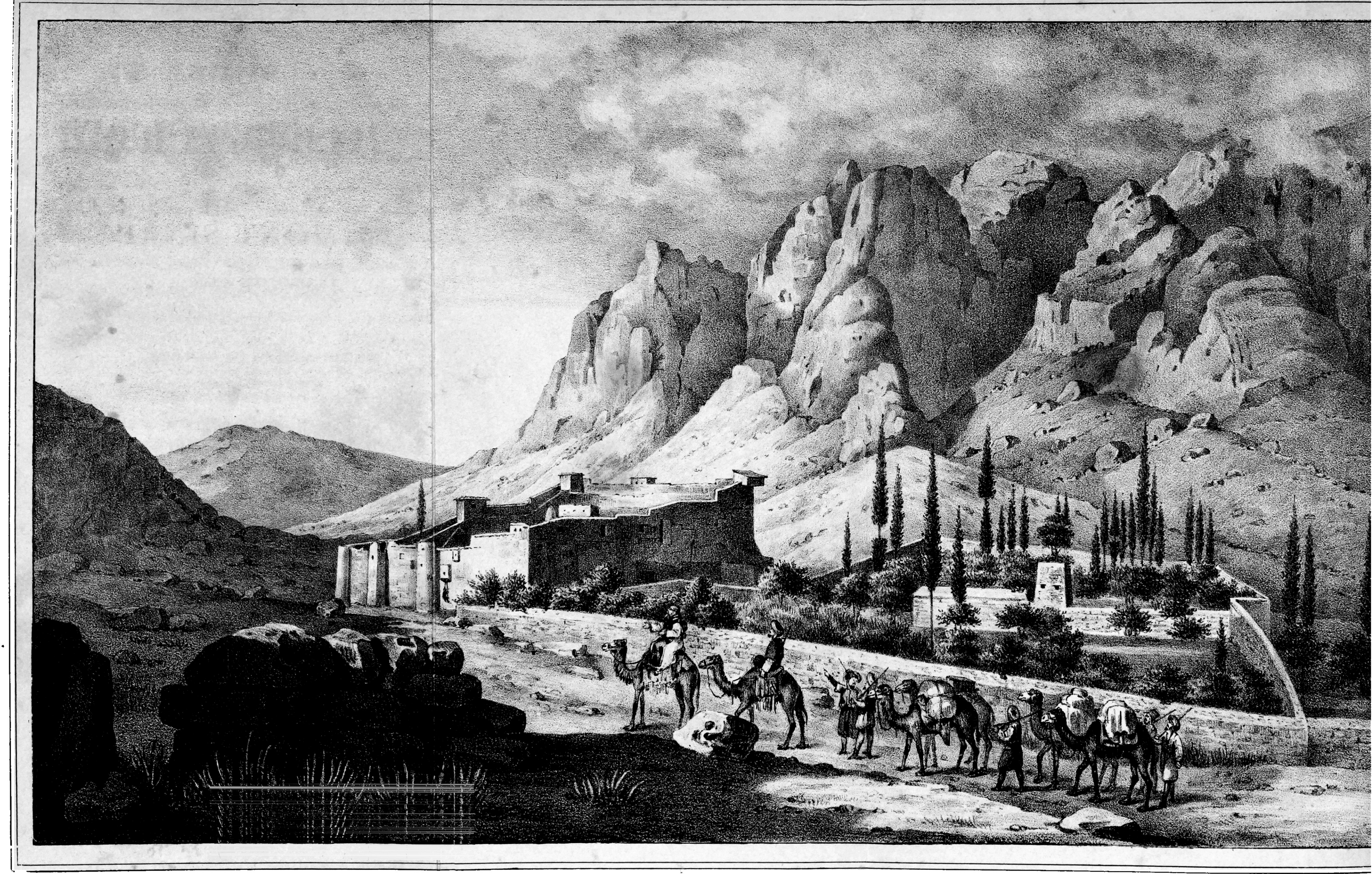
ET

AU MONT SINAÏ.

LYON.

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE ET LITHOGRAPHIQUE

DE LOUIS PERRIN.



A. Boblet direxᵗ. Lith. de Villain. F. Co

MONT SINAÏ.

PÉLERINAGE

A JÉRUSALEM

ET

AU MONT SINAÏ,

EN 1831, 1832 et 1833

PAR LE RÉVÉREND PÈRE

MARIE-JOSEPH DE GÉRAMB,

RELIGIEUX DE LA TRAPPE.

TOME TROISIÈME.

« Lui seul! lui partout, toujours lui! »

PARIS.

ADRIEN LECLERE ET CIE, QUAI DES AUGUSTINS, 35.

LAVAL.

P. A. GENESLEY-PORTIER.

1836.

PÉLERINAGE

A JÉRUSALEM

ET AU MONT SINAÏ.

LETTRE QUARANTE-CINQUIÈME.

La sainte volonté de Dieu.

Alexandrie, 18 décembre 1832.

Je quittai Damas le 7 octobre, mon cher Charles, laissant à regret les deux prêtres français chez lesquels j'avais trouvé une hospitalité si aimable et si douce. Ils ont été pour moi des amis, des frères; je ne les oublierai jamais.

Pour retourner à Beyrouth, il me fallut reprendre la route que j'avais déja parcourue. Arrivé au défilé d'où j'avais aperçu pour la première fois, avec une si agréable surprise, la capitale de la Syrie, je m'arrêtai afin de la contempler, de l'admirer encore, et de lui dire un dernier adieu.

Nous mîmes à faire le voyage quatre longues journées, que la difficulté des chemins à travers

les montagnes, et l'excès de la chaleur nous rendirent extrêmement pénibles. Dans la vallée de Beqâa, je faillis à perdre mes bagages : par la maladresse de mon moucre, le bourriquet qui les portait, tomba et s'enfonça dans la fange d'un marais. On n'apercevait plus que la tête du pauvre animal. Sans la vigueur dont il était doué, il périssait.

Pour surcroît de misères, au lieu de travailler à le tirer d'embarras, le moucre n'en montrait que plus de grossiéreté et de mauvaise humeur. « Je devais m'estimer heureux, disait-il, « qu'il ne m'eût pas vu avant de se charger de « nous conduire. S'il avait su que je fusse un « personnage si riche et si puissant, il ne s'y « serait pas engagé à moins de quatre cents pias- « tres. » Ces murmures se prolongèrent une grande partie du chemin. Il ne se tut que lorsque je lui eus déclaré que si mon caractère de religieux m'interdisait de le mettre moi-même à la raison dans l'intérêt des autres voyageurs, à mon arrivée j'avertirais le consul d'Autriche, qui le ferait châtier comme il le méritait.

J'espérais retrouver M. de Lamartine à Beyrouth ; je n'eus pas ce bonheur : il était parti pour Jérusalem.

Le 10, je m'embarquai pour l'île de Chypre, à bord du vaisseau autrichien *le Pianura*, après

avoir pressé sur mon cœur l'aimable, le bon consul M. Pierre Laurella, qui, pendant mon séjour, m'avait comblé d'honnêtetés, ainsi que son intéressante famille.

En quittant ces contrées, que je ne devais plus revoir, j'éprouvai un sentiment de douleur que mes paroles ne sauraient rendre. Jérusalem, la voie Douloureuse, le Calvaire, le tombeau de mon Sauveur, Bethléem, Nazareth, leurs grottes sacrées, tous les lieux saints que j'avais eu le bonheur de visiter, se représentèrent à ma pensée. Leur souvenir remua violemment mon cœur; plongé dans une religieuse tristesse, je ne fus plus le maître de retenir mes larmes et mes soupirs.

Le vent était favorable; au bout de quelques heures, nous perdîmes de vue les côtes de la Syrie. Le lendemain, nous jetâmes l'ancre à Larnaca. Je revis ce monastère où, l'année précédente, j'avais reçu un si touchant accueil; cette chambre où une paralysie vint me frapper; ce jardin qui me fut si agréable aux jours de ma convalescence; je revis l'excellent M. Caprara, consul d'Autriche, et tous les amis qui m'avaient témoigné un intérêt si vif et si constant.

J'avais à cœur d'arriver le plus promptement possible en Égypte, où je m'étais proposé de passer l'hiver, et j'attendais impatiemment un

bâtiment qui pût me transporter à Alexandrie. M. de Boutenieff, frère de l'ambassadeur russe à Constantinople, officier de marine très distingué qui a perdu un bras à Navarin, me fit gracieusement l'offre de m'y conduire. Il commande un brick de guerre qui était sur le point de mettre à la voile; mais il devait toucher plusieurs ports de la Syrie et s'y arrêter. Cette considération me retint. Je le remerciai sans accepter, espérant qu'au premier moment il se présenterait quelque vaisseau qui me rendrait plus vite à ma destination. Je me trompais : M. de Boutenieff arriva trois semaines avant moi.

Enfin, le 19 novembre, je m'embarquai sur le brick français *Églé-et-Mélanie*, capitaine Terras. Le temps devint affreux, le vent contraire. Nous fûmes obligés de relâcher à Limassol, l'Amathonte des anciens, petite ville située à l'extrémité de l'île, et qui a une bonne rade. Différents navires nous y avaient précédés; ils étaient venus, comme nous, y chercher un abri.

Pour me distraire de l'ennui que me causait ce retard, j'allais souvent me promener sur le rivage; je me plaisais à considérer les vaisseaux qui étaient à l'ancre, et à observer le mouvement des nombreuses chaloupes qui prenaient à bord les divers produits de l'île, desti-

nées, pour la plupart, à être transportées dans les ports de la Syrie. Je rencontrais souvent dans ma promenade un jeune capitaine de bâtiment, qui ne passait jamais devant moi sans avoir l'attention de me saluer. Un jour, en descendant d'un joli canot, il m'aborda et me demanda fort poliment à quel ordre religieux j'appartenais. « Je suis trappiste », lui répondis-je; et là-dessus il me dit des choses qui ne me permirent pas de douter de sa piété et de la régularité de sa conduite. Il m'entretint ensuite de son commerce, des contrariétés, des embarras qu'il éprouvait. Une de ses grandes peines était que les Grecs, dont se compose la majeure partie de la population de Limassol, se fesaient un jeu de lui promettre des chargements, et lui manquaient de parole chaque fois qu'il se présentait un bâtiment de leur nation. Sa conversation m'intéressait : je le plaignais ; j'eusse voulu lui être utile, et je lui exprimais le regret de ne le pouvoir pas. Mais combien plus vivement éprouvai-je ce regret, quand, lui ayant par hasard demandé le nom de son vaisseau, il me dit avec un air de contentement et de joie, en me le montrant de la main : LE SACRÉ CŒUR DE JÉSUS. Pieux jeune homme, puisse cette manifestation publique de votre foi vous mériter les bénédictions dont le cœur sacré de Jésus est

la source ! tous mes vœux les appellent sur vous.

Le temps continuant à être mauvais, notre capitaine, qui est un excellent marin, et dont le vaisseau neuf et doublé de cuivre ne craignait point la tourmente, se décida à partir. Poussés par la tempête, nous aperçûmes, le troisième jour depuis notre départ, les côtes blanchâtres, basses et sinueuses de l'Égypte. Peu après nous pûmes distinguer Alexandrie à travers une forêt de mâts au milieu desquels s'élevaient majestueusement ceux de plusieurs vaisseaux à trois ponts, dont un était de cent quarante canons.

A quatre heures du soir, nous approchions du port. L'entrée en est dangereuse; il serait imprudent de s'y engager sans pilote. Heureusement le vent se calma un peu, et nous permit, à six heures, de jeter l'ancre.

Notre navire fut bientôt entouré de diverses chaloupes de la Santé, de la Poste, des Consulats. On voulait savoir de quels lieux nous venions, et quelles nouvelles nous apportions. J'appréhendais une quarantaine; mais on nous assura qu'avant vingt-quatre heures nous aurions la permission de débarquer.

Le lendemain, au point du jour, j'étais à contempler cette ville, qui, à la volonté de l'homme extraordinaire auquel elle est aujourd'hui sou-

mise, semble avoir repris une nouvelle existence, une nouvelle vie. A l'aide d'une lunette, je pouvais remarquer en détail l'extrême activité qui régnait dans le port, sur les chantiers et autour de ce colosse, de ce vaisseau de cent quarante canons auquel on travaillait encore. Le capitaine, à côté de moi, me signalait, m'expliquait avec obligeance les objets les plus dignes de ma curiosité. Nous avions devant nous le palais du vice-roi, celui d'Ibrahim son fils, l'arcenal et les magasins, édifices magnifiques dont la construction étonne d'autant plus, qu'elle est due à des architectes arabes, et qu'elle a été exécutée très promptement; dans le quartier des Francs, presque toutes les maisons bâties à l'européenne et à plusieurs étages; au delà, sur une éminence, un beau village et de jolies habitations; çà et là des bosquets de palmiers, et, dans le lointain, la célèbre colonne que, malgré les découvertes de la science moderne, on appelle encore du nom de *Pompée*, élevant dans les airs son haut faîte, et servant de signal aux vaisseaux à plus de deux lieues en mer.

La permission qu'on nous avait promise nous ayant été apportée le jour même, je montai dans la barque consulaire que M. Acerbi, consul général d'Autriche, avait eu l'obligeance de m'en-

voyer avec son secrétaire et un janissaire, et je m'empressai d'aller lui faire ma visite. Je le connaissais de réputation, et j'avais eu avec lui quelques relations de correspondance. M. le chevalier Acerbi est un savant aimable, et dont les formes ne sauraient être plus honnêtes. Possesseur d'une magnifique bibliothèque et d'un cabinet d'histoire naturelle de la plus grande beauté, il consacre aux arts et aux sciences tous les moments que lui laisse le devoir de sa place. Il me fit l'honneur de m'offrir sa table et un appartement au Consulat. Le désir d'être plus libre dans mes exercices religieux, et surtout la crainte d'être indiscret, m'empêchèrent d'accepter.

Je me rendis au monastère de Sainte-Catherine, appartenant aux révérends pères Franciscains. C'était le 25 novembre, le jour même de la fête de la sainte. J'arrivai à temps pour assister à l'office, qui s'y célébrait avec d'autant plus de pompe que l'illustre vierge, patrone du couvent, était née à Alexandrie, et y avait souffert le martyre. L'affluence des fidèles m'étonna; on me dit que ce que j'en avais vu ne formait pas la sixième partie des catholiques qui habitent la ville. On en compte aujourd'hui au moins douze mille, parmi lesquels se trouvent beaucoup de Maltais.

Le jour suivant, je me hâtai d'aller voir de près la fameuse colonne qui, la veille de notre débarquement, m'avait fortement frappé. Elle est hors des murs, au sud, sur une éminence aride et déserte. Sa base est un carré qui a environ quinze pieds sur chaque face; le fût, d'une seule pièce, a quatre-vingt-dix pieds de hauteur sur neuf de diamètre; le chapiteau dont il est surmonté est d'ordre corinthien ; sa hauteur est de dix pieds : ce qui forme pour la colonne entière cent quinze pieds d'élévation.

On ne trouve dans les historiens de l'antiquité rien qui fasse connaître la date et le véritable objet de ce monument. Le nom que lui ont donné les modernes, et qu'il porte encore, n'est justifié par aucune raison solide. Quelques-uns en ont rapporté l'érection au temps de Ptolémée-Évergète ; d'autres, s'étayant de l'autorité d'Abulféda, écrivain célèbre parmi les Arabes, ont prétendu qu'il avait été élevé par les Alexandrins en l'honneur de l'empereur Septime-Sévère, par reconnaissance pour les bienfaits qu'ils en avaient reçus. Une inscription découverte en 1801 par trois officiers anglais, les colonels Leake, Squire et Hamilton, a fait cesser toute incertitude. La voici:

« Posidius, préfet d'Égypte, a élevé cette co-
« lonne en l'honneur du très magnanime em-

« pereur Dioclétien, dieu tutélaire d'Alexan-
« drie. »

De la colonne de Pompée, je me dirigeai vers la côte orientale du port Neuf pour visiter les aiguilles de Cléopâtre, obélisques de granit, ainsi appelés du nom du dernier rejeton de la race des Ptolémée, de cette reine qui a rempli le monde plus encore du bruit de ses vices que de celui de sa beauté. Un de ces obélisques est debout sur sa base, l'autre est renversé et en partie enfoui dans la terre; tous deux sont d'une seule pierre, et couverts d'hiéroglyphes. Pline raconte qu'ils furent taillés par ordre du roi Mesphée, et il leur donne une hauteur de quarante-deux coudées. Vers le commencement du dix-huitième siècle, le consul français au Caire ayant obtenu la permission de les mesurer, trouva qu'en y comprenant la partie de la base cachée dans la terre, leur élévation était de soixante-trois pieds, c'est-à-dire précisément celle que leur assigne Pline, et le fait a été plus d'une fois confirmé depuis par les voyageurs.

Mais à quelle époque remontent ces obélisques? qu'était ce roi Mesphée? C'est ce que je n'ai pu apprendre d'hommes à qui cependant n'est point inconnue la science de l'histoire. Ces aiguilles ne furent-elles à Alexandrie, comme

ailleurs, que de simples ornements? ou bien, dès le principe comme par la suite, servaient-elles à marquer les heures et les climats par leur ombre? ou si elles étaient destinées à rappeler la gloire des hauts personnages, des reines et des rois, à quelles actions, à quelle partie de la vie de Cléopâtre se rattache leur érection? Sur tout cela je ne connais encore que des suppositions et des conjectures.

Il y a quelques années, le vice-roi fit présent au roi d'Angleterre de l'obélisque renversé, et poussa la générosité des procédés jusqu'à se charger des frais de transport. Une pareille offre ne pouvait qu'être acceptée. Un ingénieur fut envoyé de la Grande-Bretagne pour prendre des mesures et enlever le colosse; mais il paraît qu'il désespéra de réussir, du moins l'obélisque est toujours là. Sir Robert Wilson, dans son *Histoire de l'Expédition de l'armée britannique en Égypte en* 1801 *et* 1802, dit que lord Cavan, gouverneur d'Alexandrie, fit faire des travaux considérables dans le même but; mais ce fut encore sans succès. Qu'eût-ce donc été s'il se fût agi de l'obélisque de Luxor, que cependant les Français ont enlevé comme une plume?

Vous trouverez raisonnable, sans doute, mon cher Charles, la curiosité qui m'a porté à vouloir connaître avant tout les monuments dont

je viens de vous parler. Avec le port, ce sont, pour ainsi dire, les seuls qui pouvaient me faire concevoir ce que dut être, dans sa splendeur, la ville dont je vais maintenant vous entretenir.

Alexandrie fut fondée l'an 331 avant Jésus-Christ, par Alexandre le Grand, sur l'emplacement d'un village appelé *Rachotis*, dans le voisinage de la mer, à l'embouchure occidentale du Nil. Après en avoir déterminé l'enceinte, qui devait être de quatre-vingt-seize stades, le prince en dressa lui-même le plan, et en confia l'exécution à Dinocrate, architecte célèbre, le même qui avait rebâti le temple d'Éphèse brûlé par Érostrate. Ports, fontaines, canaux, aqueducs, citernes, maisons pour les particuliers, bains, places, théâtres, lieux publics pour les jeux, palais, temples, rien ne fut oublié de ce qui pouvait en faire une des premières villes du monde pour la grandeur, la facilité des communications avec les autres peuples, les commodités de la vie, et la magnificence. Coupée en quatre parties principales par deux rues de cent pieds de large qui se croisaient, elle présentait au centre une place beaucoup plus vaste que toutes les autres, et d'où la vue s'étendait au loin sur les deux ports. Afin de la peupler plus promptement, Alexandre, outre ses sujets macédoniens, y attira par divers priviléges une

multitude considérable de Juifs et d'étrangers de toutes les nations.

Après sa mort, Alexandrie devint la capitale de l'Égypte et la résidence des *Ptolémées Lagides*, qui y régnèrent près de trois siècles. Sous leur gouvernement, elle prit des accroissements nouveaux, et acquit la plus haute importance, non seulement par l'immense commerce dont elle fut le centre, mais par la protection particulière qu'y trouvèrent constamment les lettres, les sciences et les arts. Ptolémée Soter, le premier de ces princes, fonda, sous le nom de *Muséon*, une espèce d'académie qui a servi de modèle à toutes les sociétés savantes formées depuis. Il lui assigna une bibliothèque, que ses successeurs enrichirent de tous les livres rares et curieux dont la connaissance parvint en Égypte, au point que le nombre des volumes finit par s'élever à sept cent mille. A ces bienfaits, Ptolémée Philadelphe ajouta l'établissement de nouvelles écoles; il fit traduire les livres sacrés des Hébreux en langue grecque; il chargea un architecte habile de bâtir la fameuse tour de Pharos, destinée à éclairer les vaisseaux en mer, et de laquelle, dans les temps postérieurs, les fanaux construits pour le même usage prirent le nom de *phares*, qu'ils portent encore aujourd'hui. Ce monument, regardé

comme une des merveilles du monde, s'élevait sur un rocher de l'île à la hauteur de quatre cents pieds. De son sommet, on découvrait jusqu'à quarante lieues au loin; il était de pierre blanche, et formait plusieurs étages entourés de galeries dont la voûte portait sur des colonnes de marbre. On y lisait cette inscription :

SOSTRATE CNIDIEN FILS DE DEXIPHANE,
AUX DIEUX SAUVEURS,
EN FAVEUR DE CEUX QUI VONT SUR MER.

Pharos était alors distante de la ville d'environ sept cents toises, qu'on ne pouvait traverser que par eau. Dans la suite, on la joignit au continent au moyen d'une chaussée de sept stades, qui, pour cela, fut nommée *Heptastade*, et qui s'élargit insensiblement par des atterrissements successifs entre les deux ports.

En l'an 47 avant Jésus-Christ, les Alexandrins ayant refusé de reconnaître Jules-César comme tuteur et arbitre entre le jeune Ptolémée et sa sœur Cléopâtre, qui se disputaient le trône de leur père, le général romain se vengea de leur résistance par le fer et le feu, et après une lutte sanglante, se rendit maître de leur ville. De la flotte embrasée, la flamme gagna le quartier appelé *Bruchion*, où étaient le palais royal et la

bibliothèque, et consuma quatre cent mille volumes.

Dix-sept ans après, Octavius César, en guerre avec Antoine, passe en Égypte, marche contre son rival alors maître d'Alexandrie, le défait dans un dernier combat, favorisé par la trahison de Cléopâtre, entre dans la ville en vainqueur, enlève les immenses richesses des rois, mais interdit à ses soldats le pillage des maisons particulières, et pardonne aux habitants, satisfait d'avoir ajouté par sa victoire une nouvelle province aux pays de la domination romaine.

A la naissance du christianisme, Alexandrie, sous l'autorité des empereurs, plus heureuse que sous ses rois, était devenue la seconde ville de l'univers, ou même, sous le rapport du commerce, elle était la première. Non seulement elle s'était accrue par l'affluence de ses voisins, mais elle comptait encore dans son sein des Bactriens, des Scythes, des Perses, des Indiens, que des intérêts de négoce avaient déterminés à s'y établir. Sa population s'élevait au moins à sept cent mille habitants. Chacun y ayant apporté les croyances et le culte de son pays, elle offrait un mélange monstrueux des plus hideuses superstitions.

En l'an 60 de Jésus-Christ, saint Marc, envoyé comme évêque par l'apôtre saint Pierre,

alla y porter la lumière de l'Évangile, et, par ses prédications et ses miracles, y fonda la première et la plus célèbre des églises patriarcales. Avec cette église se développa bientôt une école chrétienne contre laquelle luttèrent vainement les plus beaux génies du monde idolâtre. Les Panthène, les Clément d'Alexandrie, les Origène, et à leur suite une foule de grands hommes par leur savoir autant que par leurs vertus, effacèrent la gloire de l'école païenne, et ne laissèrent à leurs adversaires d'autres moyens de les combattre que de les persécuter et de faire des martyrs.

Plus tard, la prospérité d'Alexandrie fut balancée par de cruels revers. Assiégée, prise, dévastée successivement sous les règnes de Claude, d'Aurélien, de Dioclétien, elle passa, au commencement du septième siècle, de la domination romaine à celle des Perses, auxquels elle fut enlevée en 642 par Amrou, lieutenant du calife Omar, après avoir subi tous les maux que peuvent entraîner un long siége et une défense opiniâtre. Amrou, à la prière d'un philosophe du temps, nommé Jean le Grammairien, eût bien voulu sauver la partie de la bibliothèque qui avait échappé à l'incendie lors de la guerre de Jules-César, et celle que les Ptolémées avaient de nouveau formée à grands frais. Il n'osa pas

prendre sur lui d'accorder cette grace sans consulter le calife : « Si ces livres ne contiennent « que ce qui est dans l'Alcoran, répondit le bar- « bare, ils sont inutiles ; s'ils contiennent autre « chose, ils sont dangereux : il ne faut pas les « souffrir. » Sur cette réponse, furent condamnés au feu, sans distinction, sans aucun examen, les plus beaux ouvrages de sciences, d'arts, de philosophie, d'histoire, qu'eût jusqu'alors produits le génie de l'homme. Les livres furent envoyés par milliers aux fours, aux bains publics qu'ils servirent à chauffer pendant six mois.

A l'époque de cette invasion d'Omar, la population était encore immense. Les juifs seuls étaient au nombre de plus de quarante mille payant tribut. Outre les maisons particulières, on comptait quatre mille palais, quatre mille bains, et quatre cents places. Avec la domination musulmane commença la décadence. Les monuments des arts, les édifices publics, les temples, les établissements qui avaient fait la gloire de cette capitale, les murailles même et les tours de l'enceinte, insensiblement s'en allèrent en ruines ; tout se dégrada, tout périt. Au bout de quelques siècles, il devint difficile de retrouver la position des lieux, et l'on put prévoir que le moment arriverait où l'on ne parviendrait à les reconnaître qu'à

l'aide de la science ou à la trace de quelques débris. Aujourd'hui, ce n'est qu'à l'exactitude des descriptions que nous ont laissées les anciens, que l'on doit la possibilité d'assigner approximativement au moins les places où furent le Théâtre, le Musée, le Stade, le Gymnase, le temple de Sérapis, l'Hippodrome, etc. A l'exception de quelques pans de murailles, de quelques tours, des deux obélisques, de la colonne de Pompée, et d'un très petit nombre d'autres, entières ou brisées, la barbarie et le temps ont tout dévoré. L'Alexandrie des Musulmans n'est pas même, pour l'emplacement, celle des Ptolémées. Resserrée dans une enceinte plus étroite, elle se dépeupla graduellement d'âge en âge, et l'état florissant dont quelques écrivains arabes ont prétendu qu'elle jouit au quatorzième siècle, n'offrit pas l'ombre de son ancienne prospérité.

Il serait trop long, mon cher ami, de vous retracer ici, avec quelques détails, les révolutions et les désastres qu'elle eut à subir depuis les croisades jusqu'à ces derniers temps. Assiégée, prise et saccagée plusieurs fois dans cet intervalle, elle se trouvait à la fin réduite à une population en général pauvre, misérable, et moindre que celle de la plupart de nos petites villes d'Europe, n'offrant, si l'on en excepte un

commerce médiocre, d'autre intérêt que celui de son histoire et de sa grandeur passée.

En 1798, les Français, conduits par Bonaparte, se présentèrent devant ses murs, et l'emportèrent d'assaut. Rendue à la Turquie en 1801, elle continua à déchoir. Devenue la possession de Méhémet-Ali, elle semble, pour ainsi dire, renaître de ses cendres : elle se relève, se repeuple, s'embellit en quelque sorte à vue d'œil. Commerce, marine, art militaire, architecture, monuments publics, constructions particulières, tout se ranime, se développe, et prend une nouvelle vie. L'immense concours des ouvriers nationaux et des étrangers distingués dans tous les genres de talents ou d'industries ne suffit point à satisfaire l'impatient génie qui a imprimé ce mouvement extraordinaire. On dirait que, comme Dieu, il voudrait pouvoir tout créer d'un seul mot.

L'Européen qui viendrait aujourd'hui visiter Alexandrie sans en avoir d'autre connaissance que celle qu'il aurait puisée dans les anciens voyageurs, ou même dans ceux qui ont écrit il y a vingt ans, aurait de la peine à la reconnaître; il serait tenté de se croire dans une autre cité, si la colonne de Dioclétien et les aiguilles de Cléopâtre n'étaient là pour l'avertir de son erreur, tant sont grands les change-

ments, tant est prodigieuse la métamorphose!

Toutefois, à la vue de la plupart des rues étroites, tortueuses, non pavées et malpropres, du grand nombre de maisons ou plutôt de masures mal construites, incommodes et sans fenêtres au dehors; de quartiers entiers encore en ruines, uniquement peuplés de pauvres et de mendiants, on sent qu'il s'écoulera bien des années, des siècles peut-être, avant qu'Alexandrie prenne l'aspect régulier de nos places de commerce ou de nos ports. Dans l'état actuel, elle offre les plus étranges et même les plus hideux contrastes : c'est un assemblage confus de palais et de huttes, un mélange de luxe et de misère, d'indolence et d'activité, d'usages turcs et de manières européennes, qui étonne l'étranger. Ici, vous êtes au milieu du tourbillon, du bruit des affaires ou des plaisirs; là, c'est la solitude et le silence du désert. Un homme richement vêtu, couvert de châles de grand prix, marche à côté d'un homme nu; une voiture anglaise, attelée de quatre chevaux magnifiques, suivie de domestiques en habits dorés, traverse une file de chameaux conduits par de sales Arabes; des dames européennes parfumées, dans le costume le plus élégant, se trouvent à côté de femmes hideuses allant nu-pieds, sans autre vêtement qu'une chemise de toile bleue

qui tombe en lambeaux, sans autre voile qu'un linge malpropre qu'elles tiennent constamment appliqué sur le nez et sur la bouche, et qui ne laisse voir que deux yeux presque éteints sur lesquels sont empreintes la tristesse et la misère; des Européens assis à un somptueux banquet, chantent la liberté au moment où sous leurs fenêtres passent des gens que l'on mène à coups de bâton, et des enfants de douze ans que l'on traîne la chaîne au cou, pour en faire malgré eux des matelots et des soldats; des ouvriers intelligents, sous la direction d'un architecte habile, travaillent à la construction de monuments qui attestent et honorent les progrès de nos arts, tandis que d'autres fouillent les entrailles du sol, brisent des chapiteaux, des tronçons de colonnes, des statues qu'a respectées le temps, pour fournir aux édifices nouveaux quelques moellons.

Une chose qui me paraît digne d'être remarquée, parce que je ne l'ai vue qu'ici, c'est qu'au coin de chaque rue on trouve des ânes bien harnachés, que des enfants s'empressent d'offrir à ceux qui veulent visiter la ville ou se rendre d'un quartier dans un autre, et qu'ils suivent à la course sans jamais se lasser. Il est peu de rues fréquentées à raison du commerce où l'on ne rencontre plusieurs de ces animaux qui vont et

viennent presque sans interruption : ce sont les fiacres et les cabriolets du pays.

Peut-être vous étonnerez-vous, mon cher ami, que je ne vous aie point dit encore si, dans une ville où fleurit si long-temps le christianisme, où brillèrent tant de saints évêques, où se tinrent tant de conciles, où le nombre des fidèles était si considérable, j'ai eu le bonheur de rencontrer quelques traces des magnifiques églises dans lesquelles se célébraient les mystères de notre foi. Hélas! à l'exception de l'église de Saint-Marc, qui ressemble à une ruine, et de celle de Sainte-Catherine, dépendante du monastère où j'habite, tout a disparu.

Quant aux mosquées, elles sont nombreuses; mais elles n'ont rien de bien remarquable. Celle qui attire principalement l'attention du voyageur chrétien, est la mosquée des *Septante*, ainsi nommée parce qu'elle est bâtie, s'il faut en croire la tradition, sur le lieu même où les soixante-et-douze interprètes envoyés à Ptolémée-Philadelphe par le grand-prêtre Éléazar travaillèrent à la traduction des livres saints. Elle est dans l'île de Pharos.

Les environs d'Alexandrie sont tristes et stériles. Dès qu'il a plu, le sol n'est que de la boue; lorsque le beau temps a reparu, c'est une poussière qui au moindre vent s'élève en

tourbillons auxquels l'œil ne peut s'exposer sans en souffrir. Nulle part de la verdure, si ce n'est celle de quelques palmiers dont il faut aller péniblement chercher l'ombrage en traversant une terre sablonneuse et subtile.

Vers les ports, la côte est basse, pleine de bancs de sable et de rescifs qui la rendent fort dangereuse. Il ne se passe pas d'année que l'on n'ait à regretter qu'un nouveau fanal n'ait pas remplacé la tour merveilleuse qui avertissait les navigateurs. Dans l'espace de huit jours, j'ai vu un vaisseau anglais chargé de charbon, échouer sur un banc de sable, et un autre plus malheureux faire naufrage. Ce dernier était le navire autrichien *le Minos*. Le capitaine Crelich, qui le commandait, avait eu le bonheur de franchir en neuf jours la distance de Trieste à Alexandrie ; déja il croyait toucher au terme de son voyage, lorsque son navire heurta contre un rocher du port.

Parmi les passagers qu'il avait à bord, se trouvait M. Schiff, jeune homme qui, peu auparavant, s'était marié à Trieste, et qui conduisait sa jeune femme à Alexandrie, empressé de la présenter à des parents et à des amis de cette ville. Les deux époux venaient à peine de se saluer de ce doux nom, et ils se voyaient menacés d'être ensevelis sous la même vague ! Le

vaisseau était entr'ouvert; il avait perdu son timon, et s'enfonçait de plus en plus, quand un hardi pilote, au risque de sa vie, se hâta d'arriver à leur secours, et à force de courage et d'habileté, parvint à arracher tout le monde à la mort. Un instant après, le vaisseau brisé fut jeté sur la plage.

Le lendemain de cet affreux accident, malgré une tempête épouvantable, je montai à cheval pour aller avec M. de Babich, premier drogman du Consulat autrichien, contempler le vaisseau naufragé. Ces sortes de spectacles sont douloureux, sans doute; mais qu'ils nous donnent de graves et utiles leçons! qu'ils nous disent éloquemment surtout que nos jours, nos mois, nos années se pressent, s'entassent comme les nuées et les flots, et qu'encore quelques moments tout sera fini! En allant de Beyrouth au mont Liban, j'avais vu, je vous l'ai dit naguère, j'avais vu sept ou huit vaisseaux qui avaient également péri victimes de l'élément perfide, et leur aspect avait fait sur moi une impression profonde. Mais ce n'étaient que les débris d'un naufrage qui datait déjà de plusieurs mois, et dont l'imagination seule pouvait me retracer les horreurs; ici, j'allais voir la triste réalité. Le temps, je le répète, était effroyable : le vent, la pluie, la grêle nous frappaient à la fois au

visage. Au mugissement de la tempête se joignait celui de la mer en courroux. Le navire se trouvait près des catacombes, c'est-à-dire des grottes sépulcrales de l'ancienne *Nécropole*, la ville des morts.

En approchant du rivage, nous aperçûmes des soldats postés de distance en distance pour empêcher les Arabes de voler les objets qu'avaient rejetés les flots, précaution malheureusement nécessaire, mais bien humiliante pour l'humanité! Enfin, arrivés au bord, nous vîmes le bâtiment lui-même couché, et ses mâts à moitié détruits. Les vagues impétueuses, noires, marbrées d'une écume blanche, se heurtaient, se confondaient à l'entour; des lames fouettées par la violence du vent se précipitaient l'une sur l'autre avec fracas, et par intervalle le couvraient entièrement en répandant au loin une poussière d'eau. A quelques pas de là étaient épars des habits, du linge, des meubles, des cordages, des dalots, et une foule d'autres objets avariés ou brisés. Je remarquai surtout les débris d'un magnifique piano en acajou, appartenant à M. Schiff. La vue de cet instrument me rendit encore plus triste le spectacle que j'avais sous les yeux.

Malgré le mauvais temps, l'affluence était grande. C'étaient des employés du Consulat au

trichien accourus, soit pour surveiller, soit pour aider à sauver ce qui allait périr; des chameliers qui chargeaient sur les chameaux des effets ou des marchandises en ballots; des matelots qui cherchaient en vain dans ces ruines le peu d'objets qui leur appartenaient; enfin une multitude de curieux qui promenaient douloureusement leurs regards sur cette scène de désolation. Le capitaine, pâle, défait, se tenait immobile à l'écart, semblable à une statue. Une circonstance que je ne pus m'empêcher de remarquer avec une extrême surprise, c'est que, bien que les Arabes soient dans l'habitude de toujours crier, parmi le grand nombre de ceux qui étaient présents, il régnait un silence aussi profond que parmi les autres assistants, que la consternation et la stupeur avaient rendus muets. Ce silence universel, produit par une grande infortune, avait quelque chose de sombre et de déchirant.

Dès les premiers jours, Méhémet-Ali avait été informé de mon arrivée. Je sus qu'il avait parlé de moi; je crus convenable et utile à mes intérêts de lui faire une visite, d'autant plus que je ne pouvais poursuivre mon long voyage dans ses états, sans être muni d'un firman et de lettres de recommandation pour les gouverneurs de provinces, pour celui du Caire en particulier.

Méhémet est un de « ces esprits vastes, mais « inquiets et turbulents, dont parle Massillon, « un de ces esprits capables de tout soutenir « hors le repos, qui tournent sans cesse autour « du pivot qui les fixe et qui les attache, et qui « aiment encore mieux ébranler l'édifice et être « écrasés sous ses ruines, que de ne pas s'agiter « et faire usage de leurs talents et de leurs for« ces ». L'importance du rôle qu'il joue aujourd'hui sur la scène politique en Orient, me persuade qu'avant de lire les détails de l'audience à laquelle j'ai été admis, vous ne serez pas fâché de trouver ici un extrait d'une notice récemment publiée sur cet homme extraordinaire :

« Méhémet, ou Mohamet-Ali, pacha, est né l'an de l'hégire 1182 (1769), à La Cavalle, ville de Roumélie, où son père se trouvait officier dans les troupes du gouverneur. Bien que son éducation eût été tout-à-fait négligée, il montra de bonne heure un esprit fin et pénétrant, une imagination active et un caractère entreprenant, qui semblaient présager dès lors les hautes destinées auxquelles il a été appelé ensuite.

« Dans sa jeunesse, il eut occasion de donner une preuve de son courage et de sa prudence, en fesant rentrer dans le devoir les habitants d'un bourg qui s'étaient révoltés contre les au-

torités de La Cavalle. Cette action lui valut la confiance de ses chefs.......

« Une circonstance particulière le mit à la tête d'une troupe de trois cents hommes que l'arrondissement de La Cavalle envoyait en Égypte, par ordre du grand-seigneur, contre les Français qui venaient de s'emparer de ce pays. A peine avait-il rejoint avec les siens l'armée ottomane, qu'il se fit remarquer par sa conduite pleine de bravoure; et il ne cessa de se distinguer dans les différents combats qu'elle eut à soutenir contre les armées républicaines. Après avoir passé par tous les grades, après avoir éprouvé toutes les vicissitudes du métier des armes, après avoir été alternativement blâmé et récompensé par ses supérieurs, il fut élu gouverneur d'Égypte par une députation de cheiks, le 14 mars 1805. Le pays était alors en proie aux horreurs des divisions intestines qu'entretenaient une foule de tyrans connus sous le nom de Beys ou *Mameloucks*. Il leur résista; et deux mois après son élection, le 9 juillet 1805, il fut confirmé par la Sublime-Porte dans son poste de pacha d'Égypte.

« La défaite des Anglais à Rosette, lors de la désastreuse expédition qu'ils tentèrent en 1807, leur expulsion de l'Égypte, la destruction des Mameloucks, les guerres contre les Wahabys,

la conquête de l'Hedjias, du Cordofan et du Sénaar, furent plus tard autant de titres qui le placèrent au plus haut degré dans la faveur et l'estime du sultan. Malheureusement Méhémet-Ali est persuadé qu'il a conquis l'Égypte par la puissance de son sabre, et il tient à en conserver la possession pour la transmettre à ses héritiers; c'est en un mot une nouvelle dynastie qu'il veut créer. Il joint à beaucoup de courage l'art de commander; il est doué d'un esprit subtil et d'une perspicacité peu commune: aussi connaît-il tous les ressorts de la politique, et sait-il les faire mouvoir avec adresse. Il est grand travailleur et d'une persévérance qui l'a mis dans le cas d'apprendre à lire et à écrire à l'âge de quarante-deux ans. On voit dans toute sa conduite l'application inquiète d'un ambitieux qui veut se faire un nom à quel prix que ce soit. Parcimonieux par caractère, et prodigue par caprice, il ne donne que par ostentation; emporté par la violence, il ne manque cependant pas d'un certain fond d'humanité. Il a ôté aux grands l'affreux privilége de mettre quelqu'un à mort sans jugement; il a attaché à sa cause un grand nombre de sujets révoltés contre la Porte; il les traite honorablement, et n'a jamais voulu les livrer; enfin, pendant l'insurrection des Grecs, il a pris sous sa protection les Hellènes

qui se trouvaient en Égypte, les a conservés dans leurs emplois et leur a accordé de nouvelles faveurs. Son abord est affable, facile et prévenant. Dépouillé de préjugés, il sait apprécier les nations européennes, met une espèce d'affectation à les imiter, et blâme journellement les grands de sa cour de les méconnaître. Constamment agité, il dort peu, et rarement d'un sommeil paisible. On assure que le souvenir d'un massacre des Mameloucks le bourrèle. Durant la nuit deux femmes veillent alternativement à ses côtés pour replacer ses couvertures qu'il dérange sans cesse en dormant. Dans l'intimité, Méhémet est communicatif, curieux et questionneur à l'excès. Sa physionomie est gaie, ouverte, et son œil est plein de feu. »

Tel est l'homme que j'allais visiter.

Le consul général d'Autriche, M. le chevalier Acerbi, ayant fait demander le jour où je pourrais être présenté, on répondit que Son Altesse me recevrait le 12, à quatre heures après-midi.

Nous fûmes exacts à nous trouver à l'heure indiquée. Nous étions accompagnés du drogman et des janissaires du Consulat. J'étais vêtu en religieux de la Trappe, ayant à la ceinture ma croix de bois surmontée d'une tête de mort et mon chapelet.

Le palais du pacha est situé dans la petite presqu'île que forme l'ancienne Pharos depuis qu'elle a été jointe au continent. Dans le voisinage, sous les chancelleries et les casernes, à gauche se trouve un très vaste hôtel appelé l'*Auberge Royale* ; c'est là que logent les Turcs et les Arabes de distinction qui viennent visiter Son Altesse. Du même côté sont des bains magnifiques qui ont vue sur la mer, puis le harem, et, à l'extrêmité de la presqu'île, le palais d'Ibrahim.

Avant d'arriver à ce palais somptueux, à ce superbe hôtel, on passe devant une file de cabanes, ou plutôt d'énormes trous pratiqués dans la terre, et dans lesquels habitent des familles entières, des hommes, des femmes, maigres, décharnés, entourés d'enfants nus, hideux, dont le teint cadavéreux offre l'image de la plus profonde et de la plus dégoûtante misère. Vous croyez peut-être que ce douloureux et révoltant spectacle n'a pas été vainement placé par la Providence à quelques pas d'un prince qui ne peut jamais sortir sans l'avoir sous les yeux, et que, touché des maux qu'il est forcé de voir, il ne saurait être plus efficacement averti de les soulager ; vous vous trompez: il n'y pense pas.

Parvenus au palais, après avoir monté un

large et fort bel escalier, sur les côtés duquel étaient rangés des militaires, des employés, des domestiques, des esclaves aux ordres du prince, nous entrâmes dans une vaste salle, où se trouvaient, avec quelques officiers, les personnes qui désiraient parler au vice-roi. Comme nous étions attendus, nous fûmes immédiatement introduits dans le Divan. C'est un immense salon élégamment décoré, autour duquel sont placés, le long des murs, des piles de coussins. Méhémet était assis à l'un des angles, sur un tapis de drap d'or ; il fumait sa pipe, et parlait au commandant de la place et à un autre personnage de marque. En nous apercevant, il les congédia. Nous le saluâmes à l'européenne ; il mit la main sur son cœur, et nous fit signe de nous asseoir auprès de lui, le consul général à sa gauche, et moi à sa droite. Son drogman était debout devant lui; celui du Consulat autrichien derrière moi. A peine avions-nous pris place, qu'on nous apporta du café. Puis, par des paroles pleines de bienveillance et d'égards, il ouvrit une conversation qui, à la grande surprise de toute sa cour, dura trois heures. Il multipliait sans fin ses questions sur l'Europe, et paraissait écouter mes réponses avec une attention particulière. Il prit plaisir à me raconter sa vie, à me faire remarquer les traits de ca-

ractère par lesquels il croit s'être distingué, et qu'on a pu en effet observer en lui; il me vanta surtout sa prodigieuse mémoire : « il ne connaît dans ses vastes domaines qu'un seul homme qui, à cet égard, lui soit réellement supérieur: c'est son ministre des finances, Ghaly. »

Je m'étais proposé de garder prudemment un silence absolu sur sa lutte contre le sultan : il fut le premier à aborder ce sujet délicat. Il entra avec une sorte de complaisance dans le détail des «raisons qui l'avaient entraîné malgré lui, disait-il, à faire cette guerre, *et son cœur en souffrait* ».

A ces récits il mêlait fréquemment le nom de Dieu, qu'il prononçait avec toutes les marques extérieures d'un respect profond, sans manquer jamais d'en exalter la grandeur. «Jamais il n'avait fait d'action de quelque importance, qu'il ne se fût recueilli en présence du Tout-Puissant, et ne l'eût consulté; » et, en me tenant de tels discours, sa tête, dont une barbe blanche, longue et épaisse relève la beauté, prenait une attitude religieuse; ses yeux s'animaient; son regard vif et perçant se dirigeait et s'arrêtait vers le ciel. Était-ce là de la vraie piété musulmane, ou bien agissait-il ainsi parce qu'il avait devant lui un religieux? vous le devinerez. Je me borne à vous dire que cette Altesse est

douée d'un tact parfait; qu'elle a surtout à cœur de se faire aimer des étrangers, et qu'en aucun lieu je n'ai vu de grands personnages montrer à un plus haut degré les apparences de la franchise, de la confiance et de l'abandon.

Cependant une pensée me fatiguait, me tourmentait, m'accablait. « L'homme, me disais-je, à côté duquel tu es, dont les habits touchent les tiens, peut, sans autre motif que son caprice, faire abattre autant de têtes qu'il lui plaira; et ni la veuve, ni le vieillard, ni l'orphelin n'oseraient lui demander pourquoi il les a privés d'un époux, d'un fils, d'un père ».... et alors je me rappelai que ce même homme dont je partageais les coussins, afin de s'assurer le pouvoir, avait fait assassiner près de cinq cents personnes par lui convoquées à une solennité, profitant de leur empressement à y accourir pour consommer en quelques instants sur elles le plus exécrable attentat!..... et il me semblait apercevoir des taches de sang sur ses vêtements, et le nom de *tyran* gravé sur son front en lettres de feu......

Par intervalles, les égards qu'il me prodiguait, le ton d'amitié, de confiance avec lequel il semblait s'épancher, venait affaiblir en moi ces cruelles impressions; je me surprenais même à lui dire des choses aimables. Puis tout-à-coup

m'arrivait un remords qui me forçait à composer mon visage pour ne le point trahir.

Le prince se montre partisan enthousiaste des innovations en politique, en administration, et surtout en industrie. Il les adopte avec chaleur, et souvent sans réflexion, sans examen. Il nous parla longuement du projet qu'il a formé d'établir des voitures à vapeur de Damas au Caire : il se propose d'envoyer des ingénieurs prendre connaissance de l'état des chemins ; et si, d'après leur rapport, il ne voit pas trop d'obstacles à l'exécution de ses plans, il commandera immédiatement à Londres ces voitures nouvelles, qu'il est impatient de voir en action.

Pendant notre entretien, on vint lui dire que le télégraphe annonçait l'arrivée au Caire d'un courrier d'Ibrahim, venant de Syrie. Sa physionomie devint un instant sérieuse : il parut préoccupé de pensées graves ; mais bientôt il reprit la conversation avec la même bienveillance et la même apparence de cordialité qu'auparavant.

Je ne veux pas oublier une circonstance curieuse de cette audience. Méhémet-Ali, non seulement fume, comme tous les Musulmans, mais il est dans l'habitude de prendre du tabac. Tous les quarts d'heure, un officier de la cham-

bre entre dans le Divan, et vient lui présenter, avec tous les signes d'un profond respect, une tabatière en or. Méhémet y puise une prise; l'officier s'incline en silence, et se retire humblement comme il est venu. Nous avons eu dix à douze fois sous les yeux cette grande cérémonie.

Lorsque je m'étais présenté au palais, il m'avait été facile de m'apercevoir que je n'étais pour toutes les personnes de la cour de Méhémet qu'un objet de curiosité, à qui n'est pas due la moindre marque d'honneur; il en fut tout autrement à ma sortie. La longue conférence que j'avais eue avec Son Altesse, avait fait une singulière impression : on ne concevait pas que le maître de l'Égypte, le puissant Méhémet eût pu s'abaisser à causer si long-temps et surtout si familièrement avec un pauvre religieux européen, un chétif chrétien; moins encore imaginait-on de quoi il avait dû l'entretenir. Chacun prêtait un motif à cette extraordinaire conférence. Quelques-uns ne doutaient pas que je ne fusse un envoyé chargé de ménager une réconciliation entre le monarque et le sujet. Aux yeux de tous, j'étais devenu un personnage important; on se porta sur mon passage. Je vis les courtisans d'Alexandrie faire pour moi ce que j'avais vu les courtisans d'Eu-

rope faire pour tant d'autres : je fus comblé de prévenances, de politesses et d'égards.

En sortant, j'allai visiter M. Bogos-Joussouff, Arménien schismatique, premier drogman de Méhémet, et directeur-général de l'administration du commerce. C'est le premier ministre de Son Altesse; son pouvoir est immense : il gouverne en quelque sorte toute l'Égypte sous le nom de son maître. « Après avoir visité Pharaon, lui dis-je en me présentant à lui, je viens voir Joseph. » Ce compliment le flatta d'autant plus, que le nom de *Joussouff* qu'il porte, signifie *Joseph* : il me fit l'accueil le plus aimable. C'est un homme d'un grand talent, assidu, actif, infatigable. Il est tendrement aimé de Méhémet-Ali, qui en a fait son confident, son mentor par lequel il conduit toutes les affaires de l'état; il travaille avec lui et la nuit et le jour, quelquefois trois, d'autres fois quatre, et même cinq heures consécutives. Toutefois ce premier drogman, ce directeur-général, ce ministre, ce confident, ce mentor, bien qu'accablé de veilles et mourant de lassitude, n'a jamais entendu et n'entendra jamais sortir de la bouche de son maître ces bienveillantes paroles : « Bogos, asseyez-vous. » Et puis soyez favori en Égypte, ou même dans tous les pays!

Je recommandai instamment à M. Bogos de vouloir bien rappeler à Son Altesse mon firman,

et les lettres de recommandation qu'Elle m'avait promises pour les gouverneurs des différentes provinces de l'Égypte, et je me retirai avec l'assurance qu'au premier jour, mes désirs à cet égard seraient satisfaits.

En attendant, je hâtai les préparatifs de mon voyage pour le mont Sinaï, décidé à quitter Alexandrie aussitôt que je pourrais me mettre en route avec sûreté.

Le temps ici est affreux. On m'avait vanté la douceur des hivers en Égypte; depuis un mois que j'y habite, je n'ai pas vu un beau jour : toujours la pluie et un froid cuisant, un froid plus rigoureux que je ne l'ai éprouvé à Pétersbourg. Là, du moins, on peut s'en garantir; ici, ce n'est pas chose possible : tout est si mal fermé !

Enfin je reçus le firman du vice-roi, avec une lettre de recommandation pour le gouverneur du Caire. A ces pièces était jointe leur traduction que voici :

FIRMAN.



AU NOM DE L'ÊTRE SUPRÊME.

« Le porteur du présent ordre (*bouyrouldon*) « est un des nobles de Hongrie, nommé le « père Marie-Joseph de Géramb, voyageur reli- « gieux, et personnage très distingué dans le « monde. Son but étant celui de faire sans obs- « tacle et opposition le voyage d'Alexandrie au « Caire, et de là au mont Sinaï et ses environs, « par la route de Suez, on nous a demandé cet « ordre, qui vient de lui être gracieusement « accordé. Avec l'aide du TRÈS-HAUT, aucun « obstacle ne lui sera opposé dans ses voyages, « et on lui prêtera dans les occasions tous les « secours qui sont dus à l'amitié. Cet ordre « qu'on vous expédie, et qui lui a été remis, « vient d'émaner de Nous à cet effet.

« En conséquence, vous vous conformerez à « son contenu, et vous tremblerez de faire le « contraire.

« L'année 1248, le 25 de regeb. »

Lettre de Méhémet-Ali à Son Excellence l'Inspecteur du Divan, Habib-Effendi.

« Mon frère inspecteur du Divan, Habib-Effendi,

« Cette fois, notre très cher ami le voyageur, « un des nobles de Hongrie, le père Marie-« Joseph de Géramb, désirant visiter le mont « Sinaï, part pour le Caire. Ma volonté est que « vous lui accordiez toute protection ; et pour « qu'il soit sûr et tranquille dans son voyage, « vous le ferez, au moyen des cheiks, accompa-« gner par des hommes qui le conduiront au « susdit lieu.

« L'an 1248, le 26 de regeb. »

Mes préparatifs sont terminés. A toutes les bontés qu'il a eues pour moi, M. le consul général d'Autriche vient d'ajouter celle de me prêter sa tente, chose absolument nécessaire dans le désert. Il a eu en même temps l'attention de me recommander d'une manière particulière aux soins d'un janissaire excellent qui a fait de nombreux voyages, et que j'ai pris à mon service. Cet homme parle le turc, l'arabe et l'italien, et joint à une grande activité beaucoup de courage. Il se nomme Mahomet. La seule chose

qui me fatigue, c'est le luxe qu'il étale : il a l'air d'un pacha. Auprès de lui, je ne paraîtrai qu'un pauvre diable que son excellence traîne par charité à sa suite. Ce sera du moins pour moi une belle occasion de pratiquer l'humilité.

Adieu, mon cher Charles; au premier moment favorable, je pars. Il m'est impossible de vous dire d'où et quand je pourrai vous écrire. Priez pour le voyageur.

Adieu encore !

LETTRE QUARANTE-SIXIÈME.

Le Caire, 16 janvier 1833.

Je quittai Alexandrie, mon cher Charles, dans la soirée du jour des Rois, 6 janvier, et je m'embarquai sur le canal de Mamoudieh. M. de B., premier drogman autrichien, me fit l'amitié de m'accompagner jusqu'à une lieue de la ville. Notre barque était à deux chambres, petites, il est vrai, mais assez commodes.

Le canal de Mamoudieh est l'ouvrage de Méhémet-Ali : il l'entreprit en 1820 pour établir une communication entre le Caire et Alexandrie, et lui donna le nom du prince qu'il veut

aujourd'hui détrôner. Les travaux qui doivent le rendre navigable en tout temps, ont été souvent interrompus ; ils ne sont point encore totalement achevés. Il a douze pieds de profondeur ; sa longueur est d'environ quinze lieues. Cent trente mille personnes y furent employées pendant trois ans. Vieillards, femmes, enfants, nul ne fut dispensé, pas même les femmes enceintes : plusieurs accouchèrent en travaillant, d'autres se blessèrent, sans que ces accidents inspirassent le moindre ménagement, la moindre pitié. La plupart n'avaient ni pioche, ni pelle, ni instrument dont ils pussent s'aider : on ne songea pas à leur en fournir ; les malheureux furent obligés d'enlever la terre avec les mains. Vingt huit mille individus y périrent de chaleur, de fatigue ou de mauvais traitements. Les traits de cruauté que j'ai recueillis de la bouche de témoins oculaires font frémir ; ma plume se refuse à vous les retracer.

Le vent étant très favorable, nous avancions avec rapidité. La nuit était magnifique : un beau clair de lune nous permettait de distinguer les objets comme en plein jour ; seulement, par intervalle, l'amoncellement des terres enlevées pour creuser le lit du canal empêchait l'œil de suivre toute l'étendue de la perspective. Les rives sont arides ; au delà on découvre quel-

ques maisons de campagne, entr'autres celle d'Ibrahim.

Le 7, à neuf heures du matin, j'arrivai à Alf, petit port éloigné du Nil d'environ cinq cents pas. C'est là que l'on débarque. J'y trouvai un régiment de *Uhlans*, aussi remarquable par ses superbes chevaux et sa belle tenue qu'aucun régiment européen. Il se rendait à Alexandrie. J'avais une lettre de recommandation pour le commandant d'Alf; mais le passage des troupes qui venaient de la Haute-Égypte, l'occupait tellement, qu'il fut impossible à mon janissaire Mahomet de parvenir jusqu'à lui. Je fus obligé de traiter moi-même pour le prix d'une barque, afin de continuer mon voyage et de me rendre au Caire. Je n'en trouvai qu'une fort grande, à deux chambres, et montée par seize hommes.

Lorsqu'on y transportait mes effets, j'aperçus, au milieu d'une foule d'Arabes, Mahomet s'agitant avec violence et aidant un Turc à jeter à terre un des mariniers de la barque qui m'avait amené d'Alexandrie ; j'accourus, et je sus bientôt que cet homme avait été surpris à voler deux pains de ma provision, et qu'on allait lui donner la bastonnade. Heureusement j'arrivai à temps: je priai instamment le cheick qui devait présider à l'exécution, de lui faire grace. Il hésita ; je m'approchai de lui, et lui montrant le

ciel, je prononçai le mot d'*Allah!* Il porta la main sur son cœur, et donna aussitôt la liberté au pauvre Arabe, qui, encore tremblant de crainte, paraissait tout stupéfait de voir que ce fût à l'offensé qu'il était redevable de son pardon.

Enfin, mes yeux purent voir le *roi des fleuves*, le fleuve dont aucun voyageur n'approcha sans un vif mouvement de curiosité, dont aucun ne parla avec indifférence, le Nil. Je m'embarquai sur-le-champ. Le rivage était couvert de petits bâtiments pleins de soldats. Nous eûmes la plus grande peine à nous en éloigner. Parvenus au milieu du courant, nous trouvâmes le vent si contraire, que nous nous vîmes dans la nécessité d'aller aborder à Fouah, sur la rive opposée, et d'y attendre le lendemain.

Fouah est une petite ville à laquelle un commerce d'entrepôt donnait quelque importance, il n'y a pas encore deux siècles. Depuis, elle n'a pas cessé de décliner. Elle est très mal bâtie. La plupart de ses maisons ne sont que des masures. On y voit quelques fabriques de bonnets égyptiens, que dans le pays on appelle *tarbouchs*. Les mosquées sont presque les seuls édifices qui rappellent un temps de prospérité.

Le 8, le vent n'avait pas changé; il nous fut impossible de partir. Je passai une partie de la

nuit à lire et à écrire. Le babil bruyant et continuel de l'équipage me fatiguait : je finis par lui imposer silence. De temps en temps je sortais de ma chambre pour admirer le ciel pur de l'Égypte, pour contempler le fleuve et ses beaux rivages doucement éclairés par l'astre des nuits. C'était la fête du saint Nom de JÉSUS; en la célébrant par mes prières, je ne pouvais penser, sans une vive joie, que cette terre que j'allais parcourir, avait été visitée par mon Sauveur; que c'était là qu'il avait été conduit par Joseph après ces paroles de l'ange : « Prenez « l'enfant et sa mère, et fuyez en Égypte, et « demeurez y jusqu'à ce que je vous avertisse « d'en sortir [1] », et que, selon l'interprétation des Pères, s'était accompli cet oracle d'Isaïe : « Il entrera en Égypte, et les idoles de l'Egypte « seront ébranlées devant sa face » [2].

Comme le climat y est brûlant, et qu'il n'y pleut presque jamais, l'Égypte, sans le Nil, serait tout-à-fait stérile et inhabitable; aussi n'est-il aucun fleuve dont les bienfaits soient mieux appréciés. Les Égyptiens ne trouvent point d'expressions assez fortes pour le louer dignement : le Nil est, pour eux, le *bon*, le *béni*,

[1] Matth. c. II. v. 13.

[2] Is. c. XIX. v. 1.

le *saint*, l'*abondant*, le *don de Dieu*, le *sacré*. Ils sentent et se plaisent à déclarer en toute circonstance qu'ils lui doivent tout.

Je ne veux point, mon cher ami, accumuler ici des détails que vous connaissez sans doute, et qu'au besoin vous trouveriez partout : ce sera assez, peut-être même trop, de faire passer rapidement sous vos yeux les choses principales, ou plutôt de vous retracer vos propres souvenirs.

Pour les modernes comme pour les anciens, le Nil est en quelque sorte un fleuve mystérieux. D'où vient-il ? où sont ses sources ? Voilà des milliers d'années que la science s'occupe de les découvrir, et personne encore ne peut dire où il les cache! Les voyageurs et les géographes les plus récents les placent dans les montagnes de la *Lune* ou d'*El-Kamar*, et cette opinion est assez générale; mais eux-mêmes, ils ne l'avancent pas sans quelque doute, et n'allèguent d'ailleurs aucune raison qui ne soit contredite. Image de l'homme bienfesant et modeste, le Nil se dérobe aux regards en tout ce qui tient à une vaine curiosité, et ne se révèle que par les services que rendent ses eaux. Elles vivifient les régions sur lesquelles elles se répandent ; elles fertilisent les terres, non seulement par elles-mêmes, mais aussi par le limon qu'elles y apportent et qu'elles y laissent en se retirant; distribuées dans

une infinité de rigoles et de canaux que l'homme leur a ouverts, elles vont lui fournir, ainsi qu'aux animaux qui l'entourent, la boisson dont ils ont besoin ; elles vont arroser ses jardins, ses prairies, ses champs; amollir, préparer le sol à recevoir la semence, et épargnent au cultivateur l'effort de tracer péniblement avec la charrue le sillon auquel elle doit être confiée.

La crue périodique du Nil, de laquelle dépendent l'existence et la prospérité de l'Égypte, a lieu tous les ans vers le 20 juin. Au milieu du mois suivant, les eaux commencent à déborder; elles augmentent progressivement de manière à inonder tout le pays. Aux derniers jours de septembre, elles se retirent, mais insensiblement, et ce n'est qu'à l'approche de novembre qu'elles sont tout-à-fait rentrées dans leur lit, ce qui a fait dire à certains écrivains qui ne tiennent pas compte de quelques légères différences, qu'elles sont aussi long-temps à croître qu'à décroître. Dans l'intervalle, l'Égypte est semblable à une vaste mer au dessus de laquelle dominent les villes et les villages, tous bâtis sur un terrain assez élevé pour ne pas courir le risque d'être submergés.

C'est par la hauteur de la crue que l'on juge de la fertilité ou de la stérilité de l'année qui la suit. Lorsqu'elle monte à seize aunes égyp-

tiennes, elle est au point le plus favorable. Cet heureux événement est aussitôt annoncé par le cri : *Dieu nous a accordé l'abondance*, qui retentit partout. L'Égypte alors se livre à la joie et célèbre son bonheur par des festins et des fêtes extraordinaires. Il en était de même chez les anciens qui regardaient comme le signe le plus sûr de la bonté de la récolte une crue de seize coudées. « Au dessous, dit Pline, il n'y a « pas assez d'eau pour tout arroser; au dessus, « il faut à l'eau trop de temps pour se retirer ».

Les degrés d'élévation se marquent annuellement sur une colonne placée dans une mosquée du Caire. Avant l'ère chrétienne, on les notait sur une colonne semblable dans le temple du dieu *Sérapis*, à la providence duquel la crédulité égyptienne attribuait la faveur de l'inondation. Au temps de la prédication de l'Evangile, pour détourner leurs sujets d'embrasser la foi, les princes les menacèrent de la colère du Dieu, qui, disaient-ils, se vengerait en condamnant leur pays à la sécheresse et à la stérilité. Les chrétiens ne s'en multiplièrent pas moins; ils finirent même par enlever la colonne de Sérapis de son temple, et la transportèrent dans leur église d'Alexandrie, et la vengeance du Dieu, comme celle de tant d'autres, est encore à venir.

Parmi ceux des anciens qui ont recherché les causes du débordement périodique du Nil, plusieurs avaient conjecturé qu'il était dû aux pluies abondantes qui tombent en Éthiopie depuis le mois de mai jusqu'au mois de septembre. C'est un fait dont personne ne doute aujourd'hui : il est constaté par les observations et le témoignage unanime de tous les voyageurs.

Le Nil, dans la haute Égypte, coule sur un seul et même lit, entre deux chaînes de montagnes, que sépare un vallon étroit en certains endroits, large en d'autres, de quatre à cinq lieues. A quelque distance du Caire, il se divise en plusieurs branches dont les deux plus considérables forment, avec la Méditerranée, un immense triangle auquel on a donné le nom de *Delta*, qui est celui d'une lettre grecque dont il a la figure. Les terres renfermées entre les trois lignes du triangle sont les plus fertiles de tout le pays : c'est la basse Égypte.

Peut-être, mon cher ami, au lieu des choses que je viens de vous exposer, aurais-je mieux fait de me borner à mettre sous vos yeux une pièce que j'ai eu le plaisir de lire cette nuit même, et qui, bien qu'écrite il y a près de douze siècles, renferme des notions suffisantes et plus précises que je n'en ai rencontré dans certaines relations postérieures. C'est une réponse

d'Amrou, lieutenant d'Omar, à une lettre du calife son maître. Comme elle est peu connue, vous ne serez pas fâché de la trouver ici.

Voici d'abord la lettre du calife :

Lettre du calife Omar Ebn-el-Kattab, à Amrou, son lieutenant en Égypte.

« O Amrou, fils del-Aas, ce que je désire de toi, à la reception de cette lettre, c'est que tu me fasses de l'Égypte une peinture assez exacte et assez vive, pour que je puisse imaginer voir de mes propres yeux cette belle contrée.

Salùt. »

Réponse d'Amrou.

« O Prince des fidèles! peins-toi un désert aride et une campagne magnifique au milieu de deux montagnes, dont l'une a la forme d'une colline de sable, et l'autre celle d'un ventre de cheval étique, ou du dos d'un chameau : voilà l'Égypte. Toutes ses productions et toutes ses richesses, d'Assoan (Syenue) jusqu'à Menchâ, viennent d'un fleuve béni, qui coule avec majesté au milieu d'elle. Le moment de la crue et de la retraite de ses eaux est aussi réglé que le cours du soleil et de la lune. Il y a une époque fixe dans l'année, où toutes les sources de l'univers viennent payer au roi des fleuves le tribut au-

quel la providence les a assujetties envers lui; alors les eaux augmentent, sortent de leur lit, et couvrent toute la face de l'Égypte, pour y déposer un limon productif. Il n'y a plus de communication d'un village à un autre, que par le moyen de barques légères aussi nombreuses que les feuilles des palmiers. Lorsqu'ensuite arrive le moment où ses eaux cessent d'être nécessaires à la fertilité du sol, ce fleuve docile rentre dans les bornes que le destin lui a prescrites, pour laisser recueillir le trésor qu'il a caché dans le sein de la terre.

« Un peuple protégé du ciel et qui, comme l'abeille, ne semble destiné qu'à travailler pour les autres, sans profiter lui-même du fruit de ses sueurs, ouvre légèrement les entrailles de la terre, et y dépose des semences dont il attend la fécondité, bienfait de cet Être qui fait croître et mûrir les moissons. Le germe se développe, la tige s'élève, l'épi se forme par le secours d'une rosée qui supplée aux pluies, et qui entretient le suc nourricier dont le sol est imbu.

« A la plus abondante récolte succède tout-à-coup la stérilité. C'est ainsi, ô Prince des fidèles! que l'Égypte offre tour-à-tour l'image d'un désert poudreux, d'une plaine liquide argentée, d'un marécage noir et limoneux, d'une prairie verte et ondoyante, d'un parterre orné de fleurs

variées et d'un guéret couvert de moissons jaunissantes. Béni-soit le Créateur de tant de merveilles!

« Trois choses, Prince des fidèles, contribuent essentiellement à la prospérité de l'Égypte et au bonheur de ses habitants : la première, de ne point adopter légèrement des projets enfantés par l'avidité fiscale, et tendant à accroître l'impôt; la seconde, d'employer le tiers des revenus à l'entretien des canaux, des ponts et des digues; la troisième, de ne lever l'impôt qu'en nature sur les fruits que la terre produit.

Salut. »

Le vent nous étant devenu favorable, nous partîmes de Fouah à cinq heures du matin. Notre nacelle fendait les eaux avec la rapidité de l'éclair; mais nous n'étions pas sans crainte. La navigation sur le Nil offre de grands dangers; les accidents sont fréquents. Si l'on n'y prend garde, on risque d'être livré à la merci des tourbillons, dont la violence fait d'autant plus facilement chavirer les barques, qu'elles portent un mât d'une hauteur tout-à-fait disproportionnée, et auquel est adaptée une immense voile latine. Méhémet-Ali et son fils Ibrahim ont failli plus d'une fois en être les victimes. Ces barques, auxquelles on donne ici

le nom de *cange*, sont des bâtiments longs, mais peu solides, qui ressemblent en grand aux gondoles de Venise, avec la différence que, dans celles-ci, au lieu d'être au milieu, la cabine est au fond.

Je vis dans la journée des pêcheurs arabes qui, trop pauvres pour pouvoir se procurer une barque, avaient lié entr'elles une grande quantité de courges sèches et vides, et les ayant recouvertes de quelques mauvaises planches, s'abandonnaient au caprice des ondes sur ce fragile radeau, exposant ainsi leur vie pour courir après deux ou trois poissons.

Le bon vent avec lequel nous avions déja fait un long chemin, nous abandonna au coucher du soleil. Nous abordâmes à Eafreseath pour y passer la nuit.

Eafreseath est un village qui, comme tous ceux que l'on rencontre sur les bords du Nil, n'a d'agréable que sa situation. C'est un amas de chétives maisons de terre, que vous prendriez plus volontiers pour les tanières de quelques vils animaux, que pour les demeures de créatures humaines. Au milieu s'élève une mosquée assez bien bâtie, surmontée d'un minaret d'un beau travail et d'une grande blancheur, qui, par le contraste, rend l'aspect des huttes plus hideux. Seulement, à l'entour, sont de nom-

breux palmiers dont le haut feuillage semble vouloir dérober aux regards une si profonde misère.

Ce village a un port : c'est un des grands entrepôts de grains appartenant au pacha.

Le 9, avant l'aurore, je fus réveillé en sursaut par des pleurs et des cris qui semblaient venir de la barque même où je reposais. Persuadé que, contre mon expresse défense, le patron y avait laissé entrer des étrangers, j'eus d'abord la pensée d'aller à l'instant lui faire les reproches que méritait cette contravention à mes ordres; mais, fatigué du voyage et des veilles précédentes, je finis par céder au besoin, je me rendormis. Je n'eus pas plutôt fermé l'œil que je fus tiré de mon assoupissement par de nouvelles clameurs; je me levai à la hâte, et, à peine hors de ma chambre, je reconnus que le bruit que j'avais entendu si près de moi, partait d'une cange voisine. De malheureuses mères, avec leurs filles, quelques-unes tenant de petits enfants dans leurs bras, se livraient à la désolation; et c'étaient leurs gémissements, leurs sanglots qui m'avaient arraché au sommeil. Elles arrivaient du Caire et se rendaient à Alexandrie, auprès de leurs époux, de leurs fils, de leurs frères, qui, quelques jours auparavant, y avaient été conduits enchaînés pour être incorporés

dans l'armée d'Ibrahim : elles allaient leur dire un adieu qui, probablement pour plusieurs, devait être le dernier. La nuit avait été extrêmement froide; elles l'avaient passée dans un chétif bateau découvert, sans autre abri que les haillons qui couvraient leur nudité. Celles qui portaient de petits enfants les pressaient sur leur sein pour réchauffer leurs membres glacés. Pour surcroît de maux, les infortunées étaient en proie aux horreurs de la faim : elles n'avaient plus de pain. L'une d'elles s'était vu ravir ses trois fils aînés : elle traînait à sa suite quatre petits enfants. Il lui manquait quatorze sols seulement pour payer leur trajet, et le patron lui avait inhumainement enlevé un paquet de mauvaises hardes avec lesquelles elle garantissait de la rigueur de la saison ces innocentes créatures. Je ne me souviens pas d'avoir vu de ma vie un spectacle plus déchirant. Heureusement quelqu'un vint à leur secours. Le voyage de la malheureuse mère fut payé; quelques corbeilles de pain furent apportées et soulagèrent la troupe affamée. Mais alors que n'eus-je pas encore à souffrir, en voyant tous ces yeux flétris par le chagrin se fixer douloureusement sur le morceau qui leur était jeté, et ces bras levés pour le saisir, et cette avidité à le dévorer ! O mon ami! que j'eusse voulu pouvoir rassembler

les riches du monde autour de cette barque, et les rendre témoins de ces tristes scènes !

Un cri de faim maudit tout ceux qu'il n'émeut pas.

Les bénédictions de la reconnaissance interrompirent, pour quelques moments du moins, les soupirs et les plaintes. Peu de minutes après la barque partit.

Pendant la journée, le vent fut constamment favorable. Nous croisâmes une longue file de bateaux chargés de balles de coton, qui, entassées les unes sur les autres, semblaient venir à nous comme des îles, ou plutôt comme des montagnes flottantes. Les villages plus nombreux et non moins heureusement situés que ceux que nous avions vus, les campagnes riches et fertiles qui les environnent, les rives le plus souvent bordées de sycomores, de citronniers et de palmiers, nous offraient un coup-d'œil enchanteur. Une chose manque à la beauté du paysage : l'eau du grand fleuve n'a ni la limpidité, ni l'azur de la plupart de nos rivières d'Europe. Jaune et fangeuse, elle rompt, si je puis parler ainsi, l'harmonie de la perspective. Le limon auquel elle est mêlée est tel, que, pendant plusieurs mois de l'année, on ne peut en boire sans la laisser déposer. On la clarifie plus

promptement en frottant avec des amendes amères le vase dans lequel on en recueille une provision. C'est une précaution dont je me dispense, et néanmoins je la trouve non seulement saine, mais délicieuse, et si propre à mon estomac, que j'ai renoncé à toute autre boisson.

A dix heures du soir, nous arrivâmes à Nadir, petit village pauvre, et dont la mosquée tombe en ruines.

Le lendemain, dès que le jour parut, j'allai faire une promenade dans les environs ; je vis, je m'arrêtai à considérer de près des canaux qui portent dans les terres les eaux du fleuve. Je les trouvai en fort mauvais état ; mais je fus frappé de l'étonnante fertilité du sol. Nulle part il n'existe une végétation plus vigoureuse, plus active ; et, toutefois, à côté de cette prodigieuse fécondité, quelle misère ! Si je vous raconte ce que j'ai vu, le croirez-vous ?

Dans ce pays, si favorisé de la nature, il est des ménages où le mari et la femme n'ont à eux deux, pour tout vêtement, qu'une seule chemise d'une toile bleue, sale et grossière. Quand l'un est obligé de sortir, il s'en revêt, laissant l'autre couché dans la paille ou caché dans un coin de sa chétive masure. Des enfants nus errent çà et là ; ils vous abordent sans honte, sans paraître soupçonner ce que c'est que la

pudeur; et, en cet état, ils vous parlent, vous importunent, et vous demandent la charité. Les abondantes, les immenses moissons dont le ciel prodigue couvre ces champs, n'appartiennent point à ceux qui les cultivent, qui les arrosent de leurs sueurs; il n'y a rien là pour eux. J'ai vu de ces infortunés cherchant de côté et d'autre leur pâture comme les animaux, broutant l'herbe comme eux, et s'estimant heureux de pouvoir paisiblement s'en rassasier. Il n'y a plus qu'un seul propriétaire dans le pays, c'est Méhémet-Ali : il a tout pris. Hommes, femmes, enfants, vie, argent, biens, il dispose de tout; tout est à la merci de son despotisme; tout doit servir, quand il le veut et comme il le veut, à ses gigantesques projets. Peu lui importe la misère de ceux sur qui pèse sa tyrannie; il la voit d'un œil sec. Il regarde froidement, sans pitié, sans remords, la multitude des malheureux, des veuves, des orphelins qu'il a faits. La cupidité, l'ambition : voilà ses dieux; et il leur immole d'innombrables victimes.

Comme je revenais à bord, mon janissaire me fit remarquer quatre matelots tristement assis sur la rive, cachant dans leurs mains leur visage inondé de pleurs. Un bâtiment chargé de gomme arabique et de sel de nitre, qu'ils conduisaient du Caire à Alexandrie, avait été

submergé la veille. Rien n'avait pu être sauvé, et avec le navire, deux de leurs compagnons avaient disparu pour jamais. Une pièce de bois heureusement détachée de la barque, les avait seule préservés du même malheur.

Le vent, pendant toute la journée, fut extrêmement inconstant. Le Nil, dont le cours devenait tortueux au point de nous paraître en quelque sorte se replier sur lui-même, n'offrait à nos regards que des rives stériles et presque entièrement dépourvues de verdure. Du côté du désert, sur une éminence aride, nous aperçûmes très près de nous le village de Monischabé, peuplé d'Arabes-Bédouins. La terre, les maisons, les hommes mêmes, que nous pouvions facilement distinguer, tout était d'une couleur sombre et noirâtre. Le nombre des villages, semblables à celui-ci, habités par des Bédouins, était autrefois considérable sur le rivage Lybien. Comme c'était des repaires de voleurs fort adroits et très rusés, et qu'ils n'en sortaient que pour se précipiter à l'improviste sur les bateaux qui descendaient ou remontaient le fleuve, les piller et aller cacher leur proie dans les sables du désert, Méhémet-Ali en a détruit plusieurs. Toutefois, il en reste encore assez pour effrayer les voyageurs et les porter à se tenir en garde, surtout pendant la nuit.

Nous n'étions plus qu'à douze lieues de la capitale. A mesure que nous avancions, je voyais moins, je ne remarquais presque plus ce qui était tout près de moi; ma pensée, mes regards s'élançaient même vers le Caire; ils cherchaient les pyramides. « Soyez bien tranquille, « m'avait dit vingt fois le jour mon janissaire « Mahomet; ne vous fatiguez pas à vouloir les « découvrir : je vous les montrerai au moment « où vous soupçonnerez le moins qu'on puisse « les apercevoir. » Et il s'occupait, dans la cange, de tout autre chose, se bornant à jeter par intervalle un coup-d'œil dans le lointain, puis me disant avec l'air d'un homme sûr de son fait : « Vous avez le temps : patience! nous n'y « sommes pas encore. » Toutefois, mes yeux n'en restaient pas moins immobiles dans la direction où ils devaient enfin rencontrer la merveille de l'Égypte. Tout-à-coup j'entrevois comme les pointes de deux ou trois triangles qui semblent s'élever et monter dans les cieux. « Les voilà! les voilà! » m'écriai-je : « Mahomet, les voilà! »; et le pauvre Mahomet de venir à moi, confus et déconcerté de n'avoir pas été le premier à voir et à me montrer ce qu'il savait si bien. « Il les aurait vues certainement avant moi, m'assurait-il, si, par un malheureux hasard, il n'eût été retenu ailleurs. » Je me gardai de le

contredire : c'eût été trop accroître sa peine.

Je ne jouis pas long-temps du spectacle que j'avais été si impatient de contempler : la nuit approchait, abaissant ses voiles, comme si, par jalousie, elle eût voulu me le dérober. Nous arrivâmes très tard au petit village de Gurciss, et nous nous y arrêtâmes.

Le jour suivant, ainsi qu'à l'ordinaire, j'étais sur pied à la pointe du jour. Le calme ne nous permettant pas de partir, je dirigeai mes pas dans le voisinage, vers un petit bois de palmiers, où je me proposais de me promener en récitant mon office.

A peine y mettais-je le pied, que je vis s'élever une multitude innombrable de corbeaux qui, avec un croassement épouvantable, vinrent fondre sur moi pour m'en interdire l'entrée. La troupe était si considérable, que l'air en était obscurci. Vainement cherchai-je à l'écarter : quelque effort que je fisse, loin de s'effrayer, elle me poursuivit sans relâche jusqu'à ce qu'elle m'eût forcé à la retraite. N'ayant jamais rien observé de pareil, je soupçonnai que les palmiers portaient d'innombrables nichées, et je m'expliquai le courage, ou plutôt l'acharnement auquel j'avais été obligé de céder, par cet instinct de tendresse que la Providence a donné à tous les êtres vivants pour leurs petits. Du

reste, quelle différence entre ces oiseaux et les autres espèces qu'on peut remarquer dans la plus courte navigation sur le Nil ! Sans parler des oiseaux aquatiques, tels que les canards sauvages, les oies, les cygnes, les grues, etc., dont plusieurs escortent par intervalle le voyageur, et se rapprochent à l'envi de lui, comme pour s'en faire admirer; des milliers d'autres de toute sorte viennent sautiller, jouer autour des canges, s'y introduisent, et charment les loisirs des passagers par leur douce familiarité et leurs concerts. Entre ces diverses espèces, l'Européen en retrouve, non sans un vif sentiment de plaisir, quelques-unes de nos climats: les moineaux, les bergeronnettes, qui viennent se poser à sa table, en recueillir les miettes, et, si je puis le dire, lui toucher la main, tout joyeux, ce semble, de renouveler connaissance, de voir au moins un compatriote qui, aux terres lointaines, est toujours un ami.

Plus tard le vent changea, et le patron nous rappela dans sa barque. Les rives du Nil étaient toujours stériles. A droite, nous avions la chaîne de montagnes qui sépare l'Égypte de la Libye, et en face le mont Mokatan placé comme une digue destinée à arrêter les sables brûlants que les vents poussent qnelquefois devant eux, et à les empêcher de flétrir, ou même de couvrir

la belle végétation de l'Égypte. Mes regards se reportèrent bien vite sur les Pyramides.

A la distance où nous étions, elles ne m'apparaissaient pas autrement que ces hautes montagnes dont la création est l'œuvre du Tout-Puissant. Comme à celles-ci, leurs immenses bases semblaient tenir aux entrailles de la terre, et leurs cimes altières se perdaient dans les nues; mais je n'ignorais pas qu'elles ne s'étaient élevées là que par la volonté despotique de mauvais rois, et par le travail forcé d'un peuple esclave et malheureux. Malgré mon admiration pour l'ouvrage, j'étais douloureusement affecté : je souffrais de sentir plus vivement que jamais tout ce qu'il y a de petit, de triste, d'humiliant dans les plus gigantesques entreprises de l'orgueil. Ces monuments si célèbres, ces monuments, les plus durables, sans aucun doute, de tous ceux où les hommes ont voulu montrer leur puissance et leur grandeur, où ils ont voulu paraître rivaliser en quelque sorte avec la nature, avec Dieu lui-même, qu'ont-ils dit, que disent-ils aux générations, si ce n'est les crimes, les injustices, les folies, la misère, le néant de leurs auteurs? Ces prodigieux amas de pierres énormes, après tout, que sont-ils? des tombeaux! et quels tombeaux? des tombeaux vides, où n'ont pas même reposé les

PUISSANTS qui les avaient préparés pour leur dernière demeure! Des rois impies, oppresseurs de leurs sujets, ennemis des Dieux, objets de la haine, de l'exécration universelle, réduits à prendre les plus secrètes précautions pour soustraire leur cadavre au jugement public qu'ils prévoyaient devoir les priver des honneurs de la sépulture! des princesses déshonorées par l'infâmie de leur vie: voilà les souvenirs que rappellent les plus magnifiques pyramides. Au lieu de la gloire qu'ils s'en étaient promise, ceux par ordre de qui et pour qui elles ont été faites, n'ont pas même pu emporter en mourant la misérable consolation de se dire que du moins *il leur restait leur sépulcre.* Interrogées par le voyageur, ces pierres ne répondent que par des cris d'opprobre et de malédiction :

« Comme le vin trompe celui qui en boit
« à l'excès, ainsi le superbe sera trompé par
« son orgueil; il ne demeurera point dans son
« éclat.

« Malheur à qui grossit sans cesse son bien
« de ce qui ne lui appartient pas, à qui entasse
« contre lui-même des monceaux de boue!

« Ne verras-tu pas s'élever contre toi des gens
« qui te mordront, qui te déchireront, parce
« que tu as dépouillé les peuples?

« Malheur à qui entasse, pour mettre son nid
« le plus haut possible, s'imaginant se sous-
« traire ainsi à la main du mal.

« Tes grands desseins seront la honte de ta
« maison; tu as écrasé les peuples; ton ame
« s'est plongée dans le péché.

« Voilà ce que crieront les pierres [1]. »

Et ce cri, il est permis de le croire d'après l'étonnante solidité de l'œuvre d'orgueil; les pierres sont destinées à le répéter d'âge en âge jusqu'à ce jour terrible, inévitable, où doivent comparaître devant Dieu et être jugés en dernier ressort les peuples et les rois.

Ainsi méditais-je, et pendant ce temps-là notre barque s'était rapidement avancée vers le terme. Sur le soir nous fîmes une halte de deux

[1] « Quomodo vinum potantem decipit, sic erit vir superbus, et non
« decorabitur......

« Væ ei qui multiplicat non sua! Usquequo et aggravat contra se
« densum lutum!

« Numquid non repentè consurgent qui mordeant te, et suscitabun-
« tur lacerantes te?..... Quia tu spoliasti gentes.....

« Væ qui congregat...... ut sit in excelso nidus ejus, et liberari se
« putat de manu mali!

« Cogitasti confusionem domui tuæ, concidisti populos multos, et
« peccavit anima tua.

« Lapis de pariete clamabit. »

(Habacuc. II. 5 et seq.)

heures seulement, après laquelle, impatient d'arriver, j'ordonnai qu'on se remît en route.

Le lendemain matin, à six heures, la capitale de l'Égypte se trouvait devant nous. Déja je me réjouissais d'y entrer, quand tout-à-coup un vent contraire très violent vient frapper notre bateau, brise le timon, et nous repousse sur la rive opposée. Je me jette aussitôt, avec Mahomet, dans une petite nacelle, et à force de rames, en une demi-heure, nous abordons à Boulack, qui touche au Caire et qui en est le port.

A peine débarqué, Mahomet, par mon ordre, se hâte de louer pour moi et pour lui des ânes, qui, ici comme à Alexandrie, suppléent aux fiacres et aux cabriolets, et le voilà qui, sa grande canne à gros pommeau d'argent à la main, me précède, commande qu'on fasse place, frappe, malgré ma défense, à droite et à gauche quiconque ne s'écarte pas assez vite, et au grand galop me conduit au Consulat autrichien.

M. Champion, notre vice-consul, déja prévenu de mon arrivée, m'y attendait; j'en reçus l'accueil le plus gracieux; aux politesses qu'il me prodigua chez lui, il joignit celle de me conduire lui-même au couvent des Pères Franciscains de Terre-Sainte, et ne me quitta point sans m'exprimer un vif désir de me rendre tous

les services qui dépendraient de lui. Je profitai de cette offre obligeante dès le lendemain.

Accompagné de M. le vice-consul, du chancelier, des drogmans et du janissaire, je fis une visite d'étiquette au gouverneur, et je lui remis la lettre de recommandation que m'avait donnée le vice-roi. De là nous allâmes chez le ministre de la Guerre; partout je fus accueilli avec une distinction marquée.

En rentrant au monastère, j'y trouvai l'évêque grec catholique, l'évêque cophte catholique, les missionnaires Franciscains de la Réforme, et le clergé catholique, cophte, arménien, grec, qui m'attendaient. Je regrettai en cette circonstance, plus qu'à l'ordinaire, de ne pouvoir m'entretenir que par l'intermédiaire d'un drogman. Cette visite fut pleine de civilités et d'égards, mais du reste assez courte, comme toutes les visites de cérémonie. Je prévois que pendant ces premiers jours, j'en aurai un certain nombre à recevoir et à rendre, et qu'avec les occupations indispensables dans ma position, je ne serai pas de sitôt maître de mes moments. C'est assez vous dire que j'ignore quand je pourrai reprendre la plume.

Adieu.

LETTRE QUARANTE-SEPTIÈME.

Le Caire, 25 janvier 1833.

Je reviens à vous, mon cher ami, plus tôt que je ne l'espérais au moment où je terminai ma dernière lettre. Les affaires et les premiers embarras dont je me suis vu d'abord accablé, m'avaient fait craindre d'être obligé d'ajourner à un temps bien plus long le plaisir de vous écrire. Heureusement j'ai pu satisfaire en quelques jours à d'indispensables relations; cette tâche remplie, je me suis remis, selon mon habitude, à courir, à voir, à observer, à interroger, à recueillir les observations d'autrui, et je me hâte de vous en transmettre au moins en partie le résultat.

La capitale de l'Égypte ne porte point, parmi les Arabes, le nom d'*El Kahira*, le Caire, ou la *Victorieuse*, que lui donna son fondateur. Ils l'appellent ordinairement *Masr*, expression que quelques-uns prennent pour la première syllabe du mot *Mesraïm*, et que d'autres prétendent signifier *Le bel endroit*. Les Arabes la nomment encore *Omm-el-Dounya*, la mère du

monde, grande parmi les grandes, délices de la pensée et sourire du Prophète. Elle est située sur la rive droite du Nil, avec lequel elle communique par un canal. Elle se compose de trois parties très distinctes, éloignées les unes des autres d'environ une demi-lieue : ce sont Boulack, au sud, le vieux Caire, à l'est, et le Caire proprement dit, ou le grand Caire, au nord de Boulack.

Boulack, regardé comme un faubourg du Caire, en est le port principal : il forme comme une ville séparée. Il a été bâti dans le premier siècle de l'hégire. Sa population, médiocre avant l'usurpation de Méhémet-Ali, s'est élevée depuis au delà de dix-huit mille ames, et s'accroît sensiblement chaque jour. On y remarque de fort beaux édifices de construction nouvelle, la plupart dans le genre européen; ils sont dus aux ordres et aux soins du vice-roi. Ce sont, entr'autres, une douane, une imprimerie arabe, un collége, des bains, des manufactures et une superbe fonderie de canons.

Le vieux Caire, selon quelques historiens, remonte à une époque antérieure à Cambyse, c'est-à-dire au delà du cinquième siècle avant Jésus-Christ. Ce serait, d'après eux, l'ancienne Babylone d'Égypte. Les développements de cette opinion sont étrangers au sujet de ces lettres :

si elle était vraie, il faudrait croire qu'Amrou, lieutenant d'Omar, auquel d'autres écrivains attribuent la fondation du vieux Caire sous le nom de *Fostat*, ne fit que le restaurer. Il forme un second port.

Le Caire proprement dit, ou le grand Caire, est dans une plaine sablonneuse. Si l'on s'en tient au plan qui en fut levé vers le milieu du dix-huitième siècle, par Niebuhr, cette ville, avec les deux autres parties qu'on est dans l'habitude d'y comprendre, a trois lieues au moins de circuit. Mais il s'en faut que le terrain qui y est renfermé soit, comme celui de nos grandes cités d'Europe, totalement occupé par les édifices, les rues et les places publiques. Outre de vastes et nombreux jardins, on remarque à l'intérieur beaucoup d'espaces vides et quantité de ruines. Celles-ci, au milieu du mouvement imprimé à la cité, disparaissent sur plusieurs points pour faire place aux bâtiments et aux embellissements que se plaît à créer l'activité du vice-roi.

En venant de Boulack, où, ainsi que je vous l'ai dit, nous avons débarqué, le Caire, qui, vu d'un autre point, présente un aspect riant et agréable, ne nous apparaissait que comme un amas confus de murs de briques et de maisons entre lesquelles nous ne pouvions pas même

distinguer les édifices publics, civils et religieux, qui, en général, à l'approche des grandes cités, se font remarquer au loin, soit par leur forme, soit par leur élévation. Ce ne fut pas pour nous un médiocre sujet de surprise. Mais ce qui m'étonna bien davantage, ce fut cette multitude presqu'innombrable de rues non pavées, étroites, irrégulières, tortueuses, qui semblent n'avoir aucune issue, et telles que je n'en ai pas remarqué de pareilles depuis que je suis en Orient. Il en est où un homme à cheval a de la peine à passer. Les plus larges sont celles où habitent les personnes d'un certain rang, et celles des marchés; on est obligé de les couvrir par le haut pour se garantir du soleil dont l'ardeur est insupportable. Quelques-unes sont presque désertes, les autres extrêmement populeuses, et c'est le plus grand nombre. La foule y est immense, et s'y presse, s'y pousse, pour ainsi dire, comme les vagues de la mer. Il est difficile de s'y faire jour. Quand je sors, un janissaire me précède, la canne haute; et il faut toutes ses menaces, les cris de toute la force de ses poumons, pour me frayer le passage. Des harems conduits par des eunuques, des files de chameaux pesamment chargés, des piquets de soldats qui vont relever la garde, de hauts personnages à cheval ou montés sur des mulets,

des gens de toute condition sur des ânes, sans cesse se rencontrent, se croisent, se glissent les uns entre les autres, et, chose singulière! tous finissent par se dégager avec plus ou moins de célérité, et sans accident, dans les lieux même où le chemin paraît le plus obstrué par la multitude. Les personnes qui ne sont point à pied sont toujours accompagnées par des *saïs*, espèce de palefreniers dont la fonction est de faire faire place quand celui qu'ils suivent avance, et de garder sa monture quand il descend et qu'il s'arrête quelque part. Aux crix continuels de ces *saïs* : « Garde à vous! » qui rententissent de tout côté, se mêlent ceux des enfants que les mères portent sur les bras ou sur les épaules, ceux des vendeurs qui offrent leurs marchandises, ceux des nombreux aveugles qui vous heurtent, le braiment des ânes, les aboiements des chiens, etc. C'est un vacarme auquel une oreille qui n'est pas égyptienne a de la peine à s'accoutumer.

Les rues du Caire sont distribuées en cinquante-trois quartiers qui sont fermés par des portes. Plusieurs de ces quartiers ne sont désignés que par le nom de ceux qui les habitent, tels que le quartier des Francs, celui des Grecs, celui des Cophtes, celui des Juifs. Ce dernier est de tous le plus sale et le plus mal bâti. Dans

chacun on rencontre de nombreux abreuvoirs pour les animaux, et plusieurs citernes pour les besoins de la population ; mais l'eau en est généralement mauvaise, désagréable au goût, et il n'est guère que les pauvres et les passants pressés par la soif, qui aillent y puiser ou s'y désaltérer. On aime beaucoup mieux boire l'eau du Nil que l'on va chercher dans des outres.

D'après le père Sicard, jésuite célèbre, mort au Caire vers le commencement du dernier siècle, il n'y avait dans cette ville, à cette époque, qu'une seule grande place publique, celle de *Roumeyleh ;* il y en a aujourd'hui quatre fort remarquables par leur étendue, sans compter un bien plus grand nombre de plus petites.

Les maisons diffèrent de celles que j'ai vues dans les autres villes d'Orient, en ce qu'elles ont pour la plupart deux et même trois étages. Avec des portes extrêmement basses, et sans fenêtres sur la rue, elles ne présentent que de hautes murailles nues qui en rendent l'aspect plus triste que celui d'une prison. Le grand nombre est en briques. Mal construites et plus mal distribuées, elles sont généralement incommodes, à l'exception toutefois de celles des plus riches particuliers, et des palais des hom-

mes en place ou en dignité, qui d'ailleurs n'offrent presque rien au dehors qui annonce la grandeur et la magnificence. Le luxe, les décorations sont entièrement réservés pour l'intérieur et pour les cours, dont plusieurs sont pavées de marbre et ornées de bassins du milieu desquels s'élancent des jets d'eau qui, en même temps qu'ils les embellissent, y entretiennent la fraîcheur.

Les mosquées se distinguent généralement des autres édifices publics par la régularité et l'élégance de leur construction. Elles sont très nombreuses. Au rapport d'anciens voyageurs, on en comptait jusqu'à sept cent vingt, il y a un siècle. J'ignore s'il y a erreur dans ce calcul ; les modernes n'en portent le nombre qu'à quatre cents, et ils y comprennent les grandes et les petites.

Je serais trop long si je m'arrêtais à vous parler des bains, des bazars, des entrepôts de marchandises, et si j'y ajoutais le détail de tout ce qui a été fait dans ces derniers temps ; qu'il me suffise de vous dire que ceux qui n'ont pas vu la capitale de l'Égypte depuis vingt ans, auraient de la peine à s'y reconnaître : et ce n'est pas seulement à cause des nouveaux bâtiments, des nouveaux palais, des nouvelles fabriques, des nouvelles écoles, des établissements nou-

veaux, de la nouvelle administration, en un mot, des changements matériels qui sont survenus; c'est principalement à cause de la révolution qui s'est opérée dans les usages, et surtout dans les rapports et dans les procédés avec les étrangers. Il y a trente ans, un Européen ne se serait pas montré au Caire avec le costume de son pays, sans s'exposer à être injurié et maltraité. Si, à cheval, il eût rencontré sur son chemin un Turc de distinction, il eût été contraint de mettre pied à terre, et d'essuyer patiemment et sans dire mot, les insultes et les mépris.

Plus récemment, l'épouse du consul de Prusse passant avec sa fille devant un café, un Turc en sortit comme un furieux, et d'un coup de pistolet tua la jeune personne dans les bras de sa mère. L'attentat porta l'épouvante parmi les Européens qui habitaient la ville, et aucun d'eux n'osait crier vengeance. L'assassin, il est vrai, fut puni : il fut pendu; mais justice ne fut faite que parce que l'infortunée victime appartenait à un homme qui, au Caire, représentait son prince : sans cette circonstance particulière, il eût pu se vanter peut-être impunément de son crime. Aujourd'hui, loin qu'il en fût ainsi, la moindre insulte, le moindre propos public contre un Franc, attirerait sur le cou-

pable un châtiment aussi prompt que sévère; ou plutôt aucun Musulman, sujet du vice-roi, ne s'exposerait à le mériter. Il fut un temps où c'eût été un sacrilége digne de mort pour une femme étrangère, de paraître avec un turban vert, couleur qui, comme vous le savez, est celle du Prophète; eh bien! j'ai vu au Caire d'élégantes dames habillées à la française, coiffées d'un turban vert, se promener dans les quartiers les plus fréquentés, sans que personne parût s'en offenser, et tout aussi tranquillement qu'elles eussent pu le faire à Vienne ou à Londres. En ce moment, un Européen jouit en Égypte d'une plus grande liberté que partout ailleurs.

On a beaucoup et diversement écrit sur la population du Caire; il est impossible de l'évaluer d'une manière précise. Le sultan actuel l'ignore lui-même. Il aurait fallu procéder à un dénombrement; il en avait donné l'ordre au pacha; il n'a point été obéi. Lors de l'expédition de Bonaparte, ce travail fut fait; mais il devait nécessairement manquer de justesse, parce que ceux qui y procédèrent ne tinrent aucun compte des esclaves et des harems. On lit dans une note des généraux Gubbeau et Duranteau au docteur Desgenettes, que le nombre des habitants du grand Caire s'élève à trois cent mille, sans y

comprendre ceux de la citadelle, du vieux Caire et de Boulack. Des personnes que j'ai de bonnes raisons de croire aussi bien informées qu'on peut l'être dans un pays où l'on ne tient aucun registre de naissances, de mariages et de décès, m'ont assuré que la population totale des trois parties dont se compose la ville, est aujourd'hui d'environ cinq cent mille ames; et pour peu que l'on compare l'état antérieur du Caire avec son accroissement actuel, on sera forcé de convenir que ce calcul, s'il n'est pas d'une exactitude rigoureuse, est au moins celui qui s'en rapproche le plus.

J'étais parti d'Alexandrie avec l'intention de visiter au Caire le trop fameux Abdalah-Pacha, prisonnier de Méhémet-Ali, et d'avance je m'étais assuré que le nouveau gouvernement n'en prendrait point ombrage. Loin de moi était la pensée de vouloir ni de paraître insulter au malheur, quelque mérité qu'il pût être; mais indépendamment de la curiosité naturelle en de telles occasions, ce n'était pas, selon moi, un spectacle sans intérêt ni sans instruction que la vue d'un homme dont le nom avait retenti dans toute l'Europe, qui, auprès de quelques-uns, passait encore pour un héros, expiant dans la captivité son despotisme sanguinaire et l'indigne lâcheté par laquelle il avait consommé

sa perte. Naguère maître de la Palestine et du pachalick dont il défendait la capitale, Abdalah d'un signe avait disposé de la vie des habitants; il avait profité des ombres de la nuit pour assassiner son bienfaiteur; il avait, du haut des remparts d'Acre, bravé les armes de son ennemi, et s'était raillé de ses menaces : en un mot, il s'était montré féroce, cruel, ingrat, insolent au jour de ses succès; puis, aux premières épreuves de l'adversité, abandonnant la place au courage de sa vaillante garnison, il était allé honteusement se cacher dans son harem. Plus honteusement encore, après avoir mendié sa vie et obtenu la permission de se présenter à son vainqueur, il avait mis lui-même le comble à sa propre humiliation en prodiguant à Ibrahim les noms de sauveur et de père, et en se prosternant servilement à ses pieds pour baiser sa botte en témoignage de reconnaissance. Voilà l'homme que je désirais voir.

Mais avant de lire les détails de ma visite, vous ne serez pas fâché, je pense, de connaître de quelle manière Abdalah fut reçu à Alexandrie par Méhémet-Ali, lors de son débarquement. Je traduis ici le bulletin italien qui fut publié dans cette circonstance.

Arrivée à Alexandrie d'Abdalah, ci-devant pacha d'Acre, et sa présentation à Méhémet-Ali, vice-roi d'Égypte.

« Tandis que l'Égypte, dans l'ivresse de la joie que lui avaient causée les premières nouvelles de la chute d'Acre, prise d'assaut, et de la soumission d'Abdalah-Pacha, tombé au pouvoir du vainqueur, attendait dans l'étonnement et l'anxiété les détails du mémorable fait d'armes du 27 mai dernier, un vaisseau de guerre de Son Altesse le vice-roi parut le 2 juin, à quatre heures après midi, à la vue d'Alexandrie, fesant connaître par ses signaux qu'il avait à bord un personnage de distinction, et tirant par intervalle quelques coups de canon à mesure qu'il approchait. Aussitôt une chaloupe fut détachée du port, et alla reconnaître le navire et s'informer de l'objet de sa mission.

« Son Altesse se trouvait à l'arsenal de la marine. Le bruit ne se fut pas plutôt répandu que le bâtiment portait le vaillant Abdalah-Pacha, que les regards et l'attention des Alexandrins se dirigèrent de ce côté-là. On ne pouvait cependant être assuré de l'arrivée d'Abdalah avant le retour de la chaloupe, et il y avait lieu de conjecturer qu'il y avait à bord un envoyé

du camp d'Acre, expédié en même temps que le premier courrier qui avait apporté la nouvelle de la prise de cette place.

« La chaloupe s'étant approchée du bâtiment, le messager aux ordres duquel elle était, eut une courte conférence avec le commandant, et retourna aussitôt à l'arsenal, où Son Altesse se trouvait encore, pour lui annoncer que le navire amenait Abdalah-Pacha avec son *kiaja* (lieutenant).

« Son Altesse s'informa de l'état de leurs santés; et ayant appris qu'Abdalah, qui ne connaissait pas la grande ame du vice-roi, était agité d'une extrême inquiétude, elle envoya sur-le-champ sa propre chaloupe au devant de lui, avec injonction de le conduire, ainsi que son *kiaja*, au palais, où elle se rendit elle-même immédiatement.

« A peine arrivée à l'escalier, Son Altesse expédia, dans la chaloupe qui l'avait amenée de l'arsenal, Kengi-Osman, payeur-général de la marine, personnage de la connaissance d'Abdalah, et lui ordonna d'aller à sa rencontre, de le consoler, et de l'assurer de la générosité du vice-roi. De là, Méhémet-Ali passa avec sa suite dans la salle du Divan, et s'assit à l'angle où il se place d'ordinaire. On remarqua sur son visage auguste une profonde douleur inspirée par la

compassion. Il resta un quart-d'heure sans proférer une seule parole; puis, rompant le silence, il dit :

« Il m'a été rapporté qu'Abdalah est accablé
« d'une grande crainte, et je veux l'en sou-
« lager. En conséquence, et pour cette fois
« seulement, dérogeant à la rigueur de la qua-
« rantaine, je veux qu'on donne pratique à cet
« hôte, afin de tranquilliser un moment plus
« tôt son esprit abattu. »

« L'arrivée d'Abdalah fut saluée par la forteresse, et les curieux accoururent en foule pour le voir. Plusieurs personnages de distinction de la cour l'attendirent à l'escalier de la marine.

« Abdalah arriva au coucher du soleil. Au moment où il mit pied à terre avec son *kiaja*, il fut complimenté par quelques officiers qui, mêlés à toute la suite, l'accompagnèrent à pas lents jusqu'au palais. Il marchait le front incliné, et laissait voir dans ses traits comme dans son maintien un grand abattement. C'est un homme maigre, d'une taille ordinaire; sa barbe est courte et d'un châtain brun; ses yeux sont vifs, et sa physionomie fière. Il peut avoir trente-cinq ans. Un long vêtement de drap bleu, en forme de capote, recouvrait son habit militaire presque semblable à celui des Européens, et tel qu'il a été adopté pour l'armée à Constan-

tinople. Il avait autour de la tête un châle de cachemire arrangé négligemment.

« Il monta l'escalier, et après avoir traversé le grand salon où se trouvaient réunis une foule de spectateurs, il s'avança vers la salle d'audience où le vice-roi était assis. Les appartements étaient magnifiquement éclairés. Lorsqu'Abdalah parut sur le seuil de la porte, Méhémet-Ali se leva, et le regarda d'un air riant comme pour l'encourager à s'approcher. Abdalah accourut, et, le front incliné, se jeta à ses pieds, et baisa les bords des vêtements du vice-roi.

« Scène tragique! tableau touchant! Abdalah, d'une voix étouffée, et retenant à peine ses larmes : « Pardonnez, Altesse, s'écria-t-il, par-
« donnez mes écarts; et puisque le Ciel a mis
« dans votre ame les qualités d'un monarque,
« que votre pardon soit celui d'un monarque,
« et non celui d'un visir. »

« Méhémet-Ali lui tendit la main, le releva, et l'invita à s'asseoir sur le divan à côté de lui. En obéissant aux instances du vice-roi, Abdalah se mit à genoux sur le divan devant lui. Méhémet le consola par un langage doux et paternel; il lui assura qu'il ne gardait pas la moindre rancune, et qu'oubliant le passé, il le regardait désormais comme un de ses fils. Il fit aussi as-

seoir le *kiaja*. Après qu'on eut servi le café, on présenta la pipe à Abdalah, qui la refusa d'abord, mais qui, pressé par le vice-roi, finit par l'accepter.

« Après cette scène attendrissante, Son Altesse fit signe aux assistants de se retirer, et demeura avec Abdalah et le *kiaja* en conférence secrète pendant l'espace d'une demi-heure.

« Un palais fut assigné à Abdalah près de celui de Son Altesse qui l'engagea à aller se reposer, et à revenir la voir le lendemain et les jours suivants.

« Abdalah se retira avec un visage serein, accompagné de plusieurs personnages de la cour, et trouva à la porte du palais le cheval du vice-roi lui-même qui lui avait été préparé; il demanda si c'était la monture de Méhémet-Ali. Sur la réponse affirmative qui lui fut faite, il baisa la selle, et monta, entouré de plusieurs officiers qui le suivirent à pied jusqu'à l'appartement qui lui était destiné, où il trouva une garde d'honneur.

« Le vice-roi fit présent à Abdalah d'une belle tabatière enrichie de diamants, et d'une autre en émail, avec un sabre garni en or.

« L'ordre fut ensuite transmis au Caire, de préparer un palais pour l'habitation d'Abdalah et de sa famille qu'on attend d'Acre.

« Dans toute la scène que nous venons de décrire, Méhémet-Ali déploya ces sentiments nobles et généreux dont est doué son grand cœur. La clémence est un des plus beaux attributs des souverains, et Méhémet fit briller avec éclat cette vertu, qui, réunie à tant d'autres qualités éminentes qui le distinguent, rendra son nom immortel dans les annales de l'histoire.

« Alexandrie, 5 juin 1832. »

J'avais fait annoncer ma visite à Abdalah, et il avait répondu qu'il serait charmé de me connaître. Je me rendis auprès de lui, accompagné de notre vice-consul, du chancelier et d'un drogman.

Le palais qu'habite Abdalah est dans l'île de Roudah, à quatre cents pas de celui qu'occupe son sérail. Pour y aller, nous traversâmes le canal. En arrivant, nous trouvâmes à la porte une vingtaine d'esclaves, dont une partie l'avait suivi, et les autres lui avaient été donnés par le vice-roi. Après nous avoir salués, ils nous introduisirent en marchant deux à deux devant nous. Parvenus dans le Divan, un jeune homme d'une taille moyenne et d'une mise élégante, quoique assez simple, se présenta à nous : c'était Abdalah. Nous l'aurions d'autant

moins reconnu, qu'il s'était levé pour nous recevoir, politesse extraordinaire et tout-à-fait étrange de la part d'un Turc, encore plus d'un pacha, qui ne se dérange jamais devant un chrétien, de quelque rang qu'il soit. Il fut extrêmement honnête, porta la main sur son cœur, et me fit asseoir à côté de lui. Immédiatement après, on nous offrit des rafraîchissements et des pipes semblables à celle du pacha, procédé que je ne cite que pour montrer l'attention toute particulière qu'il mit à notre réception. Cependant il me paraissait embarrassé. Je l'étais plus que lui. J'étais sûr que dans la foule qui nous entourait, le gouvernement avait quelques espions. La conversation était froide, gênée; je mesurais chaque parole. Abdalah ne cessait de me répéter qu'il me savait un gré infini de ma visite. Voyant que je parlais fort peu, et soupçonnant probablement les motifs de cette réserve, il fit un signe, et à l'instant tous les serviteurs se retirèrent; mais je m'aperçus qu'ils s'arrêtaient dans une pièce voisine.

Restés seuls avec Abdalah, la conversation devint un peu plus libre. Il nous entretint longuement de ses malheurs, auxquels nous parûmes compatir. Il les racontait avec calme, et en termes très modérés. Nous nous étonnions que, dans ses récits, il donnât souvent le nom

de *père* à Méhémet-Ali. Cette affectation nous fit juger que, lui aussi, il craignait d'être entendu; car la conduite de ce Méhémet, dont il parlait d'une manière si filiale, n'était rien moins que paternelle. Le vice-roi ne tenait point ce qu'il avait promis. Il s'était engagé à assurer à Abdalah des vivres pour sa maison, deux palais et un apanage. Les palais et les vivres ne sauraient manquer à celui qui dispose de toutes les propriétés de l'Égypte; mais l'apanage, il n'y avait pas d'autre moyen de le fournir que de le tirer de ses trésors ! et quand il fallut en venir là, la générosité des paroles ne servit plus qu'à faire ressortir davantage l'avarice et la fausseté des sentiments. Le pacha a tout perdu ; sa maison se compose de plus de cent personnes, aux divers besoins desquelles il est dans la nécessité de pourvoir. Aucun secours pécuniaire ne lui a été fourni. Il est obligé de vendre tous les jours quelques diamants, quelques châles de ses femmes; il n'a d'argent que celui qu'il retire par ce moyen de la caisse des brocanteurs du Caire, ressource qui ne peut que s'épuiser bientôt. Mais aujourd'hui, qu'importe à Méhémet? Satisfait de voir son ennemi à ses pieds, il crut d'abord utile à sa politique de lui témoigner cette sorte de bienveillance dont le vainqueur ne se trouve pas moins flatté que le vaincu; il voulut

que la renommée, en publiant ses triomphes, eût aussi à vanter l'élévation de son caractère et sa magnanimité. Maintenant que son orgueil a ce qu'il désire, le reste lui est indifférent.

A la fin de notre visite, Abdalah tira de son sein un bouquet de fleurs, qu'il me présenta gracieusement comme une marque de son estime. Il eut l'attention inouïe chez les Musulmans de ce rang, et plus surprenante encore en lui, qui a la réputation de détester les chrétiens, de nous accompagner jusqu'à la porte en nous remerciant de l'honneur que nous venions de lui faire. Je lui souhaitai des jours plus heureux, et j'essayai de lui persuader qu'ils n'étaient pas très éloignés. Il recueillait avec soin mes paroles, elles semblaient le soulager; et pour m'exprimer la reconnaissance qu'elles lui inspiraient, il ne cessait de porter la main sur son cœur. J'eusse été touché, attendri jusqu'aux larmes, si ce qu'il y a d'effrayant, d'horrible dans son regard, n'eût constamment étouffé en moi les sentiments que son langage et ses manières fesaient naître. Jamais je n'ai vu des yeux semblables à ceux d'Abdalah! Je souffre de vous le dire : ce sont les yeux d'un tigre enchaîné qui joue avec sa chaîne. Ils me rappelèrent plus d'une fois, dans le courant de l'entretien, l'hiène du Mont-Carmel.

Je m'arrête, mon cher Charles; mes lettres prochaines, jusqu'à mon départ pour le mont Sinaï, continueront à vous instruire de ce que j'aurai remarqué ou appris de plus intéressant, à mesure que les circonstances où je me trouve placé me permettront de satisfaire mon impatiente curiosité.

Adieu !

LETTRE QUARANTE-HUITIÈME.

Le Caire, 1er février 1833.

Les premiers jours après mon arrivée, mon cher Charles, je ne pouvais, quoique bien averti, me faire à l'idée que dans une si grande ville, il n'y aurait pas moyen d'avoir une voiture à ma disposition pour me conduire commodément, et plus vite, aux divers lieux que je désirais visiter. A en juger par ce que j'éprouvais d'abord, ce ne devait pas être une peine médiocre pour un Européen, de mon âge surtout, de ne pouvoir se procurer au besoin ni carrosse, ni cabriolet, ni rien qui y ressemblât. Je crois vous l'avoir déja dit, les chevaux étant en général réservés aux grands personnages,

aux Arabes et aux troupes de cavalerie, les autres (et sous ce mot les dames elles-mêmes sont comprises), les autres, s'ils ne veulent pas aller à pied, n'ont d'autres montures que des ânes, et il a bien fallu me résigner à subir le sort commun. Heureusement je m'en trouve beaucoup mieux que je ne l'eusse jamais imaginé. Le nombre de ces animaux en Egypte est immense; et pour la beauté, pour la taille, pour l'intelligence, ce sont sans contredit (prenez, je vous prie, l'expression dans le sens le plus favorable), ce sont les premiers ânes du monde. Bien qu'en tout pays j'en aie vu beaucoup, nulle part je n'en ai rencontré de pareils.

L'âne égyptien est d'une vivacité rare. Son pas est sûr, son allure si douce qu'elle ne fait pas éprouver le moindre mouvement pénible, et pour surcroît de mérite, il est infatigable. Avec lui je fais de longues courses au grand trot, au grand galop, sans le lasser; qu'après avoir ainsi couru deux et trois heures entières dans la poussière de la ville, ou dans les sables des environs, il m'arrive de descendre un instant par curiosité ou pour affaire, quand je reviens à lui, je le retrouve joyeux, me regardant fièrement, frappant du pied, et, comme le plus ardent coursier, manifestant l'impatience de partir. En un mot, mon ami, rien de plus vif,

de plus actif, de plus vigoureux, de plus adroit, et, si je ne craignais de vous paraître ridicule, je dirais de plus spirituel que l'âne du Caire. Vingt fois déjà, sans son intelligence, au milieu de cette foule de chameaux ou de dromadaires chargés d'énormes caisses, et encombrant les rues étroites le long desquelles j'étais emporté, j'aurais eu la tête cassée, ou j'eusse risqué d'être écrasé.

Plus reconnaissant que l'Européen, malgré la civilisation dont celui-ci se vante, l'habitant du Caire sait dignement apprécier les services qu'il retire de l'animal domestique le plus méprisé, le plus maltraité parmi nous, et il l'en récompense par les soins les plus constants. Il le peigne, le lave, l'étrille, lui rase tout le corps dans les grandes chaleurs, et lui prodigue une nourriture abondante. C'est même pour l'homme opulent un objet de luxe qu'il paie quelquefois douze à quinze cents francs. Ce n'est, au reste, que la continuation de ce qui s'est toujours pratiqué en Orient, où, du temps même des Patriarches, l'âne était en estime et fesait partie de leurs richesses.

Une de mes plus intéressantes excursions depuis ma dernière lettre, a eu pour objet de visiter Mataryeh, l'ancienne Héliopolis d'Égypte, célèbre par son temple du Soleil, et plus encore

par le séjour qu'y fit la Sainte Famille, lorsque Joseph et Marie furent obligés de quitter la Judée, pour soustraire Jésus-Christ enfant aux sanglants édits du cruel Hérode. Après avoir vu tant de monuments profanes qui, quelque dignes qu'ils fussent en eux-mêmes d'admiration sous le rapport des arts, avaient souvent attristé ma pensée en me rappelant bien moins les chefs-d'œuvre du génie de l'homme que les honteuses et absurdes superstitions des peuples, il m'était doux de porter mes pas vers des lieux sanctifiés par la présence de mon Sauveur, et de voir de nouveaux souvenirs, de nouveaux monuments de ma foi. Mataryeh n'est qu'à une lieue et demie du Caire. M. Champion voulut bien m'y accompagner.

En approchant, le premier objet que nous aperçûmes fut un obélisque de granit rouge d'un seul bloc, semblable pour la forme et la hauteur aux *Aiguilles de Cléopâtre*. Sur une des faces, nous remarquâmes une croix sculptée qui a donné lieu à diverses interprétations des savants, et au sujet de laquelle je n'ai pu acquérir de renseignements précis.

Mataryeh n'est qu'un mauvais village où l'on ne voit que des masures et des ruines. Le général Kléber s'y est immortalisé par la fameuse bataille dans laquelle il extermina l'armée du

grand-visir, dix fois plus nombreuse que la sienne, et assura pour quelque temps à la France la conquête de l'Égypte.

L'ancienne cité sur l'emplacement de laquelle le village est bâti, avait, selon les historiens, cent quarante stades de circuit. Son origine se perd dans les ténèbres de la plus haute antiquité. Les Hébreux l'appelaient *On*, et les Grecs *Héliopolis*, ville du Soleil, nom qu'on retrouve dans les livres saints. C'est de là qu'était Aseneth, fille de Putiphar prêtre du Soleil, que Pharaon donna pour épouse au patriarche Joseph. Les Juifs qui s'étaient réfugiés en Égypte lors de la persécution d'Antiochus Épiphanes, y étaient en grand nombre sous le règne de Ptolomée-Philométor. Ils obtinrent de ce prince la permission d'élever, à peu de distance de là, un temple au vrai Dieu, et y exercèrent leur culte jusqu'au temps de Vespasien, qui ordonna aux gouverneurs romains de le détruire.

Il ne reste du fameux temple du Soleil que des ruines à peine reconnaissables, et qui ne peuvent donner une idée de sa magnificence. On sait, par ce qu'en dit Diodore de Sicile [1], que Sésostris avait fait élever devant ce monu-

[1] Lib. 1, p. 37.

ment deux obélisques de cent vingt coudées de hauteur, sur huit de large à la base. Ce sont ceux que l'empereur Auguste fit transporter à Rome, après que l'Égypte eut été conquise et réduite en province romaine. Selon M. Champollion, les *Aiguilles de Cléopâtre* se seraient trouvées aussi primitivement à l'entrée de ce même temple d'Héliopolis, d'où elles auraient été enlevées pour être transportées à Alexandrie. L'illustre savant en attribue l'érection à Mœris, qui, dans cette supposition, serait le même que Mesphée dont parle Pline, et il ajoute que leurs inscriptions sont de Sésostris et de son successeur. Pour contester les assertions d'ailleurs si graves et si précises de M. Champollion, des hommes instruits s'autorisent, non seulement du silence général de l'histoire, mais surtout de celui de Diodore de Sicile en particulier ; et ne pouvant se résoudre à croire que cet historien qui, selon eux, avait visité l'Égypte, après avoir parlé des obélisques de Sésostris à Héliopolis, n'eût pas dit un mot de ceux de Mœris, qui avaient existé aux mêmes lieux, ils rangent l'opinion nouvelle au nombre des conjectures plus ou moins obscures, ou plus ou moins probables de la science. Si j'avais le droit d'émettre un sentiment sur un sujet si étranger à mes connaissances, vous devinez

sans peine de quel côté me ferait pencher mon respect pour l'érudition profonde de celui qui a pénétré si avant dans les mystères de la langue des inscriptions parmi les Égyptiens.

On voit à Mataryeh un sycomore antique que la plupart des étrangers viennent visiter. Il est surtout cher aux chrétiens, parce que, d'après la tradition, la Sainte Famille, dans sa fuite, se reposa sous son ombrage. Ce sycomore, généralement vénéré en Orient, se trouve au milieu d'un vaste jardin, ou plutôt d'une forêt d'orangers. Il paraît qu'on aurait enté sur son énorme tronc quelques branches qui sont aujourd'hui considérables. Il offre un des phénomènes les plus extraordinaires de la végétation. Aidé de M. Champion, j'en mesurai la grosseur : il a plus de six brasses de circonférence. Un grand nombre de personnes ont pris plaisir à graver leur nom sur l'écorce de cet arbre majestueux, dont l'aspect produit des impressions d'autant plus vives, qu'il rappelle à la piété chrétienne les souvenirs les plus propres à l'émouvoir : la persécution d'un tyran contre un enfant, les angoisses maternelles de Marie, les sollicitudes et les soins de Joseph. Nous restâmes quelques instants à le considérer en nous communiquant nos pensées, et nous admirions ensemble comment, depuis la persécution à laquelle nous reportait la vue

de ce sycomore, jusqu'à celles des derniers temps, la faiblesse a miraculeusement triomphé de la force, comment l'innocence a constamment échappé aux piéges et aux fureurs du crime tout puissant, comment, enfin, finissent tous les persécuteurs, à commencer par cet Hérode, que ses infâmes flatteurs surnommèrent *le Grand*, que la justice du Ciel condamna à pourrir tout vivant, et dont les vers n'attendirent pas la mort pour dévorer la grandeur.

Au moment de me retirer, je cueillis quelques petits rameaux de l'arbre hospitalier, que j'emportai comme une relique précieuse.

A cinquante pas au delà nous vîmes la fontaine de la Vierge, qui, d'après la tradition, est due à un miracle. Dieu la fit surgir du sein de la terre pour désaltérer l'enfant Jésus, Marie et Joseph, dans un pays brûlé par les ardeurs du soleil, où les plus rudes tourments du voyageur sont la chaleur et la soif. L'eau de cette fontaine est douce et agréable; celle de toutes les autres est saumâtre et de mauvais goût. Je sais bien que si je racontais cette merveille à un philosophe, il en rirait. De quoi ne rit pas un philosophe? J'en ai connu qui riaient même de la justice de Dieu, à peu près, hélas! comme ces malheureux qui rient de la justice humaine jusqu'à ce que vienne leur tour de comparaître devant elle, et

de porter leur tête sur l'échafaud. Quant à moi, sans prétendre qu'un tel fait mérite la même créance que si je le voyais consigné dans nos livres saints, je ne puis m'empêcher d'y remarquer une liaison, un rapport sensible avec les événements qui l'ont précédé. Il était si naturel que Dieu fît pour son Fils, pour Marie, pour Joseph, ce qu'il n'avait pas dédaigné de faire par l'entremise de Moïse, à la montagne d'Horeb, pour un peuple murmurateur et ingrat, et l'idée de la Sainte Famille accablée de lassitude, se soulageant à l'onde pure d'une source qu'elle doit à la bonté de celui qui l'a fait avertir miraculeusement par un ange de fuir en Égypte, pénètre si profondément mon cœur, que je ne saurais résister au mouvement qui me porte à le croire. Mon ame se sent attirée, élevée vers le ciel par la considération de ce bienfait ; et trouvant son bonheur à écouter la voix d'une tradition que ne dément aucun récit contraire, plutôt que les vains raisonnements d'une orgueilleuse et sèche incrédulité, elle admire, elle loue, elle bénit, et se répand en actions de graces.

Selon la même tradition à laquelle on doit de connaître la fontaine de la Vierge, en s'éloignant du sycomore, la Sainte Famille se dirigea du côté de Memphis, et s'arrêta au lieu où est au-

jourd'hui le vieux Caire : ce fut là qu'elle resta jusqu'à la mort d'Hérode. La retraite où elle se cacha est dans le monastère de Saint-Serge, qu'on appelle *Deir-el-Nassara*, que j'ai visité.

L'enceinte de ce monastère est très vaste : les murs, par leur élévation et leur épaisseur, ressemblent à ceux d'une forteresse. A l'intérieur, l'église est petite, pauvre, et, pour ainsi dire, sans autre ornement que quelques lampes en verre ou en bois, suspendues à la voûte par une corde. De chaque côté du grand autel est un escalier de douze marches par lequel on descend dans une chapelle ou grotte souterraine de vingt pieds de long environ, sur douze de large. Là, assure-t-on, habitèrent Jésus, Marie et Joseph. Au dessus de l'autel de cette chapelle est un tableau très ancien, représentant la Sainte Vierge sur la rive gauche du Nil. Ce tableau ferme l'entrée d'une seconde grotte plus petite, que les religieux désignent sous le nom de *Four*, parce qu'elle en a en quelque sorte la forme, et qui fesait partie de cet humble asyle. En contemplant ce sombre réduit, Bethléem, Nazareth revenaient à ma pensée; je me rappelais que celui qui était venu s'y réfugier, avait prédit à ses disciples que, n'étant point au dessus du maître, comme lui ils souffriraient persécution, et je goûtais une sorte de joie chrétienne en

considérant que, de nos jours encore, la divine prophétie s'était accomplie ; que la persécution était venue; qu'en plus d'un lieu les grottes, les antres des rochers, avaient servi d'asiles contre les persécuteurs ; que les persécutés y avaient vécu en paix jusqu'à la mort des Hérodes de leur temps, et en étaient ensuite glorieusement sortis pour continuer une œuvre dont les travaux ne doivent cesser qu'aux portes de l'éternité.

Le 29 au matin, j'allai pour la seconde fois dans l'île de Roudah, afin de voir le fameux *Mekias* ou Nilomètre que je n'avais pas eu le temps de visiter le jour où je fus reçu chez Abdalah.

Le Nilomètre sert à indiquer la hauteur du fleuve. Les Turcs l'ont fort long-temps caché à la curiosité des étrangers : tout ce qui le concernait était enveloppé d'un voile mystérieux. Ce n'est autre chose qu'une colonne octogone d'un seul bloc de marbre blanc ou plutôt un peu jaunâtre, tel que celui des colonnes antiques que l'on rencontre encore dans quelques maisons du Caire. Son chapiteau, d'ordre corinthien, est doré. Elle est au milieu d'un bassin ou puits carré dont le fond est de niveau avec le lit du Nil. Elle est divisée en coudées égyptiennes, et la coudée égyptienne est de vingt-quatre doigts,

qui, réduits à nos mesures, donnent vingt pouces six lignes. Le puits est recouvert d'un dôme en bois chargé de peintures jaunes et bleues, et de dorures assez bien conservées. On y descend par un escalier au bas duquel, lorsqu'il y a peu d'eau, on découvre de petites niches pratiquées dans la muraille, et dont je n'ai pu savoir la destination.

Le Nilomètre se trouvait autrefois dans un temple dédié au dieu Sérapis. Les Musulmans le renfermèrent dans une mosquée qui est aujourd'hui en ruines, et dans les débris de laquelle on a établi une poudrière gardée jour et nuit par des sentinelles. Leur consigne, à l'égard des visiteurs, est extrêmement sévère. J'étais sans armes; mon janissaire avait sa canne et son sabre : il fut obligé de les déposer à la porte, de peur que l'un, venant à heurter l'autre, ne produisît une étincelle, et qu'il n'en résultât quelque grave accident.

Je profitai de l'après-dîner pour visiter le palais d'été que le vice-roi a fait récemment construire à Schoubra, petit village à une lieue d'ici, sur les bords du Nil. L'avenue qui y conduit est digne d'une résidence royale. Les jardins, quoique d'un goût un peu turc, sont magnifiques : une portion en est réservée aux plantes exotiques que Méhémet fait cultiver, et

qu'il espère acclimater en Égypte. Au milieu s'élève un édifice en marbre blanc d'une prodigieuse grandeur, dans l'enceinte duquel est renfermé un bassin également en marbre, et si vaste, que de nombreuses barques peuvent le parcourir en tout sens, et s'y promener agréablement sans se heurter. Autour règnent d'élégantes galeries, aux quatre coins desquelles sont de grandes salles et des divans décorés des plus riches ornements. Des lions, des crocodiles en marbre d'un admirable travail, versent sans cesse de l'eau par leurs narines dans l'espèce de lac que forme ce réservoir, et le maintiennent toujours à la même élévation. La nuit, d'innombrables lampes d'albâtre en éclairent la perspective, et la rendent encore plus délicieuse. Aux jardins est joint un parc non moins remarquable, et dans lequel sont réunis beaucoup d'animaux étrangers, entr'autres un superbe sarigue, présent du roi d'Angleterre.

Quelque enchanté cependant que je fusse de ce que je venais de voir, le spectacle que j'eus devant moi, en revenant au Caire, me le fit en quelque sorte oublier. La journée était belle ; la brise du soir rafraîchissait l'air. Les arbres de l'allée qui mène à la ville étaient peuplés d'oiseaux qui voltigeaient entre leurs rameaux, et célébraient la fin du jour par un gazouillement

extraordinaire ; une multitude de barques allant et venant, couvraient le Nil ; la campagne me ravissait par la belle verdure dont, de ce côté-là, elle est tapissée ; de nombreux troupeaux y paissaient ; les rives du fleuve, bordées de palais, de maisons de plaisance, de manufactures, attiraient à leur tour mes regards qui de là se portant au loin sur le Mokatam, le désert et ses gigantesques sarcophages, ramenaient mes pensées à de graves et sérieuses méditations.

Le lendemain, le marché aux esclaves eut ma visite ; j'étais accompagné de M. le Consul autrichien. En sortant, je frémissais d'avance de ce que j'allais voir : l'homme fesant de l'homme l'objet d'un trafic barbare et honteux, le vendant pour qu'il en soit fait ce qui conviendra aux intérêts d'un autre homme, peut-être ce qui plaira à ses caprices infâmes, et le lui livrant à plus vil prix qu'il ne céderait une bête de somme. A mesure que j'approchais du bazar où se traitent les affaires de ce détestable commerce, j'éprouvais avec plus de violence je ne sais quels sentiments, mélange inexprimable d'horreur et de pitié ; il me semblait que déjà j'eusse sous les yeux et le cupide marchand uniquement occupé du succès de ses iniques spéculations, en calculant froidement les profits, et le cauteleux acheteur disputant sur la valeur

de la *marchandise* pour obtenir un rabais, et la malheureuse victime poussant des cris de douleur auxquels tout accès était fermé dans l'ame de celui qui s'en prétendait le maître, et dans celle de celui qui voulait le devenir. En entrant, j'aperçus une vingtaine de négresses assises à terre; la plus âgée avait à peine vingt ans. Une profonde tristesse était empreinte dans leurs traits; une seule souriait en arrangeant les cheveux d'une de ses compagnes; une autre tenait dans ses bras un enfant d'environ deux ans. Rien de plus intéressant que ce petit négrillon, qui jouait avec les grosses boucles d'argent pendant aux oreilles de sa mère. Pauvre enfant, me disais-je, puisses-tu ne jamais connaître ton malheur!

J'eusse vainement cherché des hommes parmi les esclaves exposées en vente : le vice-roi se les était tous adjugés, et en avait fait des soldats.

Les femmes abyssiniennes sont d'un teint jaunâtre; elle sont réputées avoir plus de valeur que les négresses. Elles se trouvent dans des vestibules dont la porte est une grille à travers laquelle on peut les apercevoir. Quant aux esclaves blanches, il n'est permis aux chrétiens ni de les voir, ni de les acheter.

La plupart des esclaves nègres des deux sexes viennent du Kordofan, de Sennaar, et de Dar-

four. Les caravanes en amènent des milliers qu'ils arrachent impitoyablement à leur pays, à leurs affections les plus chères, ne répondant que par la force et la violence à leurs cris, à leurs larmes, à leurs prières. Ce que souffrent ces infortunés, en traversant le désert en aussi grand nombre, est inimaginable : des mères, de jeunes filles, succombant de lassitude, restent en chemin, étendues sur la poussière embrasée; elles y meurent en maudissant leurs bourreaux, et leurs os blanchis sont bientôt foulés aux pieds par d'autres barbares conduisant au Caire d'autres victimes.

De tous ces malheureux, il n'en est aucun qui ne regrette sa patrie, et ne manifeste par une profonde tristesse la peine qu'il éprouve d'en être à jamais séparé. Mais ceux que leur sort affecte le plus douloureusement, ce sont les nègres venant de Darfour. Doués d'une sensibilité plus vive, souvent ils ne peuvent s'empêcher de déplorer hautement la perte qu'ils ont faite de tout ce qu'ils ont de cher, et par l'éclat de leurs plaintes ils s'attirent un traitement plus rigoureux.

J'étais entièrement absorbé par les sombres réflexions que les premières impressions venaient de produire dans mon esprit, lorsque M. Champion me fit remarquer une esclave

vêtue d'un linge sale et en lambeaux, que l'on amenait au milieu du bazar pour être vendue à l'enchère. En voyant les acheteurs à la merci desquels on la livrait, lui ouvrir la bouche, lui regarder les dents, le palais, la faire marcher, etc.: « Partons, partons, dis-je au vice-consul, en frémissant d'indignation et d'horreur » ; et, le saisissant par le bras, je m'éloignai précipitamment avec lui.

Ici, comme en Europe, on ne manque pas de dire qu'une fois acheté, le plus souvent le nègre est traité comme l'enfant de la maison dans laquelle il entre, plutôt que comme un esclave ; qu'il lui arrive quelquefois de devenir le confident, l'ami de son maître ; qu'il en obtient à la fin la liberté pour prix de ses services ; et l'on ajoute que s'il était maltraité, il lui suffirait de dire à celui auquel il appartient : *Remène-moi au marché*, pour le forcer à le revendre. Mais je voudrais bien que, la main sur la conscience, ceux qui ne rougissent pas d'alléguer de pareilles raisons, me dissent si c'est vraiment par un mouvement de cette prétendue philanthropie dont on fait étalage, que le vendeur va arracher les malheureux nègres à leur famille, à leur pays, et qu'à son tour l'acheteur en fait l'acquisition ; ou si ce n'est pas évidemment des deux côtés la spéculation d'un intérêt sordide,

d'une avarice hideuse, qui, ne comptant la valeur de l'homme que comme celle du bétail, le confond avec les animaux, et laisse douter qu'elle se fît scrupule de lui ouvrir les entrailles si elle était assurée d'y trouver de l'or. Détestable hypocrisie, qui s'efforce de déguiser sous le masque de l'humanité une des plus honteuses passions, celle de l'argent, source de presque tous les crimes, et dont la société a peine à se garantir avec des bagnes et des échafauds. Je voudrais qu'on me citât un seul grand de l'Égypte qui ait écouté les réclamations d'un esclave par lui maltraité, et l'ait renvoyé au marché; qu'on me citât enfin un seul esclave, en qui tous les sentiments de la nature n'étaient pas éteints, qui ait refusé d'échanger le *bonheur* de sa servitude contre celui de retourner au lieu qui le vit naître, eût-il dû n'y trouver pour vivre que quelques dattes suspendues au palmier sous lequel sa mère allait jadis se reposer avec lui.

Adieu!

LETTRE QUARANTE-NEUVIÈME.

Le Caire, 8 février 1833.

La saison de l'hiver, qui, d'ordinaire, est ici très belle, est si mauvaise cette année, mon cher Charles, que depuis un mois que je suis au Caire, il ne m'a pas été possible de me mettre en route pour le mont Sinaï. Les diverses personnes avec lesquelles j'ai des relations, m'ont unanimement pressé de différer mon départ, en m'assurant que les pluies qui l'ont retardé jusqu'à ce moment, et qui continuent encore, opposeraient à mon voyage des difficultés presque insurmontables. Forcé de rester quelques jours de plus, j'en ai profité d'abord pour aller voir de près les pyramides de Sakara et de Gisé, que je ne comptais visiter qu'à mon retour.

Le 2, de grand matin, je partis pour le vieux Caire avec M. le Consul, dont la complaisance pour moi est sans bornes, et deux de ses amis. Nous traversâmes le Nil vis-à-vis le village de Gisé, sur un point où ce fleuve est très large et

tres dangereux. Nos montures furent embarquées sur un bateau à une voile.

Dès que nous eûmes débarqué, nous nous dirigeâmes vers la gauche, laissant à droite le désert et les Pyramides, qui, bien qu'éloignées de trois lieues, semblaient être à nos côtés. Nous avions devant nous celles de Sakara, et au delà celles de Darchour. Notre projet était d'aller coucher à Sakara, après avoir visité les ruines de Memphis, en renvoyant au lendemain notre course au désert et aux pyramides de Gisé.

Le chemin que nous parcourions était magnifique. Des champs de lin, d'orge, de lentilles, de fèves, de blé, etc., nous fesaient admirer la plus étonnante végétation. Plus loin de nombreux troupeaux paissaient dans des prairies dont l'herbe, d'une verdure de toute nuance, était si haute, qu'elle dérobait à notre vue une partie considérable de leurs corps. Au delà, on entre dans le désert où cette belle nature expire : c'est la mort à côté de la vie. Nous passâmes par des villages très agréablement situés, mais presque sans habitants. Quelques femmes, quelques enfants, des vieillards, voilà de quoi se compose la population qu'y a laissée Méhémet-Ali; tout ce qui est en état de porter les armes, il l'a enlevé pour en grossir son armée.

Après trois heures de marche, nous entrâmes dans une vaste forêt de palmiers, à l'extrémité de laquelle nous pûmes contempler le sol de l'ancienne capitale de l'Égypte; ce qu'il nous fut facile de reconnaître par la description qu'en ont donnée les savants, et par les monceaux de décombres que l'on rencontre çà et là sur un emplacement de plusieurs lieues de circuit.

Memphis, après la décadence de Thèbes, était devenue la première ville de l'Égypte. Résidence de Pharaon, sa population immense, ses palais, ses édifices publics, ses temples, ses monuments de tout genre, tant sacrés que profanes, les canaux multipliés par lesquels circulaient les eaux du Nil, son opulence, son commerce, ses arts, le génie de ses princes, la science de ses prêtres, la sagesse de sa police, la renommée de ses lois et de ses institutions, tout avait contribué à lui assurer le plus haut rang dans le monde payen, tout semblait lui promettre une perpétuelle durée. Mais Memphis enivrée de sa grandeur, s'était crue toute puissante ; avec ses vaines superstitions et ses idoles, elle avait irrité le Dieu qui avait donné Joseph pour ministre à l'un de ses Pharaons ; ingrate, elle avait persécuté, opprimé le peuple d'Israel, et il fallut que s'accomplît l'anathême prononcé contre elle par l'organe d'Ézéchiel :

« Voici ce que dit le Seigneur : Les soutiens « de l'Égypte tomberont, et l'orgueil de son « empire sera détruit.....

« J'exterminerai les statues, et j'anéantirai les « idoles de Memphis.

« Je mettrai le feu dans l'Égypte...... et Mem- « phis sera tous les jours dans les angoisses.

« Je ferai justice en Égypte, et ils sauront « que c'est moi qui suis le Seigneur [1]. »

Aujourd'hui, et depuis plusieurs siècles, d'une ville si grande, si puissante, si honorée parmi les nations, il ne reste que les ruines que nous avions sous les yeux.

Les plus considérables sont près du village de Mit-Rahineh. En certains endroits, elles se trouvent entassées, recouvertes de poussière, et rappellent d'autant plus tristement le néant de toute grandeur humaine, qu'elles offrent une sorte de ressemblance avec ces monceaux de terre que le fossoyeur accumule sur la tombe des morts. En les parcourant, nous nous arrê-

[1] « Hæc dicit Dominus Deus : Et corruent fulcientes Ægyptum, et « destruetur superbia imperii ejus.......

« .... Et disperdam simulacra, et cessare faciam idola de Mem- « phis.......

« Et judicia faciam in Ægypto, et scient quia ego Dominus. »

(EZECH. XXX.)

tâmes à divers blocs dont nous ne pûmes nous expliquer quelle avait dû être la destination. Nous arrivâmes de là à une statue colossale qu'on s'accorde généralement à reconnaître comme étant celle de Sésostris, dont parle Hérodote. Cette statue, d'une seule pièce de granit de trente coudées, est près de l'emplacement où s'élevait le temple de Vulcain, l'un des plus beaux de l'Égypte : elle est renversée la face contre terre. Il y manque une partie des jambes qui ont été brisées. Les autres parties sont parfaitement conservées, et si entières, qu'on serait tenté de croire que l'ouvrage est récemment sorti des mains du sculpteur. L'expression de la tête est remarquable par la noblesse et la grace des traits. C'est tout ce qui, dans la ville où régna le plus illustre des conquérants dont le nom ait rempli l'univers, rappelle sa gloire, cette gloire que, dans l'égarement de son orgueil, l'homme met « à faire parler beaucoup de « lui, à envahir par les armes et par la violence « un grand nombre de provinces, et à faire « bien des malheureux [1] ». Une statue mutilée, une tête fière et altière qui redit à ceux qui la contemplent bien plutôt le talent de l'artiste par qui elle fut exécutée, que les traits et les exploits de son modèle, cette tête inclinée plus

[1] Rollin.

ignominieusement vers la terre que ne le fut celle des monarques et des princes vaincus que le conquérant attelait à son char, voilà tout ce que le temps a respecté du *roi des rois*, du *seigneur des seigneurs*, comme il se fesait appeler lui-même. Penché sur ce débris, je le considérais d'un œil pensif et en silence. Quoique dans le cours d'une vie mêlée d'étranges vicissitudes, il me soit arrivé d'assister aux plus étonnantes scènes d'un spectacle où la vanité humaine s'est élevée à une telle hauteur, qu'elle a paru un moment se croire l'arbitre absolue des destinées de l'univers ; quoique, après avoir, elle aussi, sinon attelé, du moins traîné à son char les pontifes et les rois, elle soit tombée sous mes yeux, subitement et comme une masse de plomb dans l'abîme, jamais le néant des choses d'ici-bas ne m'a plus frappé, jamais je n'ai admiré avec un sentiment plus profond les ineffables voies de la Providence, qu'en présence de ce colosse que j'ai trouvé renversé devant les décombres d'un temple qui a disparu, et sur l'emplacement d'une ville qui n'a pu, de tous les monuments de sa splendeur et de sa magnificence, transmettre que quelques pierres informes pour la plupart, et des cendres.

Nous arrivâmes à Sakara vers le soir, et nous y passâmes la nuit.

Sakara, sur la rive gauche du Nil, comptait, dit-on, dix-huit mille habitants sous le règne des Mamelücks; aujourd'hui, ce n'est plus qu'un village où l'on en trouverait à peine trois mille. La principale occupation des paysans est de rechercher les momies, c'est-à-dire les corps embaumés des anciens Égyptiens, qui sont depuis plusieurs siècles un objet de commerce important avec les Européens. La plaine de Sakara où reposent ces corps, était la Nécropole du sud de Memphis. La partie de cette plaine où l'on en découvre le plus, est à près d'une lieue du village ; on la désigne aujourd'hui sous le nom de *Champ des Momies*. Pour quiconque conserve encore quelque sentiment du respect dû aux morts, elle offre un triste et douloureux spectacle : on y rencontre çà et là des débris de tombeaux, de petits vases de terre ou de verre, des têts, des idoles, des morceaux d'étoffes déchirées, et autres objets qui attestent les fouilles d'une cupidité sacrilége. C'est bien pis, si l'on pénètre dans les catacombes que recouvre le sable du désert : sous ce sable règnent en sens divers de longues voûtes creusées pour la plupart dans le roc, et dans les parois desquelles sont pratiquées des niches destinées à recevoir les corps. On y descend par des puits assez profonds, au moyen d'une corde, ou par des

chemins creusés en pente douce. Le voyageur qui s'engage dans ces demeures souterraines, ne peut, pour ainsi dire, y faire un pas sans y apercevoir des traces de la plus odieuse profanation : des parties quelquefois considérables de momies brisées, des ossements, des lambeaux des suaires dont les plis multipliés enveloppaient les corps, des bandelettes, des fragments du bois des cercueils, des matières qui servaient à l'embaumement, etc. Il est rare aujourd'hui de trouver une sépulture qui n'ait pas été violée. L'étranger le plus révolté de cette indigne violation, pressé par l'Arabe qui n'y voit qu'un objet de gain, finit par devenir acquéreur de quelques-unes de ces *reliques*, et n'y voit plus à son tour qu'un objet d'antiquité. Moi-même, vous l'avouerai-je, mon cher ami, j'ai cédé, non sans quelque scrupule, à la tentation : j'ai acheté d'un Bédouin diverses petites idoles de terre cuite, d'un travail grossier, qu'il avait tirées des sépulcres.

Les pyramides de Sakara sont nombreuses. A une lieue au delà du vieux Caire, nous avions pu en distinguer neuf; sur la place même, nous en reconnûmes huit autres plus petites. L'élévation du plateau sur lequel elles reposent, est estimée d'environ cinquante pieds au dessus de

la plaine. Les unes sont de briques, les autres, de pierre, mais toutes sont d'une construction grossière et peu remarquable.

La plus haute, construite en briques d'une grande dimension, est fort dégradée; sa base est, assure-t-on, de huit cents pieds de tour. En 1821, M. le comte Minutoli, général prussien, parvint à la faire ouvrir. Il y remarqua de longues voûtes souterraines, de nombreux corridors, de vastes salles, des chambres dont les murailles sont chargées d'hiéroglyphes, et une espèce de sanctuaire dont la destination est demeurée inconnue. Les sables que les vents ont accumulés depuis sur l'ouverture, ne permettraient pas d'y pénétrer sans un nouveau travail aussi long que dispendieux.

La seconde des pyramides est encore plus encombrée et plus dégradée que la précédente. Le pélerin Pierre de La Vallée y entra vers le commencement du dix-septième siècle. Voici ce qu'il en raconte :

« Au pied de la descente, nous n'eûmes pas à « monter comme dans l'autre pyramide; nous « trouvâmes immédiatement la chambre sépul- « crale très grande et très élevée. La voûte n'est « pas horizontale, comme dans l'autre; mais « elle se rétrécit graduellement en angle vers le « sommet. De cette chambre, par une petite

« porte assez basse, on entre dans une chambre
« semblable, de même dimension et de même
« structure; car la pyramide était peut-être con-
« struite pour plus d'une personne. Mais dans
« l'une et dans l'autre, je n'ai trouvé aucun
« tombeau; il faut qu'il n'y en ait point, ou
« qu'ils aient été mis en pièces depuis. Il est
« bien vrai que l'on voit dans la seconde
« chambre une porte très élevée pratiquée en-
« tre les marbres, dans laquelle, ayant jeté une
« pierre, j'observai qu'elle allait fort loin; mais
« la hauteur est telle, qu'il faudrait une grande
« échelle pour y monter. Quelques personnes
« du pays disent que le tombeau est dans cette
« troisième chambre : je l'ignore, attendu que
« je n'ai pu la voir; mais cela pourrait être. On
« y aurait peut-être mis le cadavre, afin qu'il
« fût plus à l'abri des atteintes par la difficulté
« qu'on aurait d'y parvenir [1]. »

Les autres pyramides de Sakara, éparses sur une vaste étendue, fixent à peine l'attention des voyageurs. Pour déterminer à quelle époque et à quels hommes appartiennent ces monuments, la science n'a eu long-temps que des probabilités et des conjectures. On regarde au-

[1] *Viaggi di Pietro della Valle*, lett. 2, del Caïro del 25 gennajo 1616.

jourd'hui comme certain, d'après les découvertes de M. Champollion, que c'est sous la troisième dynastie qu'ils furent bâtis, et qu'ils sont les plus anciens du monde connu.

Le lendemain, à huit heures du matin, nous nous remîmes en route. Après avoir marché près d'une heure, tantôt à travers des champs très bien cultivés, tantôt le long d'une haute digue qui sert de chemin pendant l'inondation, nous arrivâmes à l'entrée du désert, qui, sur ce point, commence à deux lieues des pyramides de Gisé que nous allions visiter. Malheureusement le temps qui jusqu'alors avait été magnifique, changea tout-à-coup. A une belle matinée succéda un vent froid qui soufflait avec une telle violence, qu'un de nos compagnons faillit à en être renversé. Pour résister, nous étions obligés de nous grouper et de retenir nos conducteurs à nos côtés. La trace de nos pas disparaissait à l'instant même où elle s'empreignait sur le sol; le sable volait et nous couvrait la figure. Quoique hautes comme des montagnes, les pyramides nous étaient dérobées par un épais brouillard; nos yeux attristés les cherchaient en vain; tout ce qui nous environnait était noyé dans un océan de poussière. Ce ne fut qu'au bout d'une heure que nous commençâmes à entrevoir les monuments comme à tra-

vers un voile. Bientôt après, le soleil venant à percer les nuages, ils se montrèrent tout-à-coup à nos regards, de manière à nous faire croire que nous y touchions, bien qu'une distance d'une demi-lieue au moins nous en séparât encore. Enfin, nous nous trouvâmes près du plateau sur lequel ils reposent.

Nous montions depuis dix minutes la colline qui y conduit, lorsque nous aperçûmes le fameux Sphynx; nous nous hâtâmes de nous en approcher. Nous ne pûmes en voir que la tête, le cou et une partie du dos; le reste est enfoui dans le sable.

Cette statue monstrueuse est d'un seul bloc qui, assure-t-on, fait partie du rocher sur lequel elle s'élève. On a remarqué toutefois que la couleur en est différente : elle est d'un jaune foncé; mais comme cette différence n'existe pas dans les endroits ébréchés, on en a conclu que le colosse a été peint primitivement par les Égyptiens.

La grosseur et la longueur prodigieuse de la tête et du cou avaient long-temps fait juger que les dimensions de ce colosse entier devaient être énormes. On doutait cependant qu'elles fussent telles que les assigne Pline, qui assure que, du sommet du front jusqu'au bas du ventre, la longueur est de cent soixante-douze

pieds. Les fouilles exécutées dans ces derniers temps par les soins de M. Caviglia, ancien officier de marine, ont prouvé qu'il n'y avait pas d'exagération, et ont fait cesser toute incertitude. Ce savant a eu le courage et la patience de faire découvrir la partie antérieure du Sphynx jusqu'à sa base. On a reconnu alors les proportions gigantesques de la statue, et l'on sait aujourd'hui qu'elle représente un monstre moitié homme, moitié lion, dont les pattes reposent sur le rocher, et s'étendent jusqu'à cinquante pieds en avant du corps. Sur le deuxième doigt de la patte gauche de devant, on a trouvé une inscription grecque avec le nom d'Arrien, historien d'Alexandre; entre les pattes, un bloc de granit sur lequel sont représentés, en relief, deux petits sphynx, et dans le voisinage, un petit sanctuaire en ruine. Combien n'est-il pas à regretter que les envahissements du sable aient de nouveau dérobé à la curiosité du voyageur une si étonnante merveille!

Les parties qui restent à découvert sont extrêmement endommagées, la tête surtout; néanmoins on s'accorde assez généralement à lui reconnaître une physionomie éthiopienne. Les personnes qui sont montées sur cette tête, assurent qu'on y voit une ouverture de quinze à seize pouces de diamètre, et que c'est l'orifice

d'un trou de neuf pieds de long pratiqué dans l'intérieur de la statue ; elles ajoutent qu'il y a été jeté une certaine quantité de pierres qui ne permettent pas d'en mesurer exactement la profondeur. Comme Gisé était la seconde Nécropole de Memphis, plusieurs savants ont cru que le Sphynx en était le dieu tutélaire, qu'il y rendait des oracles, et que par l'orifice dont je viens de parler, les prêtres s'introduisaient dans le corps, d'où ils lui prêtaient leur voix. D'autres, se fondant sur quelques anciennes traditions, et sur la pose même de la statue dont la face regarde le Nil, pensent qu'elle était simplement destinée à annoncer les débordements du fleuve. C'est encore une opinion assez commune, mais qui jusqu'ici ne paraît pas justifiée par de solides raisons, que par des cavités souterraines elle communique avec les pyramides les plus élevées.

Après avoir satisfait notre curiosité par rapport au Sphynx, nous nous avançâmes vers ces derniers monuments qui n'en sont pas très éloignés. Je vous ai dit quelle impression , vus de loin , ils avaient produits sur mon esprit. De près, mon œil les mesurait, pour ainsi dire, sans étonnement et sans surprise. La seule chose qui me frappât, c'était l'excessive disproportion entre ces masses gigantesques et ce

qu'elles avaient été destinées à recouvrir. Leur prodigieuse hauteur, leur énorme volume, ces rochers entassés sur des rochers, pesant de tout leur poids sur un peu de poussière, il en fallait bien moins pour éveiller dans mon ame des pensées que n'y avait jamais fait naître tout ce que j'avais lu, tout ce que j'avais vu de plus propre à me convaincre de la petitesse, de la misère, du néant de l'homme. D'inexprimables sentiments se succédaient en moi. Le plus vil insecte vivant sous les pierres d'un de ces tombeaux, me semblait pouvoir avec plus de raison se vanter d'en jouir, que celui qui, après avoir épuisé à le construire, son génie et ses trésors, les trésors et la vie de ses sujets, s'était dit, dans le délire de son orgueil : Il est pour moi!......

Les pyramides de Gisé sont très nombreuses: on en compte près de cinquante d'inégale grandeur. Elles ont cela de commun que toutes sont disposées vers les quatre points cardinaux, à une légère déviation près. Les trois plus considérables sont celles que jusqu'ici, d'après les historiens de l'antiquité, principalement d'après Hérodote, on a désignées sous les noms de *Chéops*, de *Chéphren*, et de *Mycérinus*, et que M. Champollion dit être les tombeaux des trois premiers rois de la cinquième dynastie, nommés Souphi 1er, Sensaouphi, et Mankéri.

Ces pyramides reposent sur un rocher dont le plateau s'élève vers le nord, et va en s'inclinant surtout vers l'ouest du désert. La hauteur de ce rocher au dessus de la plaine, a été différemment évaluée par les historiens et les voyageurs. Les anciens la supposent d'environ cent pieds; quelques modernes la réduisent à soixante-trois; plus récemment elle n'a été évaluée qu'à cinquante. Comme de loin le roc semble ne faire qu'un avec les masses qu'il supporte, peut-être est-ce à cette cause, du moins en partie, qu'il faut attribuer l'espèce d'illusion par laquelle l'observateur, placé à une grande distance, les aperçoit comme des montagnes dont la cime se perd dans les cieux, tandis que lorsqu'il s'en rapproche de fort près, il se figure les voir en quelque sorte descendre et abaisser leur sommet à la portée de ses regards, illusion nouvelle que favorise l'immense dimension de la base, en contribuant à diminuer la hauteur apparente des monuments.

Leur élévation réelle n'a été bien connue que depuis les travaux des savants qui ont accompagné l'armée française lors de l'expédition de Bonaparte en Égypte. On sait aujourd'hui que, mesurée exactement, celle du Chéops, que quelques voyageurs disaient être de quatre cent quatre-vingts pieds, et que d'autres portaient à

cinq cent vingt, n'est que de quatre cent vingt-huit pieds six pouces; celle du Chéphren, de trois cent quatre-vingt-dix-huit, et celle du Mycérinus, de cent soixante-trois.

On a long-temps cru, d'après Hérodote, que les pierres employées à la construction des pyramides y avaient été transportées de lieux fort éloignés, on ne doute plus aujourd'hui qu'à l'exception des marbres ou des granits des revêtements, toutes les autres n'aient été extraites du sol même où l'on s'en est servi, et des carrières voisines qu'offre la montagne lybique. Une analyse exacte des matériaux, faite par les physiciens les plus célèbres de France, ne laisse plus à cet égard la moindre incertitude. Il est maintenant reconnu que les pierres principales sont calcaires, à grains fins, d'un gris blanc, faciles à tailler, et d'une nature semblable à celles des carrières du pays, et que celles qui formaient les revêtements magnifiques du Chéops et du Mycérinus qui ont été élevés, le premier, depuis plusieurs siècles, et le second assez récemment, étaient du jaspe d'Éthiopie, et du beau granit rose de l'île Éléphantine.

Il est aisé de comprendre que de telles constructions durent énormément coûter de temps, d'hommes et d'argent. Pour s'en faire une idée, au moins approximative, on n'a que le témoi-

gnage de l'historien grec, qu'on est toujours obligé de citer quand il s'agit de l'antique Égypte, et celui de Pline, qui, venant après lui, n'a fait que le répéter.

« On avait gravé, dit Hérodote, en caractères « égyptiens, sur une des faces de la grande py- « ramide, ce qu'on avait dépensé simplement « pour les aulx, les poireaux et les oignons. « Celui qui interpréta cette inscription me dit « que cette dépense se montait à seize cents ta- « lents d'argent (quatre millions cinq cent mille « francs de notre monnaie). Si cela est vrai, « combien doit-il en avoir coûté pour les outils « de fer, pour le reste de la nourriture, pour « les habits des ouvriers, etc. » Cent mille ouvriers, ajoute-t-il, étaient constamment occupés à ce travail; ils étaient relevés de trois mois en trois mois par un égal nombre, et néanmoins la pyramide seule, sans y comprendre la construction de la chaussée, ne fut achevée qu'au bout de vingt ans.

Ce fut à cette grande pyramide que nous nous arrêtâmes le plus long-temps. Comme tous les voyageurs qui vont au désert, nous en fîmes le tour, marchant difficilement, tantôt sur des décombres, tantôt sur un sable fin où nos pieds s'embarrassaient à chaque pas.

Deux entrées mènent à l'intérieur : l'une,

près de l'arête occidentale, et environ aux deux tiers de sa hauteur, introduit dans une petite chambre carrée, dans un angle de laquelle on aperçoit une espèce de puits dont on ne connaît point l'issue; cette entrée est depuis long-temps abandonnée. L'autre regarde le septentrion, et se trouve à soixante pieds au dessus de sa base; c'est par là que pénètrent tous ceux qui visitent le monument. Un mouvement de curiosité nous porta d'abord à nous y engager; mais la réflexion ne tarda pas à nous en dissuader. Fatigués, comme nous l'étions déjà, qu'eussions-nous gagné à nous fatiguer encore dans de sombres labyrinthes dont on ne peut parcourir la plus grande partie que courbé ou en rampant, à la lueur de flambeaux que peut éteindre la chute du moindre corps, l'aile d'une chauve-souris; dans d'étroits couloirs où après une incroyable peine, après d'infinis détours, tout se réduit à arriver à un sépulcre vide, à deux salles ou chambres nues qui n'ont de remarquable que leur nom de *chambre du roi*, *chambre de la reine*, pour se retirer ensuite avec la même peine, les mêmes difficultés, le même danger, et enfin en sortir comme tant d'autres, les vêtements déchirés ou salis par le contact du sol et des parois, la pâleur sur le front, et la poitrine oppressée par le besoin de respirer.

A la satisfaction de visiter l'intérieur du Chéops, j'eusse certainement préféré celle de monter sur la plate-forme par laquelle il se termine. Il eût été tout autrement intéressant pour moi, de contempler de cette élévation la riche et fertile Egypte et les nombreuses sinuosités de son fleuve, et cette multitude de canaux qui vont partout distribuant ses eaux fécondes; surtout de promener mes regards sur les grandes ruines de Memphis, sur ces villes des morts où furent ensevelies tant de vieilles générations, sur ces déserts qui les entourent sans avoir pu en protéger les débris, et sur la populeuse cité qu'écrase aujourd'hui un moderne Pharaon du poids de son ambition, de son avarice et de son orgueil.

Il me semblait qu'à cette hauteur, mon ame, plus dégagée, se fût plus impétueusement élancée vers les cieux, et y eût puisé des inspirations nouvelles et plus salutaires; que voyant à mes pieds les cendres royales de tant de dynasties, dominant, planant pour ainsi dire sur leur gloire, j'en eusse mieux compris, mieux senti la vanité; et qu'ainsi je fusse descendu avec des pensées meilleures, avec un cœur plus dépris des choses d'ici-bas, plus détrompé des illusions de tout ce qui passe, plus fortement résolu à chercher sa gloire dans la gloire de ce-

lui qui seul peut l'associer à son bonheur et à son éternité.

Mais après quelques observations de nos guides, nous dûmes renoncer à une entreprise dont l'exécution est non seulement très pénible, mais pleine de dangers, d'autant plus que le vent soufflait avec impétuosité. Plusieurs des pierres qui forment les gradins du monument sont lézardées; quelques-unes plus profondément pénétrées par l'action du soleil se décomposent : d'autres moins solidement liées se détachent sous le poids de ceux qui y montent, croulent entières ou par fragments, et pour peu qu'on n'y prenne pas garde, donnent lieu à des accidents funestes. Il n'y a pas long-temps qu'un voyageur anglais y périt. Parvenu à une certaine hauteur, il fut entraîné en arrière, et arriva mort au pied de la pyramide.

La seconde pyramide, celle de Chéphren, à environ cinq cents pas de la précédente, lui est presque égale en hauteur. Elle en diffère par le sommet qui se termine en pointe, et plus encore par la base dont le cube est beaucoup moindre. La partie inférieure que recouvrent aujourd'hui les sables et les décombres, est, selon Hérodote, en pierres d'Éthiopie de diverses couleurs qui forment une espèce de socle. Le reste, depuis la première assise, était entiè-

rement revêtu d'une pierre lisse et polie; il ne subsiste de ce revêtement que la moindre portion, depuis le sommet jusqu'à environ quarante pieds au dessous. M. Belzoni, qui pénétra, il y a quelques années, dans l'intérieur, parvenu, après beaucoup de peine et de difficultés, à la chambre principale, y vit un grand sarcophage dans lequel se trouvaient plusieurs ossements qui, soumis à l'examen d'habiles anatomistes anglais, furent déclarés être ceux d'un bœuf. On ne manqua pas de conclure de là, et très probablement avec raison, que ces restes avaient appartenu à quelque dieu Apis, et que cette divinité partageait les honneurs de la sépulture royale avec les Pharaons.

Je ne vous dirai qu'un mot sur la troisième pyramide, celle de Mycérinus. C'est la plus petite des trois. Construite à l'extérieur sur le plan du Chéops, elle était revêtue d'un granit rouge d'Éléphantine, du même genre que celui de la plupart des obélisques égyptiens. La cupidité des Arabes les a portés à arracher les pierres de ce revêtement pour les vendre ou pour en orner leurs édifices. On en trouve encore des morceaux, en assez grand nombre, à la base de ce monument.

Adieu.

LETTRE CINQUANTIÈME.

Le Caire, 12 février 1833.

Selon toute apparence, mon cher Charles, je n'ai plus que quelques jours à passer au Caire. Le temps est devenu meilleur; mes préparatifs sont à peu près achevés, et si rien ne vient contrarier mes projets, au premier moment, je vais me remettre en route. En attendant, je reviens à vous, empressé de continuer à vous raconter ce qui a intéressé ma curiosité, et que je crois digne de la vôtre.

Depuis ma dernière lettre, mes courses principales se sont dirigées vers la citadelle où réside le pacha, et vers le tombeau de Kléber.

La citadelle, au nord-est du grand Caire, s'appelle ici El-Kala; elle est l'ouvrage du grand Saladin, qui la construisit à l'époque où il usurpa sur les califes Fatimites la souveraineté de l'Égypte. Elle s'élève sur un rocher qui fait partie du Mokatam, dont il est le prolongement. Ses hautes murailles sont environnées, à peu de distance, de maisons qui, pour la plupart, tombent en ruines, et dont quelques-unes sont

abandonnées. En y allant de la ville, on trouve à l'entrée une grande place dont le sol est le roc même. La porte, de ce côté-là, est à deux énormes battants ferrés, flanquée de deux tours peintes à l'extérieur en raies rouges et blanches, comme l'enceinte des mosquées et des principaux édifices. Les rues par lesquelles on monte sont encore plus étroites que celles du Caire; on a été obligé de les tailler dans le roc : la pente en est extrêmement rapide. En quelques endroits, on y a pratiqué des escaliers pour la rendre moins pénible.

En avançant dans la direction du nord-est, on rencontre les restes d'un édifice carré dont les murailles subsistaient encore lors de l'invasion des Français. Il était ouvert au sommet; ses colonnes les plus hautes étaient de granit et d'un seul bloc. Au dessus de quelques-unes des plus petites, on remarquait non sans surprise quatre fleurs de lis d'une très grande dimension, dont la découverte a donné lieu à de singulières conjectures. Elles ont fait présumer à certains écrivains, comme une chose probable, que les rois de France avaient emprunté leurs armoiries de l'Égypte. Il ne reste plus de cet édifice que les colonnes et des ruines. Ce sont, selon quelques-uns, celles d'un temple antique, et, selon d'autres, les débris d'un palais que les Arabes

attribuent à Joseph, mais qui aurait été construit par Saladin, dont on prétend y avoir trouvé le nom.

De ces ruines, en montant presque en ligne droite vers le nord, on arrive à la grande mosquée de la citadelle, et un peu au dessus, au puits de Joseph, qui en est le monument le plus remarquable.

Ce puits a passé fort long-temps pour être de la plus haute antiquité. On en fesait honneur au patriarche dont il porte le nom, et l'on croyait y reconnaître le goût et le travail des premiers Égyptiens. Le célèbre Rollin le compte *parmi les raretés de l'ancienne Égypte.* Aujourd'hui, il paraît hors de doute, parmi les savants, qu'il est l'ouvrage de Saladin, qui le fit exécuter, dit-on, pour avoir près de sa résidence une eau de source moins saumâtre que celle qui servait auparavant aux besoins ordinaires. Sa cavité, du sommet au fond, est entièrement creusée dans le roc. Elle a deux cent soixante-neuf pieds de profondeur divisée en deux parties par un vaste réservoir autour duquel règne une plate-forme. On y descend par un escalier en pente douce, d'environ sept à huit pieds de large. Une machine hydraulique composée de deux roues dentées, dont l'une, qui est horizontale, en engraine une autre verticale, garnie à six

pieds de distance de petits seaux ou de pots de terre cuite, et monte du fond au réservoir, l'eau qui est ensuite portée au sommet par une autre machine semblable, et delà distribuée par des conduits sur divers points de la citadelle. Dans les deux machines, la première roue qui imprime le mouvement à la seconde, est mise en action par des bœufs, souvent par un buffle, et quelquefois par un chameau. Ayant demandé la permission d'y descendre, le garde qui y veille me la refusa d'abord sous prétexte que, peu de jours auparavant, un pélerin y avait été assassiné; mais il suffit d'un *bachis* pour le rendre aussi complaisant que je le désirais.

Le palais du pacha est à l'extrémité méridionale du fort, et adossé, pour ainsi dire, aux murs du rempart; il n'a de magnifique que la grande salle où se tient le Divan. Les autres appartements n'égalent ni pour la beauté, ni pour la grandeur, ceux de quelques palais du Caire.

Le nom de Kléber est si célèbre en Orient, ce général y a élevé si haut la gloire militaire des Français, et sa fin a été si tragique, que je me serais reproché de ne pas avoir visité les lieux qui rappellent plus particulièrement sa mémoire, la place de l'Esbekyeh où il fut assassiné, et l'endroit qui reçut sa dépouille mortelle.

L'Esbekyeh, la plus vaste des grandes places du Caire, communique par un canal avec le Nil, dont les eaux la recouvrent au temps de l'inondation, et remplissent alors les citernes; elle est irrégulièrement plantée de sycomores qui donnent un précieux ombrage, et forment d'agréables promenades. Lorsque le Nil s'est retiré, on en laboure le sol, on y sème, et il n'y reste plus, jusqu'à la récolte, que des sentiers tracés au hasard par les passants et les habitants à qui l'on n'interdit point la faculté de s'y promener. Les bords sont ornés de beaux édifices appartenant aux personnages les plus distingués. Bonaparte, devenu maître de la ville, s'établit dans une de ces maisons, celle d'Elfy-Bey, et y fit arranger, de la manière la plus agréable, un jardin auquel était jointe une galerie qui donnait sur la place. Après son retour en France, la maison continua d'être le quartier-général, et c'est dans la galerie que Kléber reçut le coup de poignard qui lui ôta la vie.

Les compagnons d'armes de l'infortuné général rendirent à son corps tous les honneurs funèbres que permettait leur situation en Égypte. Il fut inhumé dans un des demi-bastions des ouvrages à cornes dont les Français avaient entouré la maison de campagne d'Ibrahim-Bey, située sur une des petites branches du Nil. On désigne en-

core aujourd'hui ce lieu sous le nom de *tombeau de Kléber*, bien qu'aucun monument n'en rappelle le souvenir.

On m'a fait lire ici un récit circonstancié du crime qui priva l'armée française de son illustre chef, et du châtiment infligé au coupable. Je vous en transmets l'extrait. Vous n'y verrez pas sans frémir à quel degré d'exaltation fut poussé le fanatisme musulman, et jusqu'où alla la vengeance de l'attentat qu'il avait inspiré. Les faits sont racontés par un témoin oculaire [1].

« Le grand-visir, après la défaite d'Héliopolis, le cœur gonflé de honte et de rage de retourner en Syrie, se hâta de publier des écrits dans lesquels le chef de l'armée française était représenté comme un homme sans foi, un destructeur de toute religion. Au nom de Mahomet et du Coran, le ministre invitait tous les bons Musulmans au combat sacré; il leur rappelait que le ciel attend ceux qui égorgent les infidèles, et il promettait surtout sa protection et des récompenses terrestres à quiconque frapperait le commandant des chrétiens en Égypte. Cet appel au fanatisme fut entendu, et bientôt se présenta un séide.

« Soleyman-el-Habbi se faisait remarquer par

une ardente piété. Agé d'environ vingt-quatre ans, il était dévoré d'une profonde mélancolie qu'entretenait dans son ame l'exaltation religieuse. *Le combat sacré* lui ouvrait les portes des cieux : il n'hésite pas à se dévouer, et reçoit de la main des agents du grand-visir un poignard, afin de consommer le glorieux sacrifice. On lui donne aussi de l'argent, avec un dromadaire pour faire la route. Des lettres de recommandation doivent lui procurer un asile et des appuis au Caire : cet asile, c'est une mosquée, ces appuis, ce sont ceux qui la desservent. Ainsi, c'est dans un temple que ce malheureux jeune homme vient s'affermir dans son horrible dessein, et en mûrir l'exécution. Trois *ulémas*, ou chefs de la loi musulmane, sont dans sa confidence; au lieu de le détourner du crime, ils augmentent dans son cœur la soif du sang infidèle; ils lui montrent dans le paradis la palme de l'assassinat. Pendant un mois, Soleyman se prépare au *combat sacré* par des prières et des jeûnes; il suit tous les jours sa victime, et étudie avec soin ses habitudes, et se familiarise avec le quartier-général; enfin, il ne lui reste plus qu'à trouver une occasion favorable, et le sort l'offre trop tôt à ses désirs sacriléges.

« Kléber demeurait depuis quelque temps à Gisé ; il y habitait la maison de plaisance de

Mourad-Bey, en attendant qu'on eût réparé celle qu'il occupait ordinairement au Caire.

« Le 14 juin, après avoir passé une revue dans l'île de Roudah, il entra dans la capitale, et vint demander à déjeûner au général Damas, son chef d'état-major. Plusieurs officiers supérieurs, des membres de l'Institut, des chefs d'administration assistaient à ce repas, durant lequel le général parut très gai. Lorsqu'on se fut levé de table, il prit à part l'architecte Protain, et lui proposa d'aller au quartier-général pour se concerter avec lui sur les réparations à y faire. La maison de Kléber était attenante à celle de Damas; comme il traversait la galerie qui sépare les deux bâtiments, un homme assez mal vêtu, profitant du moment où l'architecte se trouvait à quelque distance, s'approche du général en chef, se prosterne avec une feinte humilité, et semble vouloir lui présenter un placet : Kléber, de son côté, ému de l'air de misère du suppliant, s'avance et se penche vers lui. Soleyman se relève alors, tire un poignard, et perce sa victime au milieu du cœur. Le général tombe en s'écriant : « Je suis assassiné! » Protain accourt, saisit le meurtrier et veut le retenir; mais Soleyman le frappe de six coups de poignard et le renverse. Il revient à Kléber, et lui fait trois nouvelles blessures; rage inu-

tile, l'infortuné guerrier ne pouvait survivre à la première atteinte.

« La galerie où se commettait ce grand attentat, donne sur la place de l'Esbekyeh; un guide qui passait à l'instant où le général s'était écrié: « Je suis assassiné ! » courut tout épouvanté à la maison du général Damas, et glaca d'effroi les convives encore réunis, en leur rapportant cette exclamation. On se lève en désordre, on s'empresse, on trouve la victime baignée dans son sang, et privée même de la consolation de sentir les douceurs et les soins de l'amitié. Kléber respirait encore, mais les secours de l'art furent vainement prodigués ; il ne proféra pas une seule parole, et bientôt l'armée d'Égypte fut veuve du vainqueur d'Héliopolis.

« Cependant on poussait avec ardeur les perquisitions, et les Mamelucks eux-mêmes, qui connaissaient mieux les localités, aidaient les Français dans leurs recherches. L'architecte Protain, après avoir repris ses sens, avait donné le signalement du meurtrier. Sur ses indications, on remet en liberté un scheik signalé par sa haine contre les Français, et sur lequel étaient portés les soupçons. Enfin, dans les jardins du quartier-général, sous le feuillage d'un nopal touffu, on découvrit Soleyman. Vainement Protain déclara le reconnaître, vainement plu-

sieurs personnes témoignèrent l'avoir vu rôder autour des lieux fréquentés par la victime; en vain on lui présenta le poignard ensanglanté trouvé dans sa cachette : le malheureux, pressé de questions et de preuves, s'obstina à nier son crime, et il fallut, pour arracher un aveu de sa bouche, lui faire appliquer la bastonnade, suivant l'usage d'Orient. Alors on apprit avec horreur les instigations de Jussuf-Pacha.

« Une commission militaire fut nommée pour juger Soleyman et les ulémas de la mosquée d'El-Hassan, dont il avait dénoncé la complicité. Trois de ces ministres furent arrêtés. Confondus par les déclarations et les reproches de lâcheté dont les accablait le fanatique Syrien, ils montrèrent le plus grand abattement; mais l'assassin, du moment où tout fut découvert, ne cessa de se glorifier de son action et de la rapporter à Dieu.

« Les trois ulémas furent condamnés à avoir la tête tranchée. Le tribunal, pour épouvanter quiconque voudrait imiter le zèle exécrable de Soleyman, ordonna qu'il aurait d'abord le poing brûlé, et qu'il serait ensuite empalé. Son corps, abandonné sur l'instrument du supplice, devait servir de pâture aux oiseaux de proie. On remit l'exécution du jugement au jour des obsèques de la victime.

« Depuis l'instant où Kléber avait cessé de vivre, le canon se fesait entendre de demi-heure en demi-heure. La solennité des funérailles fut annoncée, dans la matinée du 17, par des salves d'artillerie dont la citadelle donna le signal, et que répétèrent tous les forts. Les troupes de la province, les officiers supérieurs, les chefs d'administration, les autorités de la ville, chrétiens et musulmans, unis par le même sentiment de douleur, vinrent solennellement au quartier-général recevoir les dépouilles de Kléber. Le cercueil était placé sur un char funéraire traîné par six chevaux; un drap noir parsemé de larmes d'argent le couvrait, et son deuil formait un lugubre contraste avec les insignes du commandement. Le convoi suivit dans un ordre religieux les principales rues du Caire, au bruit mesuré du canon et de la mousqueterie. Il s'avança lentement vers le camp retranché désigné sous le nom d'*Ibrahim-Bey*. Dans la gorge du bastion, on avait élevé un tertre dont le sommet était couronné de cyprès : tous les emblêmes de la douleur s'y montraient aux regards attristés.

« L'état-major mit pied à terre : officiers et soldats vinrent jeter sur le corps des fleurs, des couronnes, et répandre des larmes sur sa tombe.

« Après la cérémonie, le cortége se remit en mouvement, et prit le chemin de l'esplanade de l'Institut, où Soleyman et ses complices devaient subir la peine de leur crime. Ils arrivèrent : les ulémas fondant en larmes, et maudissant la destinée qui leur avait fait connaître le jeune Syrien; celui-ci, marchant d'un pas ferme, avec une contenance assurée, et reprochant à ses compagnons de supplice une faiblesse indigne des vrais croyants. Le courage de ce fanatique ne se démentit pas un moment, et s'il répandit quelques larmes, ce fut lorsque, dans la prison, on lui rappela sa famille.

« Les trois ulémas furent d'abord décapités. Le frémissement qui circula dans la foule immense des spectateurs, à l'aspect de cette sanglante exécution, n'arriva pas jusqu'au cœur de Soleyman : il regardait avec une indifférence dédaigneuse le pieu affilé qui devait servir d'instrument à sa mort. On commença par lui appliquer le poignet sur un brasier ardent : le feu dévora ses chairs sans lui arracher un cri; avec la même fermeté, il supporta les intolérables douleurs du second supplice. Ses traits se décomposèrent à peine; et lorsque le pal fixé perpendiculairement l'eut élevé dans les airs, il promena ses regards sur la multitude, et prononça d'une voix sonore la profession de foi des Musulmans : « Il n'y a

point d'autre dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. »

« Soleyman resta vivant sur le pal pendant quatre heures. Plusieurs fois il avait demandé à boire, les exécuteurs s'étaient opposés à ce qu'on le satisfît, disant que le breuvage arrêterait sur-le-champ les pulsations de son cœur; mais lorsqu'ils se furent retirés, un factionnaire français, cédant à la pitié, présenta de l'eau au patient dans un vase placé au bout de son fusil: à peine Soleyman l'eut-il bue, qu'il expira. »

Parmi les personnages fameux de l'Égypte, il en est un dont j'ai oublié de vous parler, lorsque je vous ai entretenu de la famille de Méhémet-Ali: c'est Ahmet-Bey, Defterdar, gendre de ce prince. A mon arrivée ici, j'avais un certain désir de le voir; j'en ai été détourné par un sentiment inexprimable d'horreur. Je ne crois pas qu'il existe au monde un être plus sanguinaire et plus féroce.

Cet homme est actuellement âgé de quarante-cinq ans. Il a quelque instruction; la géographie et l'histoire surtout ne lui sont point étrangères. Il a dressé une carte assez exacte du Cordofan et du Sennaar. Il est possesseur d'une fortune colossale, et a au Caire de magnifiques palais où il fait sa résidence ordinaire. Élevé

parmi les grands de Constantinople, ses manières se ressentent de l'éducation qu'il a reçue, et de ses longues liaisons avec les personnages les plus distingués. Il est d'une politesse rare, et c'est sous des formes attrayantes, sous des dehors séduisants, qu'il cache l'ame la plus atroce : on le redoute généralement dans le pays.

Chargé de venger la mort d'Ismael-Pacha, fils aîné de son beau-père [1], et d'assurer la conquête du Cordofan et du Sennaar, il s'acquitta de cette double mission avec la dernière cruauté. Il fit périr plus de trente mille personnes, et l'effroi qu'il inspira causa l'émigration de plus de cent mille autres. A la fin, les campagnes se trouvant désertes, il s'en suivit une famine qui porta le dernier coup à la population. Il revint avec une fortune de soixante millions, auxquels

[1] Ismael-Pacha, fils aîné de Méhémet-Ali, était détesté dans le Cordofan et le Sennaar, où il avait commis un grand nombre d'actions atroces. Il fit un jour bâtonner à Sennaar un des chefs du pays. Cet homme, furieux d'un si indigne traitement, saisit la première occasion de se venger. Sachant qu'Ismael s'était transporté dans un village à quelques lieues de son quartier général, sans autre escorte que quarante hommes seulement, il s'y rendit de nuit accompagné des siens, le surprit dans son logement au milieu de l'obscurité, le poignarda avec la plupart de ses gardes, fit entourer la maison de branches sèches et d'autres matières combustibles, et y mit le feu. La nouvelle de cet événement fut reçue au Caire le 5 décembre 1821.

son titre de Defterdar lui permet d'en ajouter deux ou trois autres chaque année.

Il me suffira de vous citer quelques traits pour vous donner une idée épouvantable de ce monstre.

Pendant son expédition dans le Sennaar, une malheureuse paysanne vint lui porter plainte contre un soldat qui lui avait pris un verre de lait, l'avait bu, et en refusait le paiement. Il s'agissait de cinq *parahs*, un peu moins de cinq centimes. Ahmet-Bey lui demanda si elle reconnaîtrait le coupable. La femme l'ayant désigné, il le fit saisir par les gardes dont il était environné, et qui, la plupart du temps, exerçaient les fonctions de bourreau pendant cette déplorable campagne, et ordonna qu'on lui ouvrît le ventre pour voir si le lait y serait trouvé, prévenant froidement l'accusatrice qu'elle eût à se préparer à subir le même sort, si elle s'était trompée. Elle avait dit vrai. Il la congédia, et lui fit payer son verre de lait.

Il y a quelque temps, un des hommes attachés à ses écuries blessa légèrement un cheval en le ferrant. Ahmet-Bey le manda en sa présence, lui ordonna de se coucher sur le ventre, et quand le malheureux fut dans cette posture, il fit apporter des fers rouges, des clous, et le fit ferrer aux deux pieds, sans qu'aucun des as-

sistants osât laisser échapper le plus petit signe de pitié, et moins encore s'opposer à cet acte de barbarie. Quant à lui, il fumait tranquillement sa pipe en repaissant ses yeux de cet horrible spectacle.

L'enfant de son jardinier, âgé de trois ans, eut le malheur de prendre et de manger une pêche de son jardin, il le fendit en deux.

Il se fesait apporter, toutes les demi-heures, par un de ses officiers, une tabatière dans laquelle il prenait une prise; il crut s'apercevoir que l'officier usait aussi du tabac qu'elle contenait, il lui en fit de vifs reproches; mais l'officier se prosternant, l'assura de son innocence. Ahmet-Bey, à l'insu de celui qu'il soupçonnait, mit une mouche dans la tabatière; malheureusement la mouche était partie quand la tabatière fut de nouveau présentée : l'officier eut la tête tranchée.

Pendant long-temps, Ahmet-Bey a eu (et j'ignore s'il ne les a pas encore) deux lions qui passaient leur vie à ses côtés dans le Divan. Ces animaux connaissaient parfaitement leur maître; mais ils ne connaissaient que lui. Lorsqu'il était de bonne humeur, il appelait un de ses domestiques, l'obligeait à jouer avec les lions, et riait de tout son cœur à chaque blessure qu'ils lui fesaient. Il ne mettait fin à ce jeu cruel que

lorsqu'il était fatigué d'avoir trop ri, ou que le domestique, couvert de sang et de plaies, tombait expirant sur le parquet.

Quand Ahmet-Bey se fait saigner, il plonge la main dans son sang, le fait couler entre ses doigts, le considère avec une joie féroce, et le trouve *plus doux que du velours*, c'est son expression. Cette scène, qui se renouvelle fréquemment, répand la terreur parmi ses gens. Ils craignent toujours qu'il ne lui prenne la fantaisie d'établir une comparaison funeste.

Je pourrais vous citer encore un grand nombre de traits de ce genre; mais ma plume est lasse de vous raconter de pareilles horreurs : je vous en ai assez et peut-être trop dit.

Il y a au Caire un autre personnage qui a fait beaucoup de bruit, et que j'eusse vu avec bien plus de répugnance encore que le defterdar Ahmet-Bey, non qu'il soit, comme celui-ci, sanguinaire et féroce, mais il est infâme. C'est un apostat qui, pour de l'or, a vendu sa conscience, échangé l'Évangile contre le Coran, et renoncé au nom que portaient ses pères pour celui de Soliman-Bey, nom d'ignominie sous lequel il est connu aujourd'hui dans toute l'Europe. Après de courts moments d'une faveur et d'une fortune passagère, méprisé de ceux dont il a abandonné la foi et la patrie, plus méprisé

de ceux dont il a embrassé les absurdes croyances, il traîne dans l'opprobre une vie déshonorée. Délaissé de ceux-mêmes qui le flattaient le plus au jour de son élévation, il ne lui reste le plus souvent d'autre compagnie que le remords qui s'attache à l'ame du renégat, et ne la bourrèle jamais plus horriblement que dans la solitude.

Je devais, ces jours-ci, dîner chez le ministre de la guerre, l'homme le plus nécessaire et le plus dévoué à la cause de Méhémet-Ali. Son Excellence m'avait fait l'honneur de m'inviter à un repas splendide qu'il se disposait à donner dans la partie de son harem qui n'est point habitée par des femmes. La mort d'un de ses neveux, survenue dans l'intervalle, ne lui a pas permis de se livrer à d'autres sentiments que celui de sa douleur. Ce personnage, qui passe pour un des Musulmans les plus instruits dans l'art militaire et dans la science de l'administration, se distingue par des manières douces et polies. Sa fortune est immense; son palais est magnifique, et le cède à peine à celui d'Ibrahim, l'un des plus beaux de l'Égypte moderne.

Je ne vous dirai qu'un mot de la ménagerie que j'ai vue récemment : elle est moins curieuse que la plupart de celles de l'Europe. De tous les animaux qui la composent, les plus remarquables sont un éléphant et deux léopards.

Adieu, mon cher Charles! Quand pourrai-je vous écrire? je l'ignore; ce ne sera jamais assez tôt pour mon cœur. Probablement, avant trois jours je serai en route: priez pour le voyageur. Adieu encore!

LETTRE CINQUANTE-UNIÈME.

Le Caire, 18 mars 1833.

Me voilà de retour du mont Sinaï, mon cher Charles. Après avoir donné quelques moments au repos, et mis en ordre les diverses notes que je n'ai pu faire que brièvement et à la hâte pendant mon voyage, ma première pensée est de revenir à notre correspondance, en reprenant les choses au point où je les ai laissées dans ma dernière lettre.

La veille de mon départ du Caire, j'étais encore indécis sur le choix de ma monture. « Prenez la jument du désert, me disaient les uns, « elle sera pour vous plus douce et plus commode. — Ne vous y hasardez pas, répliquaient « les autres, elle aurait de la peine à supporter « long-temps la fatigue; choisissez plutôt le dromadaire, c'est, comme le disent les Arabes,

« le *navire du désert.* » J'adoptai ce dernier conseil. Restait la difficulté de se procurer un dromadaire, et surtout d'en trouver un bon. Instruit de mon embarras, le gouverneur m'en fit offrir un des écuries du vice-roi ; j'acceptai avec empressement. Il m'envoya un beau dromadaire blanc, richement harnaché, couvert d'une magnifique housse de velours violet galonné, et portant sur la cuisse le chiffre de Son Altesse, chiffre qui, aperçu de loin par les Bédouins, devait leur imposer et me faire respecter.

Ma caravane se composa de mon janissaire, d'un cheik de Bédouins, et de quatre Bédouins qui devaient conduire autant de chameaux chargés d'une tente, d'un matelas, de tapis, d'outres contenant la quantité d'eau dont nous présumions avoir besoin, d'autres provisions, et de fèves pour nos montures.

Le 14 février, la caravane se réunit au consulat d'Autriche. Le cheik s'avança vers le consul, s'inclina devant lui, porta successivement la main sur sa tête, sur sa barbe et sur son cœur, et promit de me prodiguer tous ses soins, de me défendre au péril même de ses jours. Les autres Bédouins firent une semblable protestation. M. le Consul, dont je ne saurais assez louer la complaisance, voulut bien m'accompagner jusqu'au delà du Caire.

A peine m'étais-je élancé sur mon dromadaire, que je me trouvai tout étonné de me voir perché si haut. Je fus averti d'avoir l'attention, en montant ou en descendant, de me baisser en avant ou en arrière, suivant ses mouvements, pour ne pas courir risque de tomber. Cet animal était très vif; mais il avait le défaut de se dresser subitement dès qu'il s'apercevait qu'on allait le monter. Pour obvier à cet inconvénient, mes Bédouins lui attachaient une jambe, et le forçaient à baisser la tête contre terre, jusqu'à ce que je fusse en selle.

Je sortis du Caire par la porte de la Victoire, *Bab-en-Nassr*, au dessus de laquelle on lit aujourd'hui cette inscription en langue koufiques: « Il n'y a de dieu que Dieu; Mohamed est l'a-« pôtre de Dieu, et Ali l'ami de Dieu. Que les « graces divines soient sur tous les deux! »

Nous avions à peine fait quelques centaines de pas, que nous aperçûmes un grand nombre de maisons inhabitées, et à peu de distance une mosquée et quelques jolis édifices bâtis en pierres et entourés de galeries. Cet endroit se nomme *Quoubbeh*.

En jetant les yeux dans le lointain, je découvris à gauche l'obélisque d'Héliopolis, qui me rappela le sycomore vénéré qui l'avoisine, et que les arbres dont il est environné dérobaient

à mes regards. Je priai la Sainte Famille, qui se reposa sous son ombre, de bénir mon pélerinage, et j'invoquai dans l'effusion de mon cœur mes saints patrons, réclamant leur intercession auprès de mon Sauveur, et les conjurant de ne pas m'abandonner.

Insensiblement, toute espèce d'habitation disparut. Bientôt ma vue, de quelque côté et à quelque distance qu'elle se portât, ne rencontra plus qu'une plaine immense, nue, stérile, en un mot, le désert. Une chose me frappait : c'était de trouver presque à chaque instant, sous mes pas, du bois pétrifié. La surprise que j'en éprouvais était d'autant plus grande, que je ne sache pas que dans cette plaine il y ait jamais eu de forêts.

J'étais parti du Caire un peu tard. Après cinq heures de marche, la nuit nous força de nous arrêter. J'avais d'ailleurs besoin de repos. Bien que l'habitude que j'ai du cheval me rendît moins sensible la peine de monter un dromadaire, j'étais cependant fatigué. On déchargea les chameaux, et je fis aussitôt dresser ma tente. J'allais y entrer pour y attendre le lendemain, lorsque mon cheik vint à moi, et me montrant le ciel, me demanda d'un air suppliant, devinez quoi?..... je vous le donne en cent. Il regardait le firmament de tous ses yeux; il n'y voyait

briller que les étoiles, et toutefois il désirait apprendre de moi si le soleil était réellement couché. Je l'eusse pris pour un fou ou pour un aveugle, si mon janissaire ne m'eût rappelé que les Musulmans qui observent le Ramadan, ne mangent qu'après que le soleil est descendu sous l'horizon, et s'il n'eût ajouté que mon cheik, suivant par dévotion la même pratique, n'osait faire son repas avant de s'être assuré par le témoignage d'autrui que ses yeux ne le trompaient point. Un mot de moi leva tous les scrupules.

Autant qu'on le peut, on a soin de camper en quelque endroit du désert où se rencontrent des broussailles, et l'on décharge promptement les chameaux, qui, à peine débarrassés, vont y chercher quelque chétive nourriture. Si l'on est obligé de s'arrêter en un lieu tout-à-fait nu, aussitôt que la place est fixée, un certain nombre d'hommes partent à la découverte dans diverses directions, et reviennent plus ou moins tôt avec une provision de plantes sèches dont on fait un grand feu. On s'assied autour pour procéder à la préparation du repas, qui, le plus souvent, consiste en des galettes sans levain, faites avec de la farine délayée dans de l'eau. Ces galettes, que dans le pays on appelle *rouga*, sont extrêmement minces, et cuisent très vite sous la

cendre. Quelques-uns mangent du riz, des ognons, des lentilles. Quelquefois, le repas fini, on boit le café qui, au désert plus encore qu'ailleurs, fait les délices de l'Arabe.

Les chameaux ont un instinct remarquable pour retrouver leur maître et le lieu qu'ils ont quitté. A une certaine heure, ils reviennent d'eux-mêmes à l'endroit où ils ont été déchargés; ils y reçoivent pour toute nourriture une poignée de fèves, et attendent tranquillement qu'on se remette en route.

Avant le jour, nos Bédouins mangèrent, selon leur usage, les restes de la veille, chargèrent les chameaux, et la caravane partit à l'aube matinale.

Pendant onze heures de marche, nous ne rencontrâmes que du sable, et çà et là, à de longs intervalles, un peu d'herbe desséchée.

Le soir, après avoir campé, nous nous disposions à souper, lorsque j'entendis mon cheik prononcer à haute voix, en langue arabe, quelques paroles que je pris pour un verset de l'Alcoran. Il les répéta trois fois. La veille, il avait préludé par la même cérémonie, mais je ne m'en étais point aperçu. Je demandai à Mahomet, mon janissaire, ce que cela signifiait : « C'est, me répondit-il, qu'avant le repas, son « usage est de s'écrier : Que celui qui a faim

« s'approche pour se rassasier. » Cette pratique tient au caractère hospitalier des Arabes, dont j'ai déja eu souvent l'occasion de vous parler.

A minuit, je suis tout-à-coup réveillé par un bruit et une clarté extraordinaires. Je sors de ma tente, et je vois non loin de moi, autour d'un grand feu d'herbes sèches dont la flamme s'élevait fort haut, mes Bédouins en prière. Ces teints brûlés, ces barbes noires, ces turbans blancs, derrière lesquels étaient groupés nos chameaux et ceux de quelques Arabes qui s'étaient joints à notre caravane, toutes ces figures dont la flamme, qui répandait sa clarté jusqu'à ma tente, rendait le caractère plus expressif, cette attitude de recueillement, ces paroles de religion qui interrompaient le silence de la nuit, ce désert, ce ciel pur, ces étoiles étincelantes dont il était parsemé, tout concourait à faire sur moi une impression vive et profonde. Je contemplai long-temps avec émotion ce tableau digne du pinceau du plus illustre des peintres modernes : il rappela à mes regrets la prière nocturne du monastère, et, douloureusement affecté de la pensée que les hommes qui me l'offraient fussent du nombre de ceux qui sont assis dans l'ombre de la mort, je priai Dieu de les éclairer en étendant sur eux sa miséricorde.

Le jour suivant, du sable et toujours du sable; on ne voit que cela, mon cher ami, dans le désert. Point d'eau, inutile de le dire : marche de dix à onze heures sans interruption. Comme je ne pouvais lire qu'avec difficulté sur le dromadaire à cause de son continuel mouvement, je m'étais habitué à devancer d'un quart-d'heure ma caravane qui n'allait qu'au pas. A cette distance, je m'arrêtais, je récitais mon office, fesais une lecture, écrivais, dessinais, et à peine mes gens se trouvaient-ils près de moi, que, partant de nouveau, je disparaissais comme l'éclair pour recommencer plus loin. Quelquefois il m'est arrivé de m'avancer tellement, que ceux que j'avais laissés derrière moi ne m'apparaissaient plus que comme des points. De cette sorte, je trouvais le moyen d'être moins constamment fatigué, et de tirer parti de mon temps. Le silence profond qui régnait autour de moi, avait surtout un charme ineffable; il entretenait dans mon ame un recueillement continuel, et y ramenait sans cesse la pensée de celui qui est toute la consolation du chrétien.

Nous passâmes la nuit au milieu de collines de sable où se trouvaient quelques broussailles.

Deux heures après le coucher du soleil, mes Bédouins, gens très bruyants quand ils ne dorment pas, avaient redoublé leur babil. Leur

tapage ne me permettant pas de reposer, je leur en fis demander la cause par mon janissaire. Ils répondirent que le lieu était peu sûr, et que leur bruit avait pour but de faire savoir aux voleurs, s'il s'en trouvait dans le voisinage, qu'on était éveillé et en grand nombre. Cette mesure de sûreté m'empêcha toute la nuit de fermer l'œil. Me disait-on, au reste, la vérité? cela se peut. Mais le fait est que l'Arabe ne se lasse pas de babiller : ce sont des cris, c'est un flux, un reflux de paroles qui ne discontinue point, et qui redouble lors du campement.

Nous partîmes au lever du soleil, marchant entre des collines de sable, qui, à droite et à gauche, bornaient notre vue. Parvenus à deux lieues de Suez, nous aperçûmes à peu de distance de nous, sur la gauche, le château fortifié d'Aschiroud, au sud duquel passe la grande caravane qui va à La Mecque. Ce château est situé dans une plaine stérile que nous traversâmes, accablés par une chaleur insupportable. De ce point nous commençâmes à découvrir Suez et la mer Rouge, qui rappelle les plus grands prodiges de la protection divine en faveur du peuple d'Israel.

A une lieue de là est un khan : c'est le premier que nous ayons rencontré. A côté se trouve un puits où nos chameaux qui n'avaient

pas bu depuis trois jours, purent enfin se désaltérer.

Les environs de Suez sont d'une mélancolie qu'il est impossible de rendre. On n'y rencontre pas un brin d'herbe, à plusieurs lieues à la ronde : du sable, de la poussière, des pierres, voilà tout. De quelque côté qu'on promène ses regards, tout, dans la nature, y offre une teinte grisâtre : gris blanc, gris foncé, gris un peu plus clair, mais toujours du gris. C'est le même aspect que celui des environs désolés de la mer Morte. Les rochers y sont arides, l'air sans habitants, tout y est sombre, lugubre, et rien n'en tempère la tristesse, si ce n'est la perspective de la mer dont les eaux sont d'un azur admirable.

L'intérieur de la ville répond à l'extérieur : ce sont des maisons mal bâties, une misère profonde, des habitants à moitié nus, des enfants qui le sont tout-à-fait, et qui, comme dans toute l'Égypte, ont le teint cadavéreux et sont extrêmement laids. L'enfance si belle, si intéressante dans presque toutes les contrées de l'Europe, est hideuse à Suez. La plupart des individus de cet âge ont des yeux malades et assiégés par des mouches qu'ils ne prennent pas même la peine de chasser. Presque tous ont la tête penchée, le ventre gros, ou d'autres vices du corps encore plus repoussants. Il n'y a que

parmi les vieillards qu'on aperçoit des formes moins désagréables, ou même qui ne sont pas dépourvues de noblesse ; j'en ai rencontré quelques-uns dont la tête est vraiment remarquable. C'est un contraste d'autant plus frappant et plus inexplicable pour moi, qu'il me paraît plus diamétralement opposé à l'action ordinaire de la nature.

On ne voit à Suez ni arbre ni plante; il n'y a d'eau que celle qu'on y apporte. L'habitant y meurt sans avoir savouré l'odeur d'une fleur, sans avoir cueilli aucun fruit, sans jamais s'être désaltéré à une source d'eau limpide. C'est à deux lieues de là qu'on va chercher péniblement celle dont on a besoin; elle est d'un goût saumâtre, et l'on ne la boit qu'avec peine. Pour la procurer, des bateaux font deux fois par jour le trajet de Suez à la côte orientale, trajet qui est d'un mille. On la transporte ensuite à dos de chameaux jusqu'au rivage.

Autrefois, un canal joignait le Nil à la mer Rouge, et les eaux de ce fleuve bienfesant approvisionnaient en passant les habitants de Suez. Depuis long-temps il ne reste de cet important ouvrage que des ruines. On donne pour certain que le vice-roi est dans l'intention de le rétablir.

La basse marée laisse au midi un grand banc

de sable d'environ deux milles de longueur, à l'orient duquel est un chemin par où l'on va aux vaisseaux.

On ne doute pas aujourd'hui que Suez ne soit l'ancienne ville qui, sous les Ptolomées, se nommait *Arsinoë*, et qui s'appela plus tard *Cléopâtride*.

En y entrant, j'allai descendre chez M. Manoula, agent de la compagnie des Indes, auquel j'étais recommandé. Ce personnage est un grec schismatique qui, outre l'arabe qu'il parle fort bien, sait un peu d'anglais, ce qui me permit de l'entretenir sans truchement. Il est préposé à la garde des provisions de charbon destinées au bateau à vapeur qui vient de temps en temps de Bombay à Suez.

J'informai le gouverneur de mon arrivée, et lui annonçai que, ayant à lui remettre une lettre du vice-roi, j'aurais l'honneur de lui faire une visite dans l'après-dînée. M. Manoula m'accompagna. Je fus reçu de Son Excellence avec de grandes cérémonies. Je lui présentai la lettre dont j'étais porteur; elle la prit, la porta au front en signe de respect, la lut, et me dit de l'air le plus gracieux : « Vous êtes maître de Suez. » Je fus tenté de lui répondre que si j'avais le droit qu'il semblait me reconnaître de disposer de cette ville, je lui en ferais volontiers

cadeau; je me bornai à lui adresser quelques-unes de ces paroles honnêtes qu'en de telles occasions la politesse ne manque jamais d'inspirer.

M. Manoula me montra la chambre que Buonaparte avait occupée, le divan sur lequel il avait couché, la chaise sur laquelle il s'était assis, la table sur laquelle il avait écrit. J'occupai cette chambre, je couchai sur ce divan, je m'assis sur cette chaise, j'écrivis sur cette table. En ouvrant ma fenêtre, je voyais l'endroit où ce général, revenant des *fontaines de Moïse*, et voulant abréger le chemin de deux lieues en évitant le contour de la pointe du golfe, traversa le gué qui est près de Suez. C'était au commencement de la nuit; la marée augmentait beaucoup plus rapidement qu'on ne l'avait cru; malgré les guides du pays dont il était escorté, il faillit à se noyer. La vague qui l'eût alors emporté, eût épargné à l'Europe bien du sang et bien des larmes. Mais il avait une mission de châtiment à remplir à l'égard de l'Europe trop long-temps et trop orgueilleusement coupable, et il ne devait disparaître, comme tous les fléaux, que quand cette mission serait accomplie.

Appuyé sur ma croisée, il me semblait apercevoir cet homme extraordinaire au milieu des flots. Je voyais son coursier à la blanche cri-

nière, offrant un large poitrail à l'onde amère, et fesant des efforts inouïs pour atteindre la rive, tandis que son cavalier, calme, imperturbable, comptant sur sa fortune, était occupé de toute autre chose que du danger qui le menaçait.

Que de réflexions m'assaillirent pendant les courts moments que je passai dans l'appartement que cet homme habita! Que de souvenirs se succédèrent alors dans mon ame!

« Naguère il épouvantait la terre, et jetait la
« terreur dans les royaumes.

« Les princes qui le servaient étaient autant
« de rois.

« Il enlevait les anciennes bornes des peuples;
« il pillait les trésors des princes; il arrachait
« les rois de leurs trônes.

« Les peuples les plus redoutables étaient
« pour lui comme un nid de petits oiseaux qui
« se seraient trouvés sous sa main; il réunissait
« sous sa puissance les nations, comme l'on
« ramasse quelques œufs que la mère a aban-
« donnés, et il n'y avait personne qui osât re-
« muer l'aile, ou ouvrir la bouche, ou faire le
« moindre bruit.

« Et il disait en lui-même : C'est ma propre
« sagesse qui m'a éclairé! c'est par la force de
« mon bras que j'ai fait ces grandes choses! »

Mais, ô vanité de l'orgueil! ô néant de la grandeur de celui qui doit mourir!

« La cognée se glorifie-t-elle contre celui qui « s'en sert? la scie se soulève-t-elle contre celui « qui l'emploie? C'est comme si la verge s'éle- « vait contre celui qui la lève, et si le bâton se « glorifiait, quoiqu'il ne soit que du bois.

« C'est pour cela que le véritable dominateur, « le Seigneur des seigneurs, fera sécher de mai- « greur les forts de son armée, et que sous ses « victoires se formera un feu qui le consu- « mera[1]. »

Ainsi, les paroles d'Isaïe me redisaient ce que j'avais vu, et m'expliquaient la fin tragique du conquérant qui, après avoir été si long-temps la gloire de la France veuve de ses rois, et l'effroi du reste du monde, mourut proscrit, relégué sur un rocher au milieu des mers, à deux mille lieues d'un fils proclamé roi au sortir du sein de sa mère, à deux mille lieues de ceux dont il fut le héros, à deux mille lieues de ceux dont il fut le fléau, et qui n'y laissa de lui qu'un cercueil sur lequel la main de Dieu demeure appesantie.

Et, pénétré d'une religieuse frayeur, je tombai à genoux, et j'adorai les redoutables décrets

[1] Isaïe, c. 10 et seq.

de cette justice divine pour qui rien n'est obstacle, qui brise à son gré les trônes et les sceptres, qui forme et détruit les nations, et donne quand elle veut, et comme elle veut, l'empire ou la mort, le diadême ou les fers.

Je partis à quatre heures après midi pour aller coucher aux *fontaines de Moïse*, et visiter l'endroit où, d'après la tradition conservée de temps immémorial en Arabie, et conforme aux opinions des savants les plus illustres, tels que Pocoke, Shaw, Sicard, etc., les Israélites, poursuivis par Pharaon, passèrent la mer Rouge. J'avais donné ordre à mon janissaire d'emmener mes bagages et de me précéder au rendez-vous, en fesant le tour de la pointe du golfe; mon cheik devait le suivre, mais seulement jusque sur la rive opposée à celle de Suez, y conduire mon dromadaire, et m'y attendre. Peu de moments après, accompagné de M. Manoula, je m'embarquai dans un grand bateau. Le vent étant favorable, le trajet se fit assez promptement; je retrouvai mon cheik et mon dromadaire couchés sur le sable.

J'entrai dans l'Arabie Pétrée, par laquelle on passe d'Afrique en Asie de ce côté-là. Ce pays comprend, comme vous le savez sans doute, la langue de terre qui est entre les deux golfes de la mer Rouge, et qui s'étend jusqu'à l'orient de

la mer Morte et au Jourdain; il tire son nom de la quantité de rochers dont il est couvert.

Je ne tardai pas à regretter de m'être séparé de mon janissaire. La nuit nous surprit, j'étais sans interprète; le petit nombre de mots arabes que je savais ne suffisaient point pour me faire comprendre, et j'éprouvais assez fréquemment le besoin de communiquer mes pensées. Ce fut pour moi une espèce de tourment que jusque-là je n'avais pas soupçonné. Nous cotoyions la mer Rouge; mon cheik marchait silencieusement à côté de moi. Bientôt nous fûmes atteints par quelques Bédouins qui se joignirent à nous. La conversation s'engagea entr'eux et mon homme qui se pressait contre moi; elle devint extrêmement bruyante, ce qui peut-être m'aurait effrayé si je n'eusse su que, quel qu'en soit le sujet, c'est, parmi ces gens, une constante habitude; il me fut impossible d'en saisir un mot. Je crus seulement m'apercevoir, à leurs gestes et à leurs regards, que mon costume était pour beaucoup dans leurs paroles et leurs exclamations. Du reste, je n'eus aucune crainte; je savais qu'une fois le bras de mer passé, on est en sûreté. Les Arabes étrangers ne viennent jamais dans la presqu'île de Sinaï, parce qu'ils s'exposeraient à se faire arrêter par les Bédouins de ces contrées.

Enfin, après cinq heures de marche sur un

chemin pierreux et inégal, nous entrevîmes quelques palmiers qui nous firent connaître que nous n'étions pas fort éloignés des *sources de Moïse.* A peine fûmes-nous arrivés près de ces arbres, que nous rencontrâmes une caravane de Bédouins qui conduisaient du charbon au Caire. Je fus à l'instant entouré, mais comme un pur objet de curiosité; les égards, les hommages, ce fut mon dromadaire qui les reçut : il était de la maison du vice-roi, et vous comprenez qu'à ce titre c'était à lui qu'étaient dus les respects.

Le charbon est une des principales ressources d'une grande partie des Arabes de la presqu'île de Sinaï. Ils le font du bois des petits arbres qu'ils trouvent sur leur montagne, et ils en transportent une quantité considérable au Caire, où ils le vendent. Du produit, ils se procurent de la farine, des fèves, du tabac, du café, et les diverses choses dont ils ont besoin. Leurs profits sont d'ailleurs médiocres; une charge de chameau coûte tout au plus vingt-cinq à trente francs, et le voyage, y compris le séjour, est d'environ six semaines. Quelques-uns gagnent leur vie à transporter en Égypte les marchandises qui arrivent par la mer Rouge à Suez; d'autres, à fournir des chameaux aux caravanes.

Mes gens ne paraissaient point, et je com-

mençais à avoir quelque inquiétude, quand, le regard fixé vers le point d'où ils devaient venir, je finis, au bout d'un quart-d'heure, par reconnaître à son turban blanc et à son habit rouge mon janissaire Mahomet; il conduisait ma caravane près d'un palmier. Ma tente fut malheureusement dressée dans le voisinage des Arabes: le tapage de la nuit fut pire que jamais; malgré la fatigue, il me fut impossible de dormir.

A la pointe du jour, je me rendis aux *fontaines de Moïse*, dont nous n'étions séparés que par un intervalle de quelques pas; elles sont sur la rive orientale du golfe, vis-à-vis de la vallée qu'on appelle *de l'Égarement*, à quatre lieues au sud de Suez. On en compte huit, entourées d'environ trente touffes de palmiers. Leurs eaux sont sulfureuses, gypseuses et désagréables au goût, mais bonnes et salutaires aux animaux; nos chameaux se pressèrent de s'y désaltérer. Leur utilité est inappréciable pour les caravanes, qui de tout temps en ont fait une de leurs stations. Elles doivent incontestablement leur nom au grand législateur des Hébreux, qui, en face de leurs sources, traversa la mer Rouge.

Après les avoir visitées, je pris le chemin de cette mer sur laquelle le soleil commençait à répandre la clarté de ses premiers rayons.

J'étais vis-à-vis du lieu où « Moïse ayant étendu

« sa main sur la mer, le Seigneur l'entr'ouvrit
« en fesant souffler un vent violent et brûlant
« pendant toute la nuit où la mer se sécha et
« l'eau se divisa ;

« Et les enfants d'Israel marchèrent à sec au
« milieu, ayant l'eau à droite et à gauche comme
« un mur [1] ».

J'étais au lieu même où « le Seigneur dit à
« Moïse : Étends ta main sur la mer, afin que
« les eaux retournent sur les Égyptiens et sur
« leurs chars et sur leurs cavaliers » ;

Et où « Moïse ayant étendu la main sur la
« mer, dès la pointe du jour, elle retourna où
« elle était auparavant ;

« Et en s'en retournant, les eaux enveloppè-
« rent les charriots et les cavaliers de toute l'ar-
« mée de Pharaon qui étaient entrés dans la
« mer en poursuivant les Israélites, et il n'en
« échappa pas un seul [2] ».

[1] « Cumque extendisset Moyses manum super mare, abstulit illud
« Dominus, flante vento vehementi et urente tota nocte, et vertit in
« siccum : divisaque est aqua.

« Et ingressi sunt filii Israel per medium sicci maris : erat enim aqua
« quasi murus à dextra eorum et læva. » (Exod. XIV. v. 21 et 22.)

[2] « Et ait Dominus ad Moysen : Extende manum tuam super mare,
« ut revertantur aquæ ad Ægyptios super currus et equites eorum.

« Cumque extendisset Moyses manum contra mare, reversum est
« primo diluculo ad priorem locum.....

« Reversæque sunt aquæ, et operuerunt currus et equites cuncti

Comment vous dire, mon cher Charles, ce qui se passa dans mon ame en lisant les saintes Écritures à la vue de ce théâtre à jamais mémorable de l'infinie bonté de Dieu envers Israel, et de sa terrible justice contre ses ennemis ? Il me semblait que j'assistais au double spectacle de la grande délivrance de tout un peuple persécuté sortant de l'Égypte, et traversant la mer à pied sec sous la protection d'un bras haut et puissant, *egressi in manu excelsa*, et de l'épouvantable châtiment de tout un peuple persécuteur s'endurcissant de plus en plus sous les coups de la vengeance divine, et s'abîmant aveuglément dans les flots. J'entendais ce cri de désespoir de Pharaon à son armée :

« Fuyons, fuyons Israel : le Seigneur combat « pour lui contre nous [1]. »

Cette parole de Dieu à Moïse :

« Ils sauront, les Égyptiens, que je suis le « Seigneur [2] », retentissait au fond de mes entrailles, et y produisait un religieux frémissement.

Je voyais cette mer et ce rivage couverts de

« exercitus Pharaonis, qui sequentes ingressi fuerant mare ; nec unus « quidem superfuit ex eis. » (Exod. XIV. v. 26, 27 et 28.)

[1] « Fugiamus Israelem : Dominus enim pugnat pro eis contra nos. » (Ibid. XIV. v. 25.)

[2] « Et scient Ægyptii quia ego sum Dominus. » (Ibid. XIV. v. 18.)

débris et de cadavres, et devant ces cadavres et ces débris, les parents, les femmes, les enfants, l'œil morne, contemplant dans la stupeur leurs Égyptiens morts, et reconnaissant la force du bras de celui dont le nom est le Tout-Puissant.

Et comme Israel, j'étais saisi de crainte, et je proclamai ma foi au Seigneur et à Moïse, son serviteur.

Et à la crainte se mêlant les plus profonds sentiments d'admiration et d'amour, je voulus que le rivage qui, trois mille ans auparavant, avait entendu le chant de reconnaissance de Moïse et de son peuple, entendit ma voix répéter le même cantique :

« Chantons au Seigneur, parce qu'il a fait « éclater sa gloire; il a précipité dans la mer le « cheval et le cavalier, etc. [1] »

O mon ami ! comme l'ame s'agrandit ! comme elle s'élève au dessus des vaines pensées et des petites objections des philosophes, sur cette terre de miracles, où, même parmi une nation infidèle, se sont conservées les traditions des redoutables vengeances du Seigneur ! Ce n'est pas ici le lieu de disserter sur tout ce que l'incrédulité s'est efforcée d'opposer aux livres saints pour jeter au moins quelques doutes sur la na-

[1] Exod. cap. XV.

ture d'un prodige qui eut des millions d'hommes pour témoins, d'un prodige attesté par des monuments nombreux, par les cérémonies religieuses et annuelles de tout un peuple dont les descendants vivent encore, célébré, rappelé d'âge en âge par les écrivains, par les prophètes, par les rois, aux générations contemporaines, et sans lequel l'histoire des Hébreux, leur sortie d'Égypte et leur entière délivrance demeurerait inexplicable. La mauvaise foi de la plupart des ennemis de la religion n'a pas pu tenir contre la masse imposante des faits qui se lient à celui-là et servent à en mettre en évidence la vérité; et dans son impuissance elle s'est vue réduite à en chercher l'explication dans les causes purement naturelles. Selon elle, c'est le flux qui a sauvé les uns; c'est le reflux qui a englouti les autres dans l'abîme; comme si le flux et le reflux obéissaient à une main étendue sur les eaux, comme s'ils faisaient remonter ces eaux des deux côtés, s'ils en arrêtaient l'écoulement des deux côtés, et *qu'ils les condensassent en forme de murailles au milieu de la mer*; [1] comme s'il était possible de supposer qu'Israel sût, et que Pharaon, ses généraux, ses officiers, ses ministres, ses prêtres, ses savants, tous stupi-

[1] Cantic. Moyses. (Exod. XX.)

dement imbécilles, ne sussent pas ce que savent les hommes les plus ignorants, les enfants même qui habitent les côtes maritimes; comme si le mouvement successif des eaux pendant le flux et le reflux ne devait pas d'ailleurs donner à la plus grande partie au moins de ceux qui auraient eu la témérité de s'engager dans leur lit le temps de se retirer et de se soustraire à leur poursuite. C'est une expérience que j'ai faite moi-même à Suez avec M. Manoula. Nous sommes allés pendant le flux jusqu'à cinq cents pas au moins chercher des coquillages sur la grève, et nous nous sommes convaincus que quelque prompte à monter que soit la mer, les gens, même à pied, ont le temps de gagner la terre, fussent-ils encore plus éloignés que nous ne l'étions du rivage.

De retour auprès de mes gens, je les rassemblai et leur déclarai que j'étais venu dans le désert pour penser à Dieu qui, dans la solitude, se montre plus propice aux prières de l'ame qui implore humblement sa miséricorde : j'exigeai d'eux que quand ils auraient quelque chose à se dire, ils parlassent à voix basse, et que surtout une fois campés, ils gardassent le plus profond silence. A ces conditions, je leur promis qu'ils recevraient tous les soirs du pain, du tabac et du café. Ils me répétèrent ce qu'ils m'avaient

déjà dit, que s'ils parlaient la nuit, c'était pour intimider les voleurs. Je leur répondis que mon janissaire et moi nous en fesions notre affaire. Ils s'inclinèrent, et pour gage de leur disposition à m'obéir, ils portèrent la main sur le cœur.

J'étais dans ce même désert par où avait passé tout Israel; je m'avançais pour ainsi dire sur la trace de ses pas. Ce jour-là et les suivants, le plus souvent la bible à la main, je parcourais un à un les divers prodiges par lesquels le Seigneur avait guidé, nourri, vêtu, conservé l'immense multitude que conduisait son serviteur, cette colonne de nuée, lumineuse pendant la nuit, sombre pendant le jour, préservant tout un peuple des ardeurs d'un soleil brûlant, et marquant, le soir, l'heure et le lieu des campements, cette manne descendant du ciel chaque matin hors le jour du Sabbat pour être la nourriture de tous, ces vêtements que le temps et la fatigue ne rompaient point, ces eaux qui, à la prière de Moïse, devenaient potables et perdaient leur amertume, etc., etc. Cette longue suite de miracles étaient pour moi comme une pensée habituelle qui me suivit jusqu'au Sinaï.

Nous voyageâmes neuf heures sans apercevoir la moindre végétation. Nous avions, à l'est, des montagnes arides, à l'ouest, la mer Rouge. Dans le cours de la journée, nous trouvâmes une

quantité considérable de talcs sur notre chemin; on eût dit qu'il était tapissé de diamants et de fragments de miroirs. L'éclat dont les rayons solaires les fesaient briller était tel que j'étais obligé de fermer fréquemment les yeux pour n'en être pas incommodé. J'en ramassai quelques-uns de fort beaux.

A trois heures après midi, je pris avec moi un Arabe, et, tandis que ma caravane continuait lentement à marcher, je me dirigeai vers la mer Rouge dont nous étions peu éloignés, pour recueillir sur ses bords quelques-uns des superbes coquillages dont elle abonde. J'en ramassai de magnifiques, et entr'autres un plus remarquable, que je recommandai plus particulièrement à mon Arabe, en le chargeant de me les apporter dans un panier dans lequel je les avais déposés. Il m'avait parfaitement compris, disait-il, et son air empressé semblait m'assurer que je pouvais compter sur ses soins. Mais à peine, remonté sur mon dromadaire, avais-je fait quelques pas, le voilà qui accourt à moi tout joyeux de me présenter mon beau coquillage dont il venait de briser les nombreuses pointes. Je poussai un cri de douleur; il crut, jusqu'à mon arrivée à notre caravane, que c'était un cri de joie. Je ne sus, à mon tour, qu'alors par mon janissaire, que nous ne nous

étions entendus ni l'un ni l'autre; il s'était imaginé que je lui avais ordonné de casser une à une toutes les pointes de ma coquille, de peur qu'elles ne me blessassent, et il s'était empressé d'obéir.

Le 20, j'étais éveillé long-temps avant l'aurore; je sortis de ma tente, et m'assis à l'entrée. Mes bédouins, à peu de distance, dormaient autour de quelques charbons à demi-éteints. Au léger bruit que je fis, leurs chameaux levèrent la tête, mais ils la reposèrent aussitôt sur le sable. Tout était en silence autour de moi. C'était le mercredi des Cendres, ce jour que l'Église consacre d'une manière toute spéciale à rappeler aux fidèles l'anathême prononcé contre le premier homme après son péché, et dans lequel sa postérité entière est enveloppée. Je ramassai un peu de la poussière du désert : j'en marquai mon front, et me donnant à moi-même le salutaire avertissement qu'il ne m'était pas possible d'aller recevoir, au pied des autels de Jésus-Christ, de la bouche d'un de ses ministres, je prononçai sur moi ces paroles :

« *Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière.* »

Puis, uni d'esprit et de cœur au peuple chrétien qui, à pareil jour, conjure plus particulièrement le Seigneur *d'avoir pitié de lui selon sa*

grande miséricorde, j'attendis le lever du soleil en méditant sur cette terrible sentence de mort portée contre le genre humain, à l'exécution de laquelle nul n'échappe, et que je ne puis tarder de subir. Il m'est plus d'une fois arrivé, mon cher Charles, de me sentir fortement remué, et violemment dépris des choses d'ici-bas, en entendant les paroles puissantes qui en montrent le néant, tomber du haut de la chaire évangélique au milieu des solennités lugubres par lesquelles s'ouvre le saint temps de la pénitence; mais, je vous l'avoue, ce désert où la plante elle-même ne peut vivre, ce sol qui n'est que poussière, et sur lequel le souffle du vent, en effaçant en un clin d'œil la trace des pas de l'homme, lui dit qu'ainsi il sera effacé par le souffle de la mort; ce silence universel qui n'est pas même interrompu, comme celui des cimetières, par la voix de la douleur et par les chants de deuil, ces ruines et ces sépulcres vides, ces cadavres de royaumes et de cités qui naguère avaient passé sous mes yeux, et cette bible sainte qui, sur les lieux, me racontait les crimes des générations, m'expliquait la brièveté, les misères et le terme de la vie humaine, et me montrait toujours subsistant au haut des cieux, celui qui veut qu'on sache qu'il est le Seigneur, et qui atteint infailliblement par sa justice l'in-

sensé qui dédaigne sa miséricorde : tout cela parlait à mon ame un langage bien autrement fort, un langage dont aucune expression ne saurait rendre l'énergie.

Nous avions à faire pour ce jour-là une longue marche : on chargea de bonne heure les chameaux et nous partîmes. Toujours même solitude : pas le moindre vestige qui indiquât que jamais voyageur eût passé par là : seulement, pour la première fois depuis notre départ des *Fontaines*, je vis au loin dans les airs voltiger quelques oiseaux. Quelques corbeaux perchés sur des pointes de rochers voisins, à notre approche, fuyaient épouvantés. La chaleur était étouffante, le sol brûlant. Je restai treize heures sur ma monture sans mettre pied à terre. N'en pouvant plus de fatigue et de soif, je demandai de l'eau. A la première gorgée, je reconnus qu'elle commençait à se corrompre. J'avais fait la sottise d'acheter au Caire des outres neuves, et c'est à cette cause que je dus attribuer son mauvais goût. Les Bédouins m'offrirent de celle qu'ils avaient prise à Suez ; elle me parut plus désagréable encore que mon eau du Nil.

Le soir nous campâmes près d'un énorme rocher de granit feuilleté, dans les environs duquel étaient quelques broussailles et quelques tamaris.

Après avoir pris quelque nourriture, et donné un peu de fèves à mon dromadaire que je me plaisais à soigner moi-même, je laissai mes gens et me dirigeai vers une colline peu éloignée pour y jouir quelques moments de la fraîcheur de la soirée. Les rayons du soleil couchant interceptés çà et là par les montagnes, ne répandaient plus que les restes d'une clarté pâle et fugitive entre les découpures des rochers. Fidèles à leurs promesses, mes Bédouins étaient silencieux et prenaient tranquillement leur repas autour du feu qu'ils avaient allumé. Je profitai de ce calme profond pour revenir aux grandes pensées qui m'avaient occupé le matin, et je me préparai au sommeil que j'allais prendre, par de nouvelles méditations sur la mort, et la redoutable éternité qui la suit.

Je rentrai tard dans ma tente.

Le lendemain, du matin au soir nous voyageâmes entre des montagnes et des collines calcaires d'inégale hauteur, formant à nos côtés et devant nous un immense amphithéâtre. Au loin, d'autres montagnes dont le sommet beaucoup plus élevé se perd dans les nues, bornaient notre horizon. La plupart nous offraient des formes bizarres, étranges. Quelques-unes semblaient entr'ouvertes, d'autres brisées, d'autres bouleversées comme par un tremblement de terre ;

en un mot, c'était pour moi un véritable chaos de montagnes, de collines, de rochers, de cailloux roulés les uns sur les autres, et nulle part un brin d'herbe, nulle part le plus petit indice de végétation.

Sur les quatre heures toutefois, nous vîmes voltiger près de nous un petit oiseau. La vue d'un petit oiseau, partout ailleurs, c'est peu de chose, si même ce n'est chose indifférente; mais dans le désert, et surtout dans un désert où tout est nu, sec, stérile, où rien n'annonce la vie, il faut l'avoir éprouvé, pour se faire une idée du charme particulier qu'on sent en une telle rencontre. Un peu plus loin mes hommes crurent reconnaître les pas d'une gazelle. Nous supposâmes qu'une source pouvait se trouver dans le voisinage : nous ne nous trompions pas. Nous découvrîmes quelques filets d'une eau amère, salée, et tout au plus bonne pour les animaux : nos chameaux s'y désaltérèrent. Je ne pus en boire, malgré la cruelle souffrance que me causait une longue soif.

Je fus plus heureux le jour suivant. Après une marche pénible de neuf heures, que l'extrême chaleur rendit encore plus fatigante, nous nous arrêtâmes au bas d'un vallon étroit, bordé de masses de rochers à pic, dans les fentes desquels mes Bédouins découvrirent de l'eau ; ils

s'empressèrent de m'en apporter, et quoiqu'elle fût très trouble, je la trouvai délicieuse comparativement à celle que contenaient mes outres.

Permettez-moi, mon cher Charles, de suspendre pour quelques moments mes longs récits; je tarderai le moins que je pourrai à vous en adresser la suite.

Adieu !

LETTRE CINQUANTE-DEUXIÈME.

(Suite de la Lettre précédente.)

Le Caire, 24 mars 1833.

Le 23 février, dès l'aube du jour, nous nous étions remis en chemin. A trois lieues du vallon que nous venions de quitter, nous rencontrâmes une tribu entière de Bédouins qui descendait de la montagne avec ses chameaux, ses ânes et ses moutons. Comme la partie du désert la moins stérile n'offre encore à ces animaux qu'une chétive nourriture, les lieux où ils s'arrêtent sont bientôt épuisés, et leurs maîtres, par conséquent, se trouvent alors obligés de plier leurs tentes pour aller les dresser ailleurs.

La vue de cette tribu reporta mes souvenirs

sur les patriarches et sur quelques-unes de ces scènes dont les livres de l'ancien Testament nous ont transmis des peintures si naïves et si touchantes. Il me semblait voir Loth se retirant avec sa famille, et emmenant ses bestiaux, parce que la même terre ne pouvait plus les nourrir, eux et ceux de son oncle Abraham. Avec l'aide de mon janissaire, je me plus, chemin fesant, à entretenir les Bédouins de ma suite des habitudes et des usages de ceux d'entr'eux qui habitent la presqu'île de Sinaï, et ce ne fut pas pour moi une satisfaction médiocre de m'entendre raconter des choses qui, sous plus d'un rapport, rappellent les mœurs et la simplicité de vie de ces hommes des premiers temps, « laborieux, toujours à la cam-
« pagne, logés sous des tentes, changeant de
« demeure suivant la commodité des pâturages,
« par conséquent souvent occupés à camper et
« à décamper, et souvent en marche, parce
« qu'ils ne pouvaient faire que de petites jour-
« nées avec un si grand attirail [1] ».

Les Bédouins de la presqu'île de Sinaï ont la peau très brune, ou plutôt presque noire. Ils sont maigres, mais bien faits, et d'une taille généralement au dessus de la médiocre. Leur

[1] Mœurs des Israélites, pag. 12.

vêtement est une chemise de laine blanche à manches très courtes, et un caleçon de toile. La chemise leur couvre le corps jusqu'à mi-jambes; ils portent par dessus une espèce de tunique aussi de laine, à raies brunes et blanches, sans manches, ouvertes par devant, et fendues sur les côtés de manière à pouvoir y passer les bras. En été, ils ne gardent que la chemise qu'ils serrent avec une ceinture de cuir. Il se coiffent d'un turban blanc ou rouge; les enfants vont nu-tête; la chaussure est pour l'ordinaire une semelle ou sandale fixée sous le pied au moyen d'une courroie ou d'un cordon de laine : tous ont les jambes nues.

Les habillements des femmes sont, comme ceux des Égyptiennes, un caleçon de toile très long, et une robe de toile bleue ouverte sur la poitrine, avec de larges manches fendues jusqu'à la moitié de leur longueur. Une bande d'étoffe noire, de huit à neuf pouces de large sur vingt de long, leur couvre tout le visage, excepté les yeux. Par dessus, elles jettent un voile blanc. Un collier de verre orne leur cou; plusieurs parent le haut du pied de gros anneaux d'argent.

Le mobilier de ces tribus est aussi simple que leurs vêtements : il consiste en une tente d'étoffe de laine brune que les Bédouins fabri-

quent eux-mêmes, quelques meules pour moudre le blé, quelques cafetières, un instrument pour brûler le café, un mortier de terre cuite pour l'y piler, et un chaudron. A ces divers objets dont se composent les mobiliers ordinaires, il faut ajouter pour les gens plus à leur aise un certain nombre de sacs de laine qui servent au transport du charbon dont ils trafiquent.

Excepté de très petites et très rares portions de terrain entouré de mauvaises cloisons, on ne distingue pas de propriétés dans la presqu'île de Sinaï. Un ou plusieurs chameaux, quelques chèvres, des moutons, voilà toute la fortune d'une famille arabe. Chaque tribu se répand sur une partie de terre qui n'est point occupée par une autre; elle y vit, y fait vivre ses troupeaux, y fabrique son charbon, et y demeure tant que le local qu'elle a choisi peut fournir à ses besoins. La richesse est exprimée par le nombre de chameaux : celui qui n'en a point est pauvre. On dit proverbialement de lui : « Il est pauvre, il n'a point de chameaux »; et l'on ajoute : « Dieu en a soin ; celui qui a lui donne. »

Les troupeaux se mêlant fréquemment, et les tentes restant ouvertes, il est de la plus haute importance, pour les Arabes, d'inspirer de bonne heure aux enfants une grande horreur pour le vol, et de punir ce crime d'une manière sé-

vère. Ils citent et exaltent la justice d'un père à qui sa propre fille avait volé une chèvre. Ce père poursuivit la coupable dans la montagne, et l'ayant trouvée occupée à faire cuire un morceau de la chèvre volée, il lui lia les pieds et les mains, et la jeta dans le feu. — Une femme infidèle, une fille qui a perdu son honneur, sont punis avec la même rigueur. L'exécution n'est pas publique : l'époux ou le père, accompagné de quelques parents, conduit la coupable à l'écart sur la montagne, où elle subit son châtiment.

Le caractère général de ces tribus est un amour passionné pour l'indépendance : loin d'envier la condition des habitants des villes, elles n'ont pour eux que du mépris. Il y a dans leur ame une certaine fierté, quelques sentiments élevés. L'hospitalité leur est chère : elles l'exercent même envers leurs ennemis. Dédaignant les titres qu'a imaginés la vanité humaine, celui auquel le Bédouin attache le plus de prix, est le titre de père : aussitôt qu'il a un fils, il joint le nom de cet enfant au sien.

Si, d'une part, le père est plein d'amour pour ses enfants, de l'autre, rien n'égale le respect des enfants pour l'auteur de leurs jours. Parmi les hommes de ma suite, il se trouve deux Bédouins mariés et pères de famille. Ce sont de

fort braves gens, dont je me suis plu à récompenser de temps en temps les services par de petits cadeaux; jamais ni l'un ni l'autre n'ont reçu la moindre chose sans lever les yeux au ciel, et sans se dire : Voilà pour notre bonne mère, reportant aussitôt leur première pensée sur celle dont ils tiennent l'existence.

L'arme des Bédouins est un fusil à mèche; vous leur donneriez les plus beaux fusils d'Europe, qu'ils ne s'en serviraient pas. Si vous leur en expliquez les avantages, ils vous écoutent avec un sourire d'incrédulité et de pitié. Ils portent encore sur le devant de la ceinture un poignard courbé, ordinairement garni en argent, long d'environ deux pieds, et tranchant des deux côtés.

En voyant passer devant moi ceux de la tribu dont je vous ai parlé au commencement de cette lettre, je ne pus d'abord m'empêcher de remarquer avec un sentiment de compassion pour ces pauvres gens, la singulière espèce d'ânes qu'ils traînaient à leur suite. Ces animaux, sur un corps extrêmement petit, portent une tête énorme. Je ne saurais vous en donner quelque idée qu'en vous disant qu'ils ne ressemblent pas mal à ces petits ânes de bois grotesquement sculptés qu'on trouve aux foires des villages. Quelle différence de leurs formes aux

formes élégantes des ânes de l'Égypte! Accoutumé à celles-ci, l'aspect hideux de celles-là me forçait à en détourner les yeux. Combien pourtant j'étais injuste! cette race est un trésor pour le Bédouin de l'Arabie Pétrée. Elle grimpe avec une étonnante facilité sur les rochers pour y aller chercher de l'eau; elle est d'une force extraordinaire, infatigable. Les Bédouins m'assuraient que le plus bel âne du Caire ne leur serait d'aucune utilité pour le genre de travaux auquel ils emploient les leurs; j'en ai vu en effet plusieurs, chargés de deux grosses outres pleines d'eau, et je suis demeuré stupéfait de l'agilité avec laquelle ils les portaient par les chemins les plus difficiles.

Nous avions beaucoup de chemin à faire dans la journée du 24. On partit de très grand matin.

Plus nous avançions, plus les pierres et les rochers semblaient se multiplier devant nous, et justifiaient le nom de *Pétrée* que porte la partie de l'Arabie que nous parcourions.

Il y avait dix jours que nous avions quitté le Caire; il était une heure et demie lorsque, arrivé sur le plateau d'une colline, j'aperçus enfin la cime auguste du mont Sinaï, terme de mon pélerinage. Je mis aussitôt pied à terre, et religieusement prosterné, j'adorai de toutes les

puissances de mon ame celui qui y était descendu au milieu du feu pour *parler à la maison de Jacob, pour annoncer sa loi aux enfants d'Israel* [1].

Je me suis souvent trouvé dans la nécessité de vous le dire : en certaines circonstances de la vie, en certaines situations, les sensations deviennent si vives, et les impressions qu'elles produisent sont si profondes, que le langage humain n'a plus d'expression pour les peindre. Je l'avais éprouvé à la vue de Jérusalem, en gravissant sur le Calvaire, en entrant dans le tombeau du Sauveur, dans la grotte de Bethléem : je l'éprouvai en présence de cette montagne sacrée.

Nous en étions encore éloignés de six lieues. Comme il était impossible d'y arriver le jour même, je fis faire halte de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Mais au lieu d'aller prendre quelque repos dans ma tente, tout entier aux souvenirs que rappelle le Sinaï, je restai long-temps à le contempler, en attendant que je pusse imprimer mon front sur la poussière de son rocher.

Je passai une partie de la nuit à lire l'Exode. J'ai toujours admiré les récits de Moïse ; je les ai lus cent fois, et toujours avec un nouveau

[1] Exod. XIX.

charme, avec le désir de les relire encore, et toutefois je n'eusse jamais soupçonné qu'ils dussent être pour moi la source d'une satisfaction aussi douce que celle qu'ils me firent goûter pendant cette heureuse nuit.

Le 25 à la pointe du jour, j'étais en route. Après une demi-heure de marche, le Sinaï disparut à nos yeux ; on ne l'apercevait plus qu'à de longs intervalles. Il est entouré de montagnes de l'effet le plus extraordinaire ; je ne saurais comparer l'aspect qu'elles présentaient, à la distance où nous étions, qu'aux eaux de la mer dont les vagues amoncelées à une prodigieuse hauteur par une affreuse tempête, auraient été soudainement pétrifiées. Cette image, quelque singulière qu'elle vous paraisse, est peut-être la plus propre à vous donner une idée juste du tableau que j'avais devant moi.

Pour abréger notre marche, mes Bédouins me firent prendre un chemin peu fréquenté et l'un des plus mauvais que nous ayons parcourus. Il aboutit à un défilé si escarpé que j'eusse renoncé à le gravir si je n'avais compté sur la bonté de mon dromadaire. J'étais environné de rochers immenses, élevés à pic, surplombant quelquefois, et aussi effrayants par leur élévation que par leur volume. Il n'est pas rare que de ces masses il se détache d'é-

normes quartiers, dont quelques-uns arrêtés dans leur chute restent comme suspendus sur la tête du voyageur; vous croiriez, au moment où vous passez, qu'ils vont s'écrouler sur vous et vous entraîner avec eux. Plusieurs n'ont pas moins de cinquante à soixante pieds d'épaisseur. Cette contrée paraît avoir ressenti une secousse prolongée d'un grand tremblement de terre.

Après deux heures d'une montée rude et extrêmement pénible, je me trouvai dans une grande plaine qui se termine en pente douce à un vallon pierreux et étroit au milieu duquel est le fameux monastère de la Transfiguration, faussement désigné par beaucoup de voyageurs sous le nom de Sainte-Catherine. De loin il nous apparaissait comme une petite forteresse; il est élevé de cinq mille quatre cent vingt pieds au dessus du niveau de la mer Rouge [1].

Arrivé près du couvent, je vis paraître à une petite lucarne quelques religieux qui, au moyen d'une poulie, me descendirent une longue corde, dont l'extrémité formait un grand anneau. Je me plaçai dans cet anneau, et je fus

[1] L'élévation du mont Sinaï est de deux mille vingt pieds au dessus du couvent, et par conséquent de sept mille quatre cent cinquante-deux pieds au dessus de la mer Rouge.

aussitôt hissé à une hauteur de quarante pieds au moins, et introduit dans la communauté. J'aurais pu y entrer par une porte; car quoiqu'on ait dit, il en existe une; mais elle est murée, et ne s'ouvre que pour recevoir le patriarche qui demeure à Constantinople, et dont les visites sont très rares. Le supérieur du Mont-Sinaï m'avait prévenu au Caire de ce petit voyage aérien, et pour m'en épargner la peine, il avait eu l'extrême honnêteté de m'offrir de me faire entrer par la porte, en donnant des ordres en conséquence; mais j'avais cru devoir ne point accepter une faveur si extraordinaire. Il ne convenait point à mes sentiments que les religieux me prissent pour un haut personnage caché sous les habits d'un trappiste; et d'un autre côté, les Arabes dont on a raison de se méfier, et contre lesquels sont dirigées les mesures de précautions relatives à l'introduction des étrangers, eussent pu avoir la même idée et se porter à quelques excès.

Depuis six semaines la communauté était avertie de ma prochaine arrivée; je fus reçu avec empressement. Je remis de suite mes lettres de recommandation au supérieur qui me combla de prévenances, et m'assigna une fort jolie chambre, où, comme à Saint-Sabas, se trouvait un tableau de la sainte Vierge, de

vant lequel brûlait une lampe. A cette obligeance il joignit celle de mettre à mes ordres le père Jean de Céphalonie, le seul qui parlât italien, et de lui recommander de m'accompagner partout.

Comme on sonnait le souper, je demandai à m'unir à la communauté; on y consentit de la manière la plus gracieuse, en m'annonçant néanmoins que ce serait pour la première et la dernière fois. Le carême, selon le calendrier grec, commençait le lendemain, et les trois premiers jours on devait jeûner au pain et à l'eau. Je témoignai l'intention de m'associer à cette pénitence, on ne me le permit point; et j'avoue à ma honte que je n'en eus pas beaucoup de regrets. Passer quinze jours dans le désert, boire de la mauvaise eau, supporter des chaleurs excessives, être le jour entier perché sur un dromadaire, la nuit être mal couché, dormir peu, tout cela aurait fatigué un corps plus jeune et plus robuste que le mien; ajoutez que j'avais les mains et le visage grillés par le soleil.

Le monastère de la Transfiguration est une espèce de petit village entouré de hautes murailles dont les pierres sont d'énormes blocs de granit. La clôture forme un carré qui, sur chacun de ses côtés, a quatre-vingt et quelques toises de longueur; l'intérieur n'est qu'un amas

de bâtiments irréguliers construits d'après différents plans sur un terrain très inégal. Excepté l'église, tout y est pauvre, mais partout règne la plus grande propreté.

Une des choses que le voyageur y remarque le plus vite et avec le plus de plaisir en arrivant du désert, c'est l'abondance de l'eau; elle n'y manque jamais. Outre les sources qui suffisent aux divers besoins, il y a un puits célèbre qui date, dit-on, du temps des patriarches. On prétend que ce fut tout près que le libérateur des hébreux rencontra les filles de Jethro.

Le couvent proprement dit fut bâti en l'an 527, par l'empereur Justinien. On y voit encore l'édifice qui servait d'église aux catholiques, et d'où ils furent expulsés il y a cent quarante ans par les grecs schismatiques qui en sont maîtres aujourd'hui. Je ne pus arrêter mes regards sur ce monument sans éprouver un vif sentiment de douleur. Hélas! si le Ciel ne vient au secours des catholiques, l'or et l'intrigue des grecs leur enlèveront insensiblement tous les sanctuaires, et ne laisseront pas en leur possession un seul des établissements qu'ils ont en Orient.

En me conduisant à l'église, le frère me fit apercevoir une mosquée qui, me dit-il, avait été construite pour les Arabes employés jadis au service intérieur de la maison.

La beauté de l'église me surprit : elle est divisée en trois *nefs* par deux rangs de colonnes de granit qui supportent une voûte peinte en bleu et parsemée d'étoiles d'or. Ces colonnes, qu'on a mal à propos revêtues de plâtre, appartiennent à divers ordres d'architecture ; la plupart sont du corinthien : elles remontent au commencement du sixième siècle.

Tout le pavé est, ainsi que les murs du sanctuaire, en marbre blanc et noir tiré d'Italie, et d'un fort beau travail.

L'église est éclairée par une multitude de lampes d'argent et de vermeil : ce sont autant de cadeaux faits par les Russes, parce que le corps de sainte Catherine, pour laquelle ils ont une grande vénération, y repose. Les murailles sont ornées de nombreux tableaux richement encadrés; mais il n'en est pas un dont la peinture ait quelque mérite.

Après cette visite, je fus mené dans la chapelle appelée *du Buisson ardent.*

« Moïse, est-il dit dans l'Exode, fesait paître « les brebis de Jethro son beau-père, prêtre de « Madian; et, ayant conduit son troupeau au « fond du désert, il vint à la montagne de « Dieu, Horeb;

« Et le Seigneur lui apparut au milieu du « buisson dans une flamme de feu, et il voyait

« que le buisson brûlait et qu'il n'était point « consumé.

« Moïse dit donc : J'irai et je verrai cette mer- « veille, pourquoi le buisson ne se consume « point.

« Mais le Seigneur voyant qu'il s'avançait « pour regarder, l'appela du milieu du buisson, « et lui dit : Moïse! Moïse! Il lui répondit : Me « voici.

« Et Dieu lui dit : N'approchez pas d'ici ; ôtez « la chaussure de vos pieds, parce que le lieu « où vous êtes est une terre sainte.

« Je suis le Dieu de votre père, le Dieu d'A- « braham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. « Moïse cacha son visage, parce qu'il n'osait « regarder Dieu.

« Le Seigneur lui dit : J'ai vu l'affliction de « mon peuple qui est en Égypte ; j'ai entendu « le cri qu'il jette à cause de la dureté de ceux « qui président aux travaux......

« Venez, et je vous enverrai vers Pharaon, « afin que vous emmeniez de l'Égypte les enfants « d'Israel, qui sont mon peuple [1]. »

C'est au lieu même où Dieu manifesta sa pré- sence par un si grand prodige, que, d'après la

[1] Exode, cap. III.

tradition, est bâtie la chapelle destinée à en perpétuer le souvenir. Il n'est permis d'y entrer que pieds nus. Le sanctuaire est en tout semblable à ceux de la Palestine : un autel élevé, soutenu par des colonnes, et sous l'autel la place, le lieu révéré.

Pockocke assure que les religieux ont planté dans leur jardin un buisson pareil à ceux qui croissent en Europe, et que, par la plus ridicule imposture, ils ne craignent pas d'affirmer que c'est le même que celui que vit Moïse, le buisson miraculeux. L'assertion est fausse, et le fait absolument controuvé.

La visite à la chapelle où l'on conserve les reliques de sainte Catherine, fut différée au lendemain. Le corps de cette grande sainte, m'a-t-on dit, était encore tout entier, il y a soixante ans. Depuis, pour le soustraire au pillage des Arabes, on a été si souvent obligé de le déplacer, il a été tellement altéré par l'humidité, qu'il n'en reste plus que les parties principales. Celles qu'on fait voir sont la tête et une main très bien conservées.

A dix heures du matin on vint me chercher en grande cérémonie pour me conduire vers la châsse que l'on devait ouvrir. Les supérieurs et la communauté se trouvaient à l'église; toutes les lampes étaient allumées. On m'avait pré-

venu que les reliques de la sainte avaient cela de merveilleux qu'elles répandaient autour d'elles un parfum suave. En effet, à peine la châsse fut-elle ouverte qu'il s'en exhala l'odeur la plus agréable. Le supérieur prit d'abord respectueusement dans ses mains la tête qui était enveloppée d'un drap d'or et surmontée d'une couronne aussi d'or, attachée avec beaucoup d'art. Cette tête était toute noire. Puis on tira la main qui a conservé une extrême blancheur. Je remarquai aux doigts, dont les ongles paraissent encore, plusieurs bagues précieuses, une entr'autres en diamants d'une grande beauté. On me parla d'un anneau d'un bien plus grand prix, que la sainte, me dit-on, avait reçu de notre Seigneur lui-même, et qu'elle avait au doigt, lorsqu'on la découvrit sur la montagne qui porte son nom; mais on ne me le montra point: il est gardé très religieusement et ne peut être touché que par le patriarche. A ce sujet on me raconta l'histoire suivante que je vous répète, telle que je l'ai entendue de la bouche des pères, sans vous la donner pour un article de foi.

L'impératrice Catherine désirait depuis longtemps posséder cette bague miraculeuse. Elle y attachait une telle importance qu'à la fin elle se décida à envoyer un archimandrite chargé de

présents pour la demander en son nom. Grande fut la consternation parmi les pères. Mais comme on n'osait rien refuser à une si puissante souveraine, protectrice zélée du monastère, après beaucoup d'hésitations, on se détermina à autoriser l'envoyé à prendre la bague. On procéda avec la pompe la plus solennelle à l'ouverture de la châsse. Revêtu d'ornements magnifiques, et décoré de tous les attributs de sa dignité, l'archimandrite s'approche pour remplir sa mission, lorsqu'à l'instant même, des flammes s'échappent de l'intérieur, réduisent les ornements en cendres, et poursuivent le téméraire qui ne peut se soustraire que par une prompte fuite à leur terrible vengeance.

Au sortir de la chapelle, le supérieur eut la générosité de me faire présent de deux bagues qui avaient touché la main de la sainte.

De là, par un chemin souterrain, je me rendis au jardin des bons pères. Ce jardin n'est pour ainsi dire que du sable et n'a que fort peu de terre végétale; il est heureusement traversé par un petit ruisseau qui contribue à le rendre très fertile; la culture en est confiée à des Arabes qui y travaillent sous l'inspection d'un religieux. On y recueille abondamment des légumes, des citrons, des oranges de belle apparence et de mauvais goût, des abricots, des

pommes, des poires et d'autres fruits de qualité médiocre, néanmoins très recherchés au Caire où ils se vendent, et procurent quelques ressources à la communauté; le raisin est meilleur et donne d'assez bon vin, mais en très petite quantité.

Comme les religieux de Saint-Sabas, ceux de la Transfiguration ne refusent du pain à personne; les femmes et les enfants reçoivent deux petits pains, les hommes quatre et souvent six. Autrefois, à cette distribution la communauté était obligée d'ajouter de l'huile, et même de l'argent; mais les Bédouins ayant arrêté et pillé une caravane du vice-roi qui se rendait de Tor au Caire, Méhémet a déchargé les pauvres pères d'un si onéreux tribut.

Aux environs du monastère campent sous des tentes près de cinquante familles arabes, qui lui appartiennent en quelque sorte; elles ont du bétail, des chameaux; moyennant un prix convenu, elles se chargent de tous les transports qui sont à faire pour la communauté; ce sont elles aussi qui fournissent des montures aux voyageurs.

Le jour suivant, je visitai la bibliothèque. Elle est encore considérable, malgré les larcins qui lui ont été faits à diverses époques; mais les ouvrages les plus curieux ont disparu;

il n'y reste même, assure-t-on, que peu de manuscrits et encore ne remontent-ils pas à des dates fort anciennes. Parmi ceux auxquels les pères attachent une haute importance, est une copie d'un édit du faux prophète Mahomet adressé à tous les chrétiens. L'original de cet édit, écrit en caractères kouphiques sur de la peau de gazelle, et sur lequel sont apposés deux doigts du prophète, se trouve aujourd'hui au trésor du grand seigneur; il avait d'abord été déposé au couvent de la Transfiguration. En 1517, après la conquête de l'Egypte, Sélim premier le fit demander et y laissa à la place une copie écrite sur parchemin et certifiée par lui. M. Mauchin, dans son ouvrage sur l'Egypte, en a donné la traduction, la voici :

« AU NOM DU DIEU CLÉMENT ET MISÉRI-« CORDIEUX[1],

« Mohamed-ebn-Abdallah a rendu cet édit pour « tout le monde en général. Il annonce et pro-« clame qu'il est le confident de Dieu et chargé « du dépôt qu'il lui a fait de la créature. Afin « que personne ne prétexte d'ignorance, j'ai « écrit cette dépêche en forme d'ordonnance,

[1] Copie extraite d'un édit écrit par le prophète Mohamed-Abdallah, concernant les chrétiens.

« pour ma nation et pour tous ceux qui sont
« dans le Christianisme au levant et au couchant,
« de près et de loin, pour tout ce qu'il y a d'é-
« loquent et de non éloquent, de connu et
« d'inconnu. Celui qui ne suivra pas ce qu'elle
« contient et n'exécutera point ce que j'ordonne,
« ira contre la volonté de Dieu et méritera d'ê-
« tre maudit, quel qu'il soit, sultan ou autre
« musulman.

« Si un prêtre ou un ermite se retire dans
« une montagne, grotte, plaine, désert, ville,
« village ou église, je serai derrière lui comme
« son protecteur contre tout ennemi, moi-même
« en personne, mes forces et mes sujets; puis-
« que ces prêtres sont mes rayas, j'éviterai de
« leur faire aucun dommage. On ne doit pren-
« dre d'eux que des contributions volontaires
« sans les y contraindre. Il n'est pas permis de
« changer un évêque de son évêché, ni un
« prêtre de sa religion, ni un ermite de son
« ermitage; aucun des objets de leurs églises
« ne doit entrer dans la construction des mos-
« quées, pas même dans les habitations des
« musulmans. Celui qui ne se conformerait pas
« à ceci, contrarierait la loi de Dieu et celle de
« son prophète.

« Il est défendu de charger de contributions
« les prêtres, les évêques et les dévots. Je con-

« serverai leurs prérogatives partout où ils se-
« ront, par terre et par mer, dans le levant et
» dans le couchant, au sud et au nord; ils joui-
« ront de mes priviléges et de ma sauve-garde
« contre toutes choses désagréables. Ceux qui
« sèmeront et planteront dans les montagnes et
« dans les lieux écartés, ne paieront ni dîmes,
« ni contributions, pas même volontairement
« quand cela est destiné pour leur nourriture;
« si le blé vient à manquer, on les aidera d'une
« mesure par chaque maison, et ils ne seront
« pas obligés de sortir pour aller à la guerre,
» ni de payer des impôts.

« Ceux qui possèdent des immeubles ou des
« marchandises, ne donneront pas au dessus
« de douze drachmes d'argent par chaque année.
« Aucun ne doit être molesté; il ne faut pas
« entrer en discussion avec ceux qui suivent les
« préceptes de l'Évangile, mais en agir avec eux
« par des voies de douceur, en mettant de côté
« les choses désagréables et conservant l'aile de
« sa miséricorde.

« Lorsqu'une femme chrétienne ira chez des
« musulmans, il devront la bien traiter et l'au-
« toriser à aller faire sa prière dans une église
« sans mettre d'obstacle entre elle et sa religion.
« Celui qui fera une chose contraire, sera regardé
« comme rebelle envers Dieu et son prophète.

« Les chrétiens seront aidés à conserver leurs « églises et leurs maisons, ce qui les aidera à « conserver leur religion ; ils ne seront pas « obligés de porter les armes, mais les musul- « mans les porteront pour eux, et ils ne déso- « béiront point à cette ordonnance jusqu'à la « fin de ce monde.

« Les témoins qui attestent la vérité de cet « édit qui a été rendu par Mohamed-ebn-Abdal- « lah, envoyé de Dieu pour tous les chrétiens, « et qui est le complément de ce qui leur a été « accordé, sont :

« Alyebn-Taleb, Abonbekrebn-Aby-Kohafey, » Omarebn-el-Khattâb, Otman-ebn-Assan, « Abou-el-Darda, Abou-Horeyrah, Abdalah- « Abou-Massaoud, Abbat-ebn-Abdel-Motbb, « Fodeyl-ebn-Abbas, Zobeir-ebn-Aouân, Talhat- « ebn-Obeydallah, Saad-ebn-Maôz, Saad-ebn- « Obâdey, Thabet-ebn-Keys, Mou-Khayetmeth, « Hachem-ebn-Ommyeh, Hâreth-ebn-Thabet, « Abdallah-ebn-Amrou, Ebn-el-Ass, Amer-ebn- « Yassin, Moazzam-ebn-Kerachy, Adel-Azim-ebn- « Hasson. »

« Cet édit a été écrit de la main d'Aby-Ta- « leb, le 3 Mohanam l'an 2 de l'Égire, et de Jésus- « Christ 1er août 622 ; il est signé par le pro- « phète lui-même. Heureux celui qui fera et

« malheureux celui qui ne fera pas selon son « contenu. »

J'ai parcouru d'un œil curieux le livre ou l'espèce de registre sur lequel les étrangers qui visitent le monastère inscrivent leur nom. Depuis long-temps, les voyageurs sont peu nombreux. Quelquefois il s'écoule six mois sans qu'il en paraisse un seul. La plupart de ceux dont j'ai vu la signature sont des anglais où des allemands. Voici, mon ami, la copie des noms de quelques-uns avec les observations qu'ils y ont ajoutées; je les transcris sans les accompagner de réflexions. Pour juger de leurs sentiments, et de leurs opinions, il vous suffira de lire ce qu'ils ont écrit.

« Eucher Éloy, naturaliste français, venant d'Égypte et se rendant au mont Liban, à Constantinople, et de là en Perse, et enfin en Russie, le 21 avril 1831. »

« Le 9 septembre 1823, sont arrivés ici, non pour voir le mont Sinaï, mais dans un but d'utilité, Fréd. Burkardt et Charles Talkenstein, du Holstein, avec Martin Bretzka, de la Moravie. » (*Traduit de l'allemand.*)

« Joseph Lams est arrivé le 7 de septembre 1828, pour visiter cette contrée intéressante. Son projet était de monter de suite sur le Sinaï,

et de ne rester que quelques jours; mais les grandes fatigues qu'il a supportées et la mauvaise eau qu'il a bue, pendant son passage dans le désert, l'ont rendu tellement malade, qu'il ne pourra quitter le monastère que quand ses forces le lui permettront.» (*Traduit de l'anglais.*)

« Au mont Sinaï, au mont Saint-Bernard, en Europe, j'ai reçu la plus douce hospitalité; dans les Alpes, chez des religieux catholiques, mon nom fit croire que j'étais protestant; en Asie, chez des moines grecs, on savait que j'étais de la religion catholique : religion libérale, sublime, qui enseigne à pratiquer tant de tolérance et tant de charité. 19 juin 1830.

« Baron TAYLOR.»

« R. Moresby, commandant le vaisseau de la compagnie des Indes *le Palinurus*; Nander, lieutenant, H. Moreing, chirurgien, J. T. Jomes, garde marine, ont visité ces contrées si intéressantes pour un chrétien, et ont lu le Décalogue sur le point le plus élevé où l'on dit que la loi fut donnée à Moïse.» (*Traduit de l'anglais.*)

« Le docteur Guillaume Holt Gater, de Londres, est arrivé dans ce couvent dans la société de M. Bradford, le 4 octobre 1829, et l'a quitté le 8, pour se rendre au Caire et de là en Syrie. Ils ont ressenti un bonheur extrême de séjourner dans cette contrée intéressante. L'univers

est une espèce de livre dont on n'a lu que la première page, quand on n'a vu que son pays. (*Traduit de l'anglais.*)

« C'est la troisième fois que je viens dans le monastère. 15 avril 1826. Martin BRETZKEC. » (*Traduit de l'allemand.*)

« Le capitaine dom Manuel Valdès Alquer, au service de S. M. Ferdinand VII, roi des Espagnes et des Indes, a visité ces lieux saints avec le plus vif plaisir dans le mois de février 1824. Il avoue qu'avec grande admiration il a profondément senti dans son ame les choses merveilleuses que Dieu a daigné faire par les mains de son serviteur Moïse.

« Vive le Roi dont je suis le sujet. » (*Traduit de l'espagnol.*)

« M. J. Cohen des États-Unis de l'Amérique, est arrivé au couvent le 4 septembre 1832, et l'a quitté le 7, pour se diriger vers la Syrie, en passant par le désert qui conduit à Gaza. Il vient de visiter les quatre parties du globe ; il est monté sur le mont Sinaï, et a été amicalement reçu par les religieux du monastère. » (*Traduit de l'anglais.*)

Adieu mon cher ami, ma prochaine lettre vous conduira avec moi jusqu'au sommet du Sinaï. Adieu !

LETTRE CINQUANTE-TROISIÈME.

(Suite de la précédente.)

Le Caire, 27 mars 1833.

Mon voyage au désert m'avait tellement fatigué, mon cher Charles, et mes jambes s'étaient si mal trouvées de la gênante position dans laquelle j'avais dû les tenir, étant sur mon dromadaire, que je ne marchais plus qu'avec une grande peine. Après quelques jours de repos au monastère, je ne pouvais encore penser sans effroi que, pour arriver au Sinaï, j'avais à gravir des rochers escarpés, et n'offrant pas la moindre trace de chemin. Toutefois, je m'armai de courage, et, déterminé à surmonter tous les obstacles, me fallût-il grimper à l'aide de mes mains et en haletant, le 1er mars, à la pointe du jour, je me mis en route pour la sainte montagne, accompagné d'un religieux, d'un Arabe et de mon janissaire.

La montée commence à environ quatre cents pas du monastère; elle est extrêmement rude, escarpée, et fatigue d'autant plus qu'elle ne se

compose, pour ainsi dire, que de quartiers de porphyre feuilleté, et de fragments de rochers aigus. Nous avions de plus à lutter contre des monceaux de glace, et la neige, en quelques endroits, s'élevait à une telle hauteur, que c'était pour nous un véritable travail de nous y frayer un passage. Au bout d'une heure, je n'en pouvais plus. Malgré la rigueur du temps, malgré un vent très froid qui soufflait, j'étais tout en nage, au point que je ne vis rien de mieux que de recourir à la neige pour me rafraîchir et me soulager. Je ne me rappelle pas avoir jamais éprouvé une pareille lassitude. Cependant les souvenirs, les pensées de ma foi venaient à mon aide; ils m'empêchaient de m'arrêter au sentiment de ma faiblesse, et mes efforts croissaient en proportion des obstacles.

Tout présentait autour de nous un aspect triste et sombre; tout était solitaire, silencieux; nulle trace de verdure sur les flancs des blocs de granit qui s'élevaient au dessus des glaces et des neiges dont nous étions environnés.

A moitié chemin, nous rencontrâmes une chapelle dédiée au prophète Élie, et dans laquelle se trouve la grotte où il s'arrêta après avoir marché quarante jours et quarante nuits jusqu'à Horeb, la montagne de Dieu.

« Étant arrivé là, dit l'Écriture, il demeura

dans une caverne, et le Seigneur lui parla et lui dit : Que fais-tu ici, Élie ?

« Or Élie répondit : Je brûle de zèle pour vous, Seigneur, Dieu des armées, parce que les enfants d'Israel ont abandonné votre alliance, qu'ils ont détruit vos autels, qu'ils ont tué vos prophètes par le glaive, que je suis demeuré seul, et qu'ils ont cherché à m'ôter la vie.

« Le Seigneur lui dit : Sors, et tiens-toi debout sur la montagne devant le Seigneur : Et voilà que le Seigneur passa, et un vent violent et impétueux renversant les montagnes, et brisant les rochers devant le Seigneur : et le Seigneur n'était point dans ce vent, et après le vent un tremblement de terre : et le Seigneur n'était point dans ce tremblement,

« Et après le tremblement un feu : et le Seigneur n'était point dans ce feu, et après ce feu on entendit le souffle d'un petit vent.

« Lorsque Élie eut entendu, il se couvrit le visage de son manteau, et étant sorti, il se tint à l'entrée de la caverne, et voilà qu'une voix vint à lui, disant : Que fais-tu là, Élie ? Il répondit :

« Je brûle de zèle pour vous, Seigneur, Dieu des armées, parce que les enfants d'Israel ont abandonné votre alliance, qu'ils ont détruit vos autels, qu'ils ont tué vos prophètes par le

glaive, et qu'étant demeuré seul, ils cherchent encore à m'ôter la vie [1].

Je ne sais, mon cher ami, si jamais il est arrivé à quelques-uns de ces savants qui ont le malheur de négliger, de mépriser la grande science du salut, et de lui préférer les vaines connaissances dont se repaît l'orgueil, connaissances qui ne peuvent servir que quelques instants dans le rapide cours de la vie, je ne sais, dis-je, s'il leur est arrivé de gravir la montagne d'Horeb, d'y visiter la caverne d'Élie, la Bible à la main, d'y lire les paroles que je viens de mettre sous vos yeux, et de les confronter avec l'état actuel des lieux, avec les monts entr'ouverts, avec les roches fendues, brisées, bouleversées; mais si cela leur est arrivé, pour peu de bonne foi et de droiture que l'indifférence ou l'incrédulité ait laissé au fond de leur ame, je doute qu'à une telle lecture, à une telle confrontation, ils aient pu s'empêcher de rendre hommage à la vérité en s'écriant :

Oui, le Seigneur a passé par-là;

Et un vent violent et impétueux a renversé les montagnes et a brisé les rochers devant le Seigneur;

[1] Reg. lib. III, cap. 19.

Et après le vent un tremblement de terre;
Et après le tremblement un feu.

A l'étonnement, au saisissement que produisit en moi un si grand spectacle, succéda une douce surprise. Devant la chapelle du prophète, au milieu de rocs secs et stériles, nous vîmes un magnifique cyprès élevant majestueusement sa tête à une hauteur de quarante pieds au moins. Comme j'étais fort las, je me reposai un moment sous son feuillage.

De la caverne d'Élie, nous poursuivîmes péniblement notre marche à travers la neige, incessamment contrariés par le vent du nord qui soufflait avec violence. Enfin l'auguste cime, se montrant à nos regards, ranima mon courage et sembla me donner de nouvelles forces. Une heure après, tous mes vœux étaient satisfaits. Dans les transports d'une joie qui lui ôtait le sentiment des longues fatigues du voyage, mon ame oubliait le monde entier pour savourer délicieusement ces douces pensées :

Je suis sur ce mont sacré où « le Seigneur « vint à Moïse en l'obscurité d'une nuée, afin « que le peuple l'entendît parler et le crût à « jamais ».

Sur ces mêmes rochers où, « dès que l'aube « parut, voilà que les tonnerres commencèrent « à se faire entendre, et les éclairs à briller, et

« une nuée très épaisse à couvrir la montagne, « et *où* le son de la trompette éclatait avec « force ».

Sur ce Sinaï qui « tout entier fumait, parce « que le Seigneur y était descendu au milieu du « feu, et *où* la fumée de ce feu montait comme « une fournaise, et présentait un aspect ter- « rible ».

Sur ce Sinaï où, « tandis que le son de la « trompette augmentait de plus en plus, et de- « venait plus bruyant, Moïse parlait, et Dieu « lui-même lui répondait ».[1]

Et, saisi d'une religieuse terreur, je m'agenouillai; mes lèvres se collèrent sur la roche sainte; je restai long-temps prosterné, adorant et en silence le Dieu infiniment miséricordieux, qui, par amour pour Israel, avait daigné, des hauteurs du ciel, s'abaisser sur le Sinaï pour lui donner sa loi; et après l'avoir humblement remercié des continuelles bénédictions dont sa bonté avait accompagné mon pélerinage, la tête nue, la main sur mon cœur, et les yeux fixés vers le ciel, je prononçai à haute voix ces paroles qu'il avait fait entendre :

« *Je suis le Seigneur ton Dieu, etc.* »

Aucun son n'interrompait ma voix qui se prolongeait à travers les rochers de cette soli-

[1] Exode XIX.

tude profonde; la nature entière semblait écouter en silence les oracles de son divin Auteur.

. . . .

On voit sur le sommet du Sinaï les ruines de deux églises chrétiennes, dont l'une portait le nom de *la Transfiguration.* On y trouve aussi une mosquée construite par les Turcs, en l'honneur du législateur des Hébreux, pour lequel ils ont conservé une telle vénération, qu'ils ne désignent la montagne que par le mot de *Gibel-Mousa*, qui signifie montagne de Moïse.

Mais de tous les objets qu'offre à l'œil étonné l'aspect du Sinaï, il n'en est aucun dont il soit plus fortement frappé, que celui qui rappelle le récit suivant de l'Exode :

« A quoi connaîtrons-nous, dit Moïse au Seigneur, que nous avons trouvé grace devant vous, moi et votre peuple, si vous ne marchez avec nous afin que nous soyons glorifiés par tous les peuples qui habitent sur la surface de la terre ?

« Or, le Seigneur dit à Moïse : Je ferai encore ce que tu as demandé, car tu as trouvé grace devant moi, et je te connais par ton nom.

« Moïse dit : Je vous supplie de me faire voir votre gloire.

« Dieu répondit : Je ferai passer toute ma gloire devant toi, et je prononcerai en ta présence le nom du Seigneur; car je ferai grace à qui je voudrai, et miséricorde à qui il me plaira.

« Mais tu ne pourras voir ma face; car l'homme ne me verra point sans mourir.

« Et il ajouta : Voici un lieu près de moi; tu te tiendras là sur ce rocher.

« Lorsque ma gloire passera, je te placerai dans *une ouverture du rocher*, et je te couvrirai de ma main jusqu'à ce que ma gloire soit passée [1].

Or, mon cher ami, cette ouverture du rocher où fut placé Moïse, où la main du Seigneur le couvrit jusqu'à ce que sa gloire fût passée, elle subsiste encore aujourd'hui; elle se reconnaît encore sensiblement, à quatre mille ans de l'époque où en parlait l'écrivain inspiré; il n'est pas de voyageur qui ne puisse la voir; mes yeux l'ont vue, l'ont contemplée, et mon esprit, d'accord avec mon cœur, rendant hommage à la véracité des saintes Écritures, a remercié le ciel du bonheur de pouvoir considérer de près ce qui, pour tant d'autres, demeure un objet de foi.

[1] Exode XXXIII.

Les ruines des églises ont un peu exhaussé les bords de l'*ouverture*, mais on les distingue très visiblement d'avec le rocher dont le granit est extrêmement dur. J'y suis entré, j'y suis resté quelque temps, et avec un fort marteau, à peine, en une demi-heure, ai-je pu en détacher quelques petits fragments.

J'avais emporté une excellente lunette d'approche, et je comptais sur le plaisir de pouvoir promener au loin mes regards sur la vaste étendue de la perspective. Je confiai pour quelques minutes cet instrument au religieux qui m'accompagnait. Tandis que j'étais occupé à recueillir mes morceaux de granit, il voulut voir ce qu'il y avait dedans, il employa la force : les verres se brisèrent ; il me devint impossible de m'en servir. Il faut être dans une position semblable à celle où je me trouvais, pour sentir ce que dut me coûter la privation à laquelle me condamnait cet accident. J'en fus d'autant plus affecté, que je n'avais aucun moyen de le réparer.

Vis-à-vis le Sinaï est le mont Sainte-Catherine dont le sommet, plus haut que tous ceux de cette chaîne de montagnes, s'élève de huit mille quatre cent cinquante-deux pieds au dessus du niveau de la mer Rouge. On y voit un rocher sur lequel est empreint, dit-on, le corps

de la sainte qui y a reposé pendant plusieurs siècles. Il est fréquemment visité par des pélerins russes et grecs, et même quelquefois par des femmes. Pour y aller, il m'eût fallu sacrifier une journée. Le mauvais état des chemins pires que ceux par lesquels j'avais passé, le froid, la glace, la neige, le vent, tout contribua à m'en détourner : j'y renonçai.

Je passai trois heures sur le Sinaï, et, comme les apôtres sur le Thabor : Seigneur, disais-je, il fait bon ici, et j'eusse voulu y dresser une tente. Mon guide et le bon religieux m'avertirent qu'il fallait songer au retour. Je me fis plusieurs fois répéter cet avis, et, prosterné de nouveau, je promis à Dieu de lui être fidèle, je lui jurai de *n'avoir point d'autres dieux devant lui*, et nous partîmes.

Nous avions mis quatre heures à monter; nous en mîmes trois à descendre. Je rentrai au monastère beaucoup moins fatigué que je ne l'avais craint.

Le lendemain, à huit heures du matin, je fus descendu au bas du couvent avec le religieux chargé de m'accompagner. Il me conduisit dans le vallon de Raphidim, au lieu appelé de *la Tentation*, pour m'y montrer le rocher miraculeux d'où Moïse fit sortir de l'eau en le frappant de sa verge.

« Toute la multitude des enfants d'Israel étant partie du désert de Sin, selon leurs campements, d'après l'ordre du Seigneur, ils établirent leurs tentes en Raphidim, où il n'y avait point d'eau à boire pour le peuple.

« Et le peuple s'irrita contre Moïse, et dit: Donne-nous de l'eau, afin que nous buvions. Et Moïse leur dit : Pourquoi criez-vous contre moi? Pourquoi tentez-vous le Seigneur?

« Le peuple donc eut soif à cause de la disette d'eau, et murmura contre Moïse, disant : Pourquoi nous as-tu fait sortir d'Égypte, pour faire mourir de soif, nous, nos enfants et nos troupeaux?

« Moïse cria vers le Seigneur, disant : Que ferai-je à ce peuple? Encore un peu de temps, et il me lapidera.

« Et le Seigneur répondit à Moïse : Marche devant le peuple, et prends avec toi quelques-uns des anciens d'Israel, et tiens en ta main la verge dont tu as frappé le fleuve, et va.

« Voilà que je serai là devant toi sur la pierre d'Horeb, et tu frapperas la pierre, et l'eau en jaillira, afin que le peùple boive. Et Moïse fit ainsi en la présence des anciens d'Israel.

« Et il appela le nom de ce lieu *Tentatïon*, à cause des murmures des enfants d'Israel, parce qu'ils tentèrent le Seigneur, disant :

Le Seigneur est-il parmi nous ou non? [1] »

En chemin, nous nous arrêtâmes à un rocher dans lequel mon guide me montra un trou qui, me dit-il, est, d'après la tradition, le moule du veau d'or que fondit Aaron pour les Israélites, tandis que Moïse était sur le Sinaï. Le père Sicard, qui avait examiné ce trou de très près et en avait mesuré les proportions, dit expressément y avoir remarqué la figure, non d'un veau entier, mais seulement de la tête avec son mufle et ses cornes; et il est vrai qu'on en y retrouve encore aujourd'hui quelque ressemblance. Mais une observation grave, et qui fait naître sur ce point des doutes qui me paraissent fort raisonnables, c'est que ce prétendu moule, creusé dans le granit, ayant trois pieds de diamètre et autant de profondeur, il faudrait supposer que le veau entier avait les proportions colossales d'un éléphant, ce qui s'accorderait difficilement avec le texte de l'Écriture.

Le rocher d'où la tradition raconte que Moïse fit sortir de l'eau, a des caractères de vérité bien autrement frappants. Je ne sache pas avoir vu, de ma vie, de monuments qui constatent d'une manière plus convaincante les faits de l'antiquité qu'ils doivent rappeler. Imaginez sur

[1] Exod. cap. XVII.

un sol sec, stérile, dépourvu de toute espèce de plantes, et dans les environs duquel il ne se trouve pas une goutte d'eau, imaginez, dis-je, un énorme bloc de granit, haut de treize à quatorze pieds, large de dix, et en ayant cinquante au moins de circonférence, détaché de la montagne, et tombé dans la vallée, au milieu d'autres quartiers considérables de rochers que la dégradation, les éboulements amenés par les âges, y ont précipités.

« Ce rocher, dit un voyageur qui a visité les lieux, et que ses opinions philosophiques ne permettent pas de suspecter de vouloir favoriser la révélation, ce rocher laisse voir sur « sa « surface verticale une rigole d'environ dix « pouces de largeur sur trois pouces et demi de « profondeur, traversée par dix ou douze stries « ou coupures de deux pouces environ de pro- « fondeur, formées par le séjour de l'eau dans « la partie la plus tendre de ce bloc, que les « moines et les Arabes appellent le *rocher de « Moïse.* »

Cette description, je le reconnais, est parfaitement exacte; il n'y a que ces mots *dans la partie la plus tendre* qui manquent de vérité. Le bloc au contraire est tellement dur en toutes ses parties, qu'après des coups redoublés pendant une heure entière nous pûmes à peine en

recueillir de très petits fragments ; le marteau dont nous nous servions était de fer, et très fort : néanmoins il ne résista pas, il plia.

Une chose plus remarquable et que ne dit point l'écrivain que je viens de citer, c'est qu'encore aujourd'hui, le lien ou se trouve le rocher est désigné par les Arabes sous les noms de *Massab* et *Meribab*, expressions presque les mêmes que celles de *Massah* et de *Meribah*, dont se sert l'hébreu de l'écriture et qui signifient *querelle* et *tentation* [1].

Les Bédouins attribuent une vertu merveilleuse aux excavations que l'eau a formées dans le granit du rocher; ils y déposent de l'herbe qu'ils sont allés chercher au loin et la donnent ensuite à manger à leurs chameaux quand ceux-ci sont malades.

En rentrant au monastère, lorsqu'il fallut me placer dans l'annean de la corde à l'aide de laquelle on parvient à y être introduit, je ne pus me défendre des mêmes appréhensions que j'avais éprouvées le premier jour, appréhensions qui se renouvelèrent autant de fois que je me trouvai dans le cas de monter ou de descendre. Si l'homme qui tourne la roue sur laquelle la corde se replie, la laisse échapper, si cette

[1] Exod. cap. XVIII, v. 7.

corde casse, si vous ne vous y tenez pas fermement, s'il vous survient un évanouissement, une faiblesse, vous êtes perdu.

Je passai une partie de la journée du 3 à parcourir le désert qui borde le mont Horeb et le Sinaï, désert autrefois habité par des milliers de solitaires. J'étais accompagné du père Jean de Céphalonie, mon guide ordinaire, et du père Néophyte de Candie; celui-ci ne savait que le grec, et malheureusement ni l'un ni l'autre n'étaient en état de me satisfaire sur les points qui intéressaient le plus ma curiosité. J'aurais voulu apprendre de leur bouche les moindres détails propres à me faire mieux connaître une terre de prodiges qui présente en tout un caractère si étrange; je ne pus en obtenir que ce qu'en racontent la plupart des voyageurs chrétiens, et je fus réduit à ne recueillir que mes impressions particulières. Déjà j'avais aperçu ces masses de rochers éparses, et ces roches-mères dont elles se détachèrent, fendues et prêtes à laisser échapper de leur sein d'autres masses plus énormes encore; et les contemplant de nouveau, de nouveau je me sentis frappé d'épouvante. Tout ce qui m'environnait apportait à mon ame la tristesse et l'effroi. Silencieux à côté des deux religieux qui, eux-mêmes, considéraient avec saisissement ce spectacle auquel

cependant leurs yeux devaient être accoutumés, il me semblait que j'assistasse aux premières scènes du bouleversement de la nature, tel que les divines écritures l'annoncent pour les derniers jours du monde : et pour m'arracher aux terreurs qu'inspire cette pensée, j'avais besoin de me souvenir que la gloire du Seigneur avait passé là, que là elle s'était manifestée à Israel, que là avait été publiée la loi sainte, que là, au milieu du redoutable appareil de cette promulgation, les tonnerres avaient fait fumer les montagnes et foudroyé leurs entrailles.

Je gravis ensuite l'Horeb, et m'arrêtai longtemps à la place où l'on raconte que se trouvait Moïse lorsqu'il aperçut le buisson ardent. De ce point la perspective est admirable et ne se peut comparer à nulle autre. J'avais à ma gauche le mont Sinaï, élevant majestueusement sa cime sainte vers les cieux; à une demi-lieue au dessous de moi, dans un vallon étroit et profond, je voyais comme à mes pieds la *forteresse* du monastère de la Transfiguration, désespoir de l'Arabe qui convoite ce qu'elle contient, en mesurant d'un œil consterné des murailles qu'il ne saurait franchir; plus loin, dans le jardin du couvent, mes regards rencontraient de hauts cyprès dont la verdure rend encore plus tristes

les rochers arides qui entourent le monastère et projettent leurs énormes flancs dans le désert : à droite ma vue se prolongeait sur le chemin que parcoururent les enfants d'Israel pour venir au Sinaï, sur la plaine où ils campèrent, lorsque Dieu donna sa loi à Moïse, et au delà de cette plaine couverte de broussailles jaunes et flétries, sur le vaste amphithéâtre des montagnes qui la bornent.

Assis sur le rocher, je donnai un libre cours à toutes mes pensées ; mes souvenirs se réveillant en foule fesaient passer rapidement devant moi et les miracles de la prédilection de Dieu pour son peuple, et les prodiges d'ingratitude de ce peuple grossier et charnel ; jamais je n'avais si fortement senti l'énormité des prévarications d'Israel devenu idolâtre au pied de ces montagnes. Je voyais au milieu du camp l'autel sacrilége dressé par Aaron ; je voyais l'abominable idole, et les holocaustes, et les victimes offertes, et la multitude oubliant le Seigneur qui les avait délivrés de l'Égypte, les uns assis pour manger et pour boire, les autres se livrant à des joies insensées, à des danses impures. J'apercevais Moïse descendant en hâte du Sinaï, brisant les tables de la loi dans les transports d'une colère sainte, et les enfants de Lévi armés d'un glaive, passant et repassant au tra-

vers du camp d'une porte à l'autre, et frappant de mort le frère, le proche, l'ami; j'entendais les cris des coupables tombant, expirant sous les coups. Et en même-temps qu'à ce terrible spectacle je reconnaissais la justice des vengeances divines, je demeurais déconcerté, confondu de l'excès d'aveuglement et d'ingratitude qui avait fait méconnaître les plus éclatants, les plus récents bienfaits; et pour avoir l'intelligence d'un si étrange mystère, je me sentais entraîné à me replier sur moi-même, à sonder profondément les misères de mon propre cœur, et je finissais par reconnaître que plus ingrat encore, il ne lui était arrivé que trop souvent, après des grâces et des faveurs non moins grandes de la part du Seigneur, d'adorer des divinités étrangères, les dieux qu'adore le monde : heureux d'avoir, au jour de mon repentir, trouvé entre les mains des lévites de la nouvelle loi, au lieu du glaive qui donne la mort, la croix de mon Sauveur, sa miséricorde et mon pardon.

Le 4 mes chameaux étant arrivés, je m'occupai presque absolument de mes préparatifs de départ.

Le matin je me rendis à la chapelle du buisson ardent, et de là j'allai passer quelques instants devant le tombeau de sainte Catherine. Les

pères étaient à l'office. Pendant ma prière je fus distrait par une voix angélique dont le chant doux et harmonieux formait un singulier contraste avec celui des autres religieux; aux accents de cette voix je crus reconnaître la manière de l'école italienne que favorisait encore un organe souple et sonore, et j'en fus d'autant plus frappé que rien n'est plus rare parmi les grecs de ces contrées. En sortant de l'église, je fis à ce sujet une question de curiosité à l'un des pères : je désirais connaître celui dont le chant m'avait ravi. « Le voilà, me répondit-il, « en me le montrant à quelques pas de nous. « Il ferait beaucoup mieux de se taire, ajouta-t- « il brusquement, ou de se conformer aux « usages de la communauté pour l'office di- « vin. » Or, il faut vous dire, mon cher ami, qu'à en juger par ce que j'ai entendu, l'usage de la communauté est de chanter d'un ton nasillard, de l'effet le plus désagréable. Je fis un effort de politesse, afin de ne pas laisser voir que je n'étais pas de cet avis.

Le soir je présentai mes adieux à la communauté presque toute réunie. Les religieux sont au nombre de quarante-cinq à cinquante; parmi eux se trouvent plusieurs vieillards de soixante-et-dix à quatre-vingts ans, qui paraissent à peine en avoir quarante, tant leur santé est

forte et robuste; le plus âgé à quatre-vingt-seize ans, et montre toute la vigueur de la jeunesse. Doué d'une excellente vue, il lit sans lunettes, et dans les fonctions qu'il remplit, il est pour ses confrères un modèle d'activité et d'exactitude. Cette bonne disposition du corps tient non seulement à la paix, à la simplicité, à la régularité de vie que l'on peut remarquer dans toutes les communautés, mais à la pureté de l'air qu'on respire dans ces contrées. Quelques-uns des pères ont pourtant sur ce point des idées un peu exagérées : ils m'assurèrent qu'un pestiféré qui entrerait dans leur monastère n'y communiquerait son mal à personne. J'ignore s'ils en ont fait l'expérience. Mon incrédulité se trahit par un sourire qu'ils prirent en pitié. Du reste, tous accueillirent de la manière la plus affectueuse, mes remercîments et l'hommage de ma reconnaissance pour les soins hospitaliers que j'en ai reçus.

Dans une dernière conversation avec le supérieur, après lui avoir plus particulièrement exprimé toute ma gratitude, je me permis deux ou trois questions de quelque intérêt sur sa communauté. J'avais lu quelque part qu'il existait dans le couvent une imprimerie arabe; je l'interrogeai à ce sujet, il me répondit que ce que j'avais lu était une erreur. Je lui parlai des

dépenses considérables que devait entraîner l'entretien de tant de bâtiments qui font partie du monastère, de l'église, des trente chapelles qu'on y compte, de leurs ornements, etc., et je lui témoignai l'étonnement où j'étais qu'il pût pourvoir et suffire à tout. Il entra complaisamment dans le détail des ressources nombreuses que procure la dévotion à sainte Catherine, dévotion généralement répandue parmi les Grecs; il me dit que des secours arrivaient de pays fort éloignés, même des Indes, et après une longue énumération : « Nos murailles, ajouta-t-il avec chaleur, nos murailles pourraient être d'or, si nous avions « tout ce que la piété de nos frères nous a envoyé et que la violence des Arabes nous a « ravi. » Il me raconta à cette occasion que récemment encore, avant que Méhémet-Ali se fût emparé du trône d'Égypte, le monastère était en butte à des vexations journalières, non moins funestes fort souvent à la vie des religieux qu'à leurs richesses. Plusieurs ont péri victimes de leur dévoûment aux intérêts de la maison, et en sont considérés comme les martyrs; on conserve leurs ossements dans une chapelle particulière.

Les religieux n'exigent pas la moindre chose des pélerins et des voyageurs, pour prix de

l'hospitalité qu'ils en ont reçue; mais ils comptent sur un bienfait, et je n'ai pas ouï dire qu'à cet égard leur attente ait été jamais trompée. En inscrivant mon nom sur le livre des étrangers, j'y joignis mon tribut, beaucoup moins pour me conformer à l'usage, que par un vif sentiment des soins, des politesses et des égards dont j'avais été comblé.

Adieu, mon cher ami! Si le temps me le permet, une prochaine lettre vous dira tout ce qui, dans mon retour au Caire, me paraîtra devoir être pour vous de quelque intérêt.

LETTRE CINQUANTE-QUATRIÈME.

Suite de la Lettre précédente.

Le Caire, 30 mars 1833.

Je quittai le monastère de la Transfiguration le 5 mars de grand matin, mon cher Charles, et quoique pressé de partir, ce ne fut pas sans quelques regrets. Le père Jean de Céphalonie et le père Néophyte de Candie, de qui j'avais déjà reçu tant de marques d'obligeance, voulurent me faire l'honneur de m'accompagner à une lieue du couvent.

A peine avais-je abandonné la corde par laquelle on m'avait descendu, que je me vis entouré de Bédouins qui me demandèrent l'aumône. Pour me débarrasser du plus importun, mon janissaire Mahomet lui donna un soufflet. Je l'en repris vivement, et j'exigeai en réparation qu'il portât lui-même de ma part quelques pièces de monnaie à celui qu'il avait frappé; il hésita un moment, et finit par obéir.

Les mêmes chameliers qui m'avaient conduit étaient là, fort empressés de s'offrir pour me ramener. Ils s'étaient attachés à moi pendant le premier voyage, et n'eussent pas supporté sans peine que d'autres qui se présentaient aussi eussent été choisis. Je leur donnai d'autant plus volontiers la préférence qu'à part l'ennui que m'avait causé dans le principe leur éternel babil, défaut, comme je vous l'ai dit, commun à tous les Arabes, je n'avais eu qu'à me louer de leur service. Pour le retour ils me firent prendre une autre route plus longue, mais selon eux meilleure que celle par laquelle nous avions passé en nous rendant au Sinaï. Il s'en fallut que j'eusse à m'en féliciter autant qu'ils l'avaient prétendu : des rochers, des pierres, du sable, quelques chameaux errant çà et là pour trouver une chétive nourriture, nous ne vîmes pas autre chose pendant les premières journées.

Celle du 6 fut extrêmement pénible : nous fîmes dix lieues, constamment contrariés par le vent le plus violent. J'éprouvai la plus grande difficulté à me tenir sur mon dromadaire; mon chapeau fut déchiré, mis en pièces; Mahomet, malgré son habileté, faillit à être démonté; je crus un instant que nous ne résisterions pas à la fureur de l'ouragan. Ce fut pis encore le soir quand je voulus dresser ma tente ; dix fois elle fut soulevée, emportée à quarante ou cinquante pas de nous; je ne parvins à la fixer qu'en allant l'abriter près d'un rocher à quelque distance du lieu où mes gens s'étaient établis à cause des broussailles. Pour surcroît de misères, il nous fut impossible aux uns et aux autres de faire du feu. Le mauvais temps ne cessa que bien avant dans la nuit.

Le lendemain à mon réveil, quelle fut ma surprise lorsqu'ayant appelé mes Bédouins, j'entendis un écho, le plus beau peut-être dont mes oreilles aient été frappées, répéter très distinctement mes paroles. J'en éprouvai une sensation de plaisir d'autant plus vive que j'étais plus éloigné de m'y attendre, et au lieu d'appeler une seconde fois mes hommes, me voilà à m'écrier dans la jubilation de mon cœur : Jésus! Marie! Joseph!

Et l'écho de redire, en répétant jusqu'à la

moindre inflexion de ma voix : Jésus! Marie! Joseph!

Ravi, hors de moi d'entendre un rocher musulman faire *chorus*, et voulant prolonger une jouissance si douce, de toute la force de ma voix j'entonnai, je chantai d'un bout à l'autre le *Salve regina ;* l'écho chanta avec moi, envoyant au loin dans le désert toutes mes paroles avec une admirable fidélité. Mes Bédouins étonnés écoutaient en silence; ils semblaient partager mon extase, et pour ne pas l'interrompre, au lieu de venir à moi, ils attendaient patiemment que j'allasse les rejoindre.

Dans la journée du 9 je me trouvai beaucoup plus fatigué qu'à l'ordinaire. Je craignis de ne pouvoir supporter la marche et d'être obligé de m'arrêter avant l'heure accoutumée. Ce ne fut qu'en fesant effort sur moi-même que je parvins au lieu où nous devions passer la nuit. On se hâta de préparer ma tente; j'eus un accès de fièvre; j'éprouvai des palpitations de cœur. Je désespérais de pouvoir continuer mon voyage, et déjà l'inquiétude assiégeant mon esprit, je me demandais tristement ce que je deviendrais, si mon mal s'aggravait, si je devais faire une maladie, loin de tout secours, livré seul à la merci de quelques Arabes, au milieu d'un désert. Puis me rappelant notre père qui est aux

cieux, je revins à de meilleures pensées; j'adorai sa volonté sainte, je remis avec confiance mon sort entre ses mains, et il me fit la grace de comprendre que pour un religieux que ses vœux ont à jamais séparé du monde, il n'y a pas moins de bonheur, et qu'il peut y avoir plus de gloire à mourir en pélerinage sur le sable d'un désert, qu'à lui rendre son ame sur la paille et sur la cendre, entouré des soins et des prières de ses frères. La nuit amena quelque repos; à l'aurore la fièvre avait cessé, je me sentis un nouveau courage : j'ordonnai le départ.

L'après-midi au moment où, distrait par les souvenirs de la veille, je songeais à tout autre chose qu'à ce qui était devant moi, j'aperçus la mer Rouge dont je me croyais encore fort éloigné. Cette vue fut pour mon cœur ce qu'est la rosée pour une terre sèche et aride : elle le rafraîchit, elle le soulagea; ma peine devint plus légère, et la marche de la journée s'acheva avec moins de difficulté que je ne l'avais espéré.

Dès le grand matin du jour suivant, je pris deux de mes Bédouins, et armé jusqu'aux dents, je partis avec eux, impatient de me retrouver ce jour-là même sur le rivage de la mer. J'avais recommandé à Mahomet qui devait venir derrière avec les chameaux, de m'attendre aux *fontaines de Moïse* où j'irais le rejoindre et passer

la nuit. Le sable fatigua extrêmement nos montures; en certains endroits elles s'y enfonçaient jusqu'à mi-jambes; toutefois nous parvînmes d'assez bonne heure sur la rive. Je mis aussitôt pied à terre, et me hâtai de ramasser les plus beaux coquillages. Au moment de repartir, je m'aperçus que je n'avais plus le crucifix que je portais constamment sur moi. L'avais-je laissé le matin en pliant mon bagage? était-il tombé en chemin? me l'avait-on volé? je ne savais que penser. Cette perte ne pouvait m'être plus sensible; elle m'affectait au point de me faire oublier tout le reste. Depuis un grand nombre d'années, c'était au pied de ce crucifix que je déposais toutes mes peines; il était mon soutien dans mes maladies, mon plus cher compagnon dans mes voyages, ma consolation, mon bonheur. Souvent je l'avais perdu, toujours je l'avais retrouvé, et en dernier lieu, l'ayant laissé au Saint-Sépulcre, il m'avait été renvoyé à Jaffa. Cette fois l'appréhension de ne plus le revoir était d'autant plus fondée que je pouvais l'avoir égaré dans les sables, et que peut-être il était déjà devenu la proie de l'Arabe. Je m'empressai d'aller rejoindre les Bédouins de ma caravane. Je les réunis tous autour de moi et leur appris la perte que j'avais faite; j'ajoutai que mon crucifix n'était point d'or comme

quelques-uns auraient pu l'imaginer, que ne voulant supposer aucun d'eux capable de me l'avoir volé, j'allais envoyer à sa recherche, mais que s'il ne se retrouvait pas, je savais quelle mesure j'aurais à prendre. A la suite de cet avertissement j'expédiai celui d'entr'eux en qui j'avais le plus de confiance avec ordre de suivre les chemins par lesquels nous avions passé, en remontant jusqu'à l'endroit où j'avais dressé ma tente, et de se rendre de là à Suez où je l'attendrais. Il prit de l'eau et des provisions pour deux jours et partit aussitôt.

A peine avait-il disparu qu'un jeune nègre qui voyageait avec nous vint me prier instamment de lui permettre de le suivre afin de l'aider dans ses recherches. Cette démarche me parut singulière; il en fallait moins pour éveiller mes soupçons. J'aurais pu à mon tour lui demander une permission, celle de visiter ses poches. Je jugeai plus chrétien de lui faire donner sa part de provisions et de le laisser aller. Mais dès ce moment je ne doutai plus que je ne recouvrasse mon crucifix.

Nous couchâmes aux *fontaines de Moïse* où nous trouvâmes comme à notre premier passage un grand nombre de Bédouins. Le temps fut affreux; nous eûmes le vent et la pluie la plus grande partie de la nuit.

A la pointe du jour les chameliers qui conduisaient mon bagage prirent, par mon ordre, la route de terre pour faire le tour de l'isthme, tandis qu'afin d'épargner deux heures de chemin, j'allai traverser le bras de mer en face de Suez. J'y rencontrai fort heureusement une barque chargée d'outres pleines d'eau qu'elle transportait à la ville; mais elle était arrêtée à quelque distance du rivage, et ne pouvait venir à bord. Je fus obligé de m'y faire porter. Les Arabes qui, grace à mon dromadaire, me croyaient un grand personnage et comptaient en conséquence sur un bon *bachis*, me prirent avec joie sur leurs épaules, et s'avancèrent triomphalement dans l'eau, poussant de grands cris, chantant à gorge déployée, me haussant, me baissant selon la cadence de leur mélodie, et s'inquiétant peu que dans l'alternative de leurs mouvements mes vêtements plongeassent dans la mer. Jugez si j'étais impatient de sortir de leurs mains. Je ne respirai que lorsqu'enfin je me sentis dans la barque.

Je trouvai à Suez une affluence extraordinaire de pélerins mahométans qui étaient venus s'y embarquer pour aller jusqu'à Thor, et de là se rendre à La Mecque. Les rues étaient encombrées de tentes, de chameaux et de bagages. La foule curieuse s'arrêtait devant mon

costume; plusieurs me considéraient d'un air ébahi, d'autres s'attachaient plus ou moins long-temps à mes pas; quelque-uns me suivirent jusqu'à la demeure de l'agent de la compagnie des Indes, M. Manoula, chez lequel j'allai descendre, et qui me reçut avec autant d'empressement que de cordialité.

Le Bédouin et le nègre qui étaient partis à la recherche de mon crucifix n'étaient pas de retour; je fus obligé de sacrifier la journée du lendemain pour les attendre. Le matin, profitant de la marée basse, j'allai avec mon hôte, mon janissaire et deux pêcheurs recueillir de nouveaux coquillages et de belles écrevisses de mer, sur le sol que les eaux laissaient à découvert avant le reflux. Mes hommes arrivèrent dans l'après-midi. Ils avaient fait une très longue course, suivant, autant qu'ils l'avaient pu, tantôt ensemble, tantôt isolément, les traces de nos chameaux, et le nègre, dans un des moments où il était seul, avait été assez heureux pour retrouver sur le sable l'objet auquel je mettais tant de prix. C'était du moins ce qu'il racontait, et ce que le Bédouin avait la bonhomie d'attester sur la parole de son compagnon. Plus incrédule, je m'en rapportai d'autant moins à ce récit, que d'avance j'avais entrevu la combinaison et ses résultats; toutefois comme en de

telles occasions il peut être dangereux de laisser voir à l'homme qui n'a plus sa propre estime qu'il ne doit pas compter sur celle d'autrui, au lieu de lui révéler toute ma pensée, je préférai paraître croire à sa probité, et pour toute punition je me bornai à ne lui accorder d'autre récompense que de simples remercîments, persuadé que les avertissements de sa conscience ne lui permettraient pas de m'accuser d'ingratitude.

Impatient d'arriver au Caire, je quittai Suez le 13 à quatre heure du matin, et je pressai le plus possible notre marche. Une seule chose nouvelle me frappa dans le trajet; ce fut le phénomène d'optique auquel les physiciens donnent le nom de mirage, phénomène qui fut pour moi, comme il l'est pour tous ceux qui ne le connaissent point, d'un effet extraordinaire et difficile à décrire. Le 14, avant midi, la plaine sablonneuse du désert, à une certaine distance, parut changée en une mer immense et sans limites. A mesure que nous avancions, les arbres, les maisons, les villages, tous les objets qui s'élevaient au loin sur la surface du sol semblaient nager dans cet océan, dont les eaux fuyaient à notre approche; et l'illusion était si complète, si forte, si semblable à la réalité, que sans le secours de la réflexion, il m'eût été

comme impossible de me défendre de l'erreur de mes sens. Pour le voyageur harassé de fatigue, brûlé par les ardeurs du soleil et haletant de soif, cette apparence trompeuse devient quelquefois un cruel surcroît de tourments. Nouveau Tantale, il voit ce qu'il prend pour de l'eau se retirer devant lui avec d'autant plus de vitesse qu'il fait plus d'efforts pour l'atteindre afin de s'y désaltérer [1].

Enfin le 15, après une marche de seize heures, nous arrivâmes au Caire. Toute la ville était en émoi. C'était le jour du départ de la grande caravane pour La Mecque : l'allégresse était générale. On portait processionnellement dans les divers quartiers, le tapis que la capitale de l'Égypte est dans l'usage d'envoyer chaque année au tombeau du prophète, et partout, à la porte même par laquelle nous devions entrer, la foule était immense. Mon janissaire, avec sa canne à pommeau d'argent, menaçait en vain. Nous désespérions de pouvoir avancer, lorsque l'officier égyptien qui était de garde, s'apercevant de notre embarras, détacha quelques soldats qui vinrent nous frayer le chemin. Une fois dégagé, j'ordonnai à Mahomet de prendre les rues les moins encombrées, et toute-

[1] Voyez l'explication de ce phénomène au tome second de la Physique de Haüy.

fois ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à me conduire au monastère des révérends pères Franciscains. J'eus le bonheur d'y trouver avec les bons religieux M. le vice-consul d'Autriche et de nombreux amis, qui, tous empressés de me revoir et de me féliciter sur l'heureux succès d'un voyage auquel ils avaient pris le plus vif intérêt, me comblèrent de prévenances et d'amitié.

Je ne veux pas, mon cher ami, terminer le récit de mes courses dans le désert sans arrêter quelques moments votre pensée sur une des merveilles de la bonté divine dont je ne vous ai point encore parlé, mais que, depuis mon départ du Caire, ma reconnaissance n'a pas manqué un seul jour de célébrer, et qui occupera à jamais une place parmi mes plus chers souvenirs. C'est la merveille que présente le chameau à quiconque l'a vu de près, à quiconque a pu en étudier la destination et apprendre, ne fût-ce que par une expérience de quelques jours, de quelle ressource il est pour les peuples de l'Orient. De toutes les espèces d'animaux soumises à la volonté de l'homme, il n'en est aucune en qui se montre d'une manière plus sensible cette Providence paternelle qui s'est plue à proportionner les secours aux besoins, à assortir, si je puis m'exprimer ainsi, les bêtes

de charge, leur forme, leur volume, leur force, leur genre de vie, toutes leurs qualités et jusqu'à leur couleur aux contrées pour lesquelles elles sont faites, et aux divers usages auxquels elles doivent être employées. Cent fois, en pensant à l'homme qui a le malheur de ne pas reconnaître l'auteur de toutes choses à ses œuvres, cent fois il m'est arrivé de me dire intérieurement à moi-même : Oh! si l'infortuné pouvait voir ce que j'ai vu, comme il admirerait ce que j'admire! et pour peu qu'il restât dans son esprit de cette lumière qui permet d'apercevoir les causes dans les effets, pour peu qu'il restât dans son cœur de cette disposition de tout cœur droit et honnête à aimer ce qui est bon, comme à la vue du chameau, de ses utilités multipliées, il oublierait ses tristes sophismes d'une science vaine et ingrate, pour s'élever jusqu'à Dieu, rendre hommage à sa puissance, à sa sagesse, à sa bonté, l'adorer, le glorifier et le bénir!

Doué des qualités les plus conformes au climat qu'il habite, le chameau est pour l'Arabe un trésor plus précieux que les richesses, que l'or, que les soieries de l'Orient. Aussi l'Arabe l'appelle-t-il l'animal saint, l'animal sacré [1], et

[1] Camelos.... animalia sancta ii appellant ex insigni commodo quod ex ipsis indigenæ accipiunt. (Prosper Alpini, hist. Ægypti.)

lui prodigue-t-il un attachement plein de respect; il sait que sans lui il ne pourrait ni se vêtir, ni voyager, ni commercer, ni même vivre. « Qu'on se figure, dit Buffon, un pays « sans verdure et sans eau, un soleil brûlant, « un ciel toujours sec, des plaines sablon- « neuses, des montagnes encore plus arides « sur lesquelles l'œil s'étend et le regard se « perd sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet « vivant, une terre morte et pour ainsi dire « écorchée par les vents, laquelle ne présente « que des ossements, des cailloux épars, des « rochers debout ou renversés, un désert en- « tièrement découvert où le voyageur n'a ja- « mais respiré sous l'ombrage, où rien ne l'ac- « compagne, où rien ne lui rappelle la nature « vivante, solitude absolue mille fois plus af- « freuse que celle des forêts, car les arbres sont « encore des êtres pour l'homme qui se voit « seul; plus isolé, plus dénué, plus perdu dans « ces lieux vides et sans bornes, il voit partout « l'espace comme son tombeau; la lumière du « jour plus triste que l'ombre de la nuit ne « renaît que pour éclairer sa nudité, son im- « puissance, et pour lui présenter l'horreur de « sa situation, en reculant à ses yeux les bar- « rières du vide, en étendant autour de lui « l'abîme de l'immensité qui le sépare de la

« terre habitée; immensité qu'il tenterait en « vain de parcourir, car la faim, la soif et la « chaleur brûlante, pressent tous les instants « qui lui restent entre le désespoir et la mort. »

« Et cependant, à l'aide du chameau, l'Arabe « a su franchir et s'approprier ces lacunes de « la nature, qui lui servent d'asile, assurent « son repos et maintiennent son indépen- « dance [1] ».

Et cependant, à l'aide du chameau, le savant des climats tempérés ou même des froides régions du nord, n'ayant plus à redouter de cruelles privations et d'insurmontables obstacles, a pu aller interroger, au profit de la science, les sables ardents du désert et les rochers de ses montagnes, reconnaître les lieux, en déterminer la position, en mesurer l'étendue ou en calculer la hauteur.

Et cependant, à l'aide du chameau, pour visiter les cimes sacrées des monts où la voix de Dieu se fit entendre, l'humble pélerin, souvent sans autre ressource que le tribut de la charité qu'il avait recueilli sur son passage, a pu s'engager dans les mêmes voies et ne pas craindre d'être brûlé par le soleil, ni de trouver, après les tourments d'une horrible soif et d'une faim dévorante, une affreuse agonie et la mort.

[1] Buffon, Quadrupèdes, tom. v.

Et moi-même, mon cher ami, à l'aide du chameau, malgré le poids des années, malgré l'affaiblissement d'une santé épuisée par les travaux et les peines d'une vie long-temps agitée, j'ai pu accomplir heureusement mon pélerinage et échapper à tous les périls.

Si je vous rapportais ici, mon cher Charles, ce qu'ont écrit sur le chameau les voyageurs les plus célèbres, ceux-mêmes d'entr'eux à qui la contemplation des créatures rappelle moins souvent le Dieu par qui elles existent, vous ne verriez pas sans une vive surprise jusqu'à quel point, frappés de l'évidence du bienfait, ils ont loué, exalté l'attention de la Providence qui a mis au service de l'homme un quadrupède si précieux. Mais je préfère vous faire lire ce qu'en a dit un des *philosophes* de notre temps, connu par sa haine contre le christianisme et contre ses doctrines; vous y remarquerez avec plus d'étonnement encore comment est forcé de parler un écrivain que l'idée seule de Dieu importune, qui, pour ne pas l'éveiller dans l'esprit de ses lecteurs, évite de l'exprimer, et qui toutefois laisse voir malgré lui qu'il en est comme assiégé, se trahissant visiblement par l'affectation avec laquelle il prend soin de substituer partout le nom de la *nature* à celui de son auteur, de transporter à l'une la puis-

sance et l'intelligence de l'autre, comme si le mot *nature* pris d'une manière absolue sous un tel rapport, n'était pas le plus absurde et le plus vide de sens qu'il y ait dans toutes les langues.

« Dans les cantons du désert où le sol est ro-
« cailleux et sablonneux, dit Volney, les pluies
« font germer les graines des plantes sauvages,
« raniment les buissons, les renoncules, les
« absinthes, les qualis et forment dans les bas
« fonds des lacunes où croissent des roseaux et
« des herbes : alors la plaine prend un aspect
« assez riant de verdure; c'est la saison de
« l'abondance pour les troupeaux et pour leurs
« maîtres; mais au retour des chaleurs, tout se
« dessèche, et la terre poudreuse et grisâtre,
« n'offre plus que des tiges sèches et dures
« comme le bois que ne peuvent brouter ni les
« chevaux, ni même les chèvres. Dans cet état
« le désert deviendrait inhabitable, et il fau-
« drait le quitter si la *nature* n'y eût attaché un
« animal d'un tempérament aussi dur et aussi
« frugal que le sol est ingrat et stérile, si *elle*
« n'y eût placé le chameau. *Aucun animal ne*
« *présente une analogie si marquée et si exclu-*
« *sive à son climat ; on dirait* QU'UNE INTENTION
« PRÉMÉDITÉE *s'est plue à régler les qualités de*
« *l'un sur celles de l'autre. Voulant* que le cha-

« meau habitât un pays où il ne trouverait
« que peu de nourriture, la *nature* a écono-
« misé la matière dans toute sa construction.
« *Elle* ne lui a donné la plénitude des formes
« ni du bœuf, ni du cheval, ni de l'éléphant;
« mais le bornant au plus étroit nécessaire,
« *elle* lui a placé une petite tête sans oreilles au
« bout d'un long cou sans chair; *elle* a ôté à
« ses jambes et à ses cuisses tout muscle inu-
« tile pour les mouvoir; enfin *elle* n'a accordé à
« son corps desséché que les vaisseaux et les
« tendons nécessaires pour en lier la char-
« pente. *Elle* l'a muni d'une forte mâchoire
« pour broyer les plus durs aliments; mais, de
« peur qu'il n'en consommât trop, *elle* a ré-
« tréci son estomac, et l'a obligé *à ruminer*.
« *Elle* a garni son pied d'une masse de chair,
« qui glissant sur la boue, et n'étant pas propre
« à grimper, ne lui rend praticable qu'un sol
« sec, uni et sablonneux comme celui de l'Ara-
« bie; enfin *elle* l'a destiné visiblement à l'es-
« clavage, en lui refusant toutes défenses contre
« ses ennemis. Privé des cornes du taureau, du
« sabot du cheval, de la dent de l'éléphant et
« de la légèreté du cerf, que peut le chameau
« contre les attaques du lion, du tigre, ou
« même du loup?... Aussi pour en conserver
« l'espèce, *la nature* le cacha-t-elle au sein des

« vastes déserts, où la disette des végétations
« n'attirait nul gibier, et d'où la disette du gi-
« bier repoussait les animaux voraces. Il a fallu
« que le sabre du tyran chassât l'homme de la
« terre habitée, pour que le chameau perdît sa
« liberté. Passé à l'état domestique, il est de-
« venu le moyen d'habitation de la terre la
« plus ingrate; lui seul subvient à tous les be-
« soins de ses maîtres; son lait nourrit la fa-
« mille arabe sous les diverses formes de caillé,
« de fromage et de beurre; souvent même on
« mange sa chair. On fait des chaussures et des
« harnais de sa peau, des vêtements et des
« tentes de son poil. On transporte par son
« moyen de lourds fardeaux; enfin lorsque la
« terre refuse le fourrage au cheval, si précieux
« au Bédouin, le chameau subvient par son lait
« à la disette, sans qu'il en coûte pourtant
« autre chose que quelques tiges de ronces ou
« d'absinthe, et des noyaux de datte pilés.
« Telle est l'importance du chameau pour le
« désert, que si on l'en retirait, on en sous-
« trairait toute la population dont il est l'uni-
« que pivot. »

Ainsi a parlé du chameau l'homme même qui écartait soigneusement de sa pensée et de sa plume jusqu'au nom de Dieu trop effrayant

pour son orgueil, et qui crut s'affranchir et affranchir les autres de toute crainte et de tout remords, en enseignant que : « La foi et l'espé-
« rance sont des idées sans réalité, des vertus
« de dupes, que la charité est une exagération,
« et la prière une dépravation de la morale. »

Autant le chameau d'un certain âge est grave et sérieux, autant le petit chameau est, si je puis le dire, badin et folâtre. Nous en avions un de trois semaines, qui suivait sa mère : il était d'une gaîté charmante; c'était un véritable espiègle. Nous étions bons amis. Il jouait avec moi; je jouais avec lui. Quand je cherchais à m'en approcher, il gambadait aussitôt et se sauvait : si je fesais semblant de ne pas le voir, ou si je le chassais, à l'instant il venait m'agacer. Sa mère était pour lui d'une grande complaisance, d'une grande tendresse : lorsqu'il prenait son lait, rien au monde n'eût pu l'en séparer, la faire marcher : elle ne voyait que lui; elle oubliait la faim, la soif, pour ne s'occuper que de lui. Témoin chaque jour de ces soins de l'amour maternel, pouvais-je ne pas m'écrier avec un profond sentiment d'admiration : O providence de mon Dieu!

Le dromadaire ne diffère du chameau qu'en ce que ses formes sont plus sveltes, ses jambes plus déliées, son poil plus fin. Le mien, comme

tous ceux de son espèce, à la longue, surpasse en vitesse la meilleure jument arabe. En route je ne me lassais pas de l'admirer. Une fois, pour hâter sa marche, j'eus la pensée de le frapper, ma main refusa d'obéir. Au moindre accent de ma voix il pliait les genoux pour que je pusse plus facilement monter ou descendre. Si par hasard je laissais tomber mon mouchoir, mon bréviaire, si la bride m'échappait, il s'arrêtait aussitôt spontanément jusqu'à ce que j'eusse ramassé ou qu'on m'eût remis l'objet tombé. Voulant retourner promptement des bords de la mer à ma caravane, je le pressai plus vivement qu'à l'ordinaire; il tourna la tête vers moi, et me regarda en poussant un léger cri, comme pour m'avertir que nous avions encore une longue route à faire, et que si je le fesais marcher si vite, il lui serait impossible de me ramener à ma destination.

Soir et matin, quand nos chameaux étaient groupés autour de notre caravane, je me plaisais à les visiter, à les caresser; mais je revenais toujours de préférence à mon blanc dromadaire qui couchait à la porte de ma tente. Je ne confiais à nul autre le soin de nourrir ce fidèle compagnon de mon pélerinage : c'était moi qui lui offrais de temps en temps de ces fèves que j'avais emportées exprès pour lui; il connaissait

ma voix et paraissait me comprendre; j'avais pour lui des attentions particulières, il les remarquait et s'y montrait sensible. Quoiqu'il pût supporter la soif beaucoup plus long-temps que moi, je partageais souvent mon eau avec lui sans trop m'inquiéter de la difficulté de m'en procurer une nouvelle provision; il buvait en me regardant avec des yeux dans lesquels je croyais démêler une sorte de reconnaissance. Je l'ai quitté, et je l'avoue, c'est avec regret, parce qu'aucun animal ne m'a rappelé et ne me rappellera jamais plus fortement la bonté infinie de Dieu pour l'homme, cette bonté que le philosophe *sans foi*, *sans espérance*, *sans charité* attribue stupidement à la *nature*.

Adieu, mon cher Charles; aidez-moi à remercier le Ciel des bénédictions qu'il a répandues sur le voyage dont je viens d'achever le récit, et croyez à ma constante amitié.

LETTRE CINQUANTE-CINQUIÈME.

Le Caire, 8 juin 1833.

Qu'avez-vous pu penser, mon cher Charles, en voyant que je tardais si long-temps à vous donner de mes nouvelles? votre amitié ne s'en est-elle pas inquiétée, et n'avez-vous pas craint que mon silence ne fût celui du tombeau? Si, comme j'ai lieu de le soupçonner, telles ont été vos appréhensions, rassurez-vous; je vis encore, et, graces au Ciel, ma santé est meilleure que je ne devais l'espérer après les fatigues que j'ai supportées. J'arrive d'un voyage long et pénible, voyage tout-à-fait imprévu, dont je n'avais pas même la pensée lorsque je vous adressai ma dernière lettre. J'arrive des extrémités de la Haute-Egypte, limites de l'ancien empire romain; j'ai été jusqu'à la première cataracte du grand fleuve, et mes derniers pas ont touché la Nubie. Vingt fois pendant cette excursion j'ai désiré vous écrire; vingt fois j'ai pris la plume, et toujours mes réflexions sur l'impossibilité absolue de vous transmettre mes dépêches l'ont fait tomber de mes mains.

A mon retour du Sinaï, l'objet essentiel de mon pélerinage était rempli: j'avais vu les lieux chers à ma foi, et mon cœur était satisfait je ne songeais plus qu'à retourner en Europe avec mes souvenirs, avec ce que j'avais pu recueillir de plus précieux pour la piété chrétienne, et à rentrer au monastère pour m'y ensevelir. Je commençais même déjà à m'occuper des préparatifs de mon départ, quand une circonstance inattendue vint tout suspendre et me faire ajourner mes résolutions.

M. le comte d'Estourmel était ici depuis quelques jours, avec messieurs de Gontaut ses neveux. Après avoir parcouru la Grèce et une partie de l'Asie mineure, ces messieurs se disposaient à visiter la Haute-Egypte; ils me proposèrent d'être du voyage, et m'y engagèrent par tous les motifs que peut suggérer une extrême bienveillance, je dirais même l'amitié. J'hésitai d'abord. Pélerin, religieux, ne pouvant, à mon âge, jeter un regard sur l'avenir sans penser à la nécessité de profiter du peu de temps qui m'est réservé dans le secret de la Providence, pour me préparer à un autre voyage dont le succès tout autrement important peut seul m'assurer la félicité à laquelle j'aspire, je n'entrevoyais dans ma participation au projet auquel on me fesait l'honneur de vou-

loir m'associer, que la satisfaction d'une curiosité très raisonnable en elle-même sans doute, mais peut-être moins légitime pour moi, que pour ceux qui n'ont pas entièrement rompu avec le monde et ne lui ont pas dit un éternel adieu. De telles considérations me donnaient quelques scrupules. On s'efforça de les lever, et je suis obligé de vous avouer qu'on y réussit. A beaucoup d'esprit, à de vastes connaissances, M. d'Estourmel joint les manières les plus aimables et une haute piété; il me fit remarquer que l'occasion qui allait m'échapper était unique ; il me représenta que la Thébaïde, si intéressante pour le savant ne l'est pas moins pour le chrétien; qu'elle ne rappelle pas moins les héros du christianisme que ceux des cultes payens, et notre grand Dieu que les absurdes divinités de l'Egypte. Je me laissai séduire.... je cédai.

Je viens de visiter avec lui ces villes égyptiennes qui, pour la plupart, après avoir rempli le monde payen du bruit de leur grandeur, de leur puissance, de leur sagesse et de leurs arts, semblaient condamnées à l'oubli, et dont la science moderne est allée naguère réveiller la gloire endormie sous la poussière des siècles. Dendera, Thèbes, Carnac, Luxor, Esné, Edfou, Hermontis, Ombos, Sienne, l'île de Phylæ, etc.,

m'ont successivement montré presque tout ce que de nos jours les voyageurs les plus célèbres de l'Europe ont découvert de curieux, d'extraordinaire et de magnifique dans ceux de leurs monuments que le temps a respectés ou dont il a épargné les débris. J'ai vu de près leurs étonnantes ruines, les gigantesques chefs-d'œuvre de leur architecture, ces colosses, ces obélisques, ces palais, ces temples, ces chapelles, ces hautes murailles chargées d'inscriptions, de bas-reliefs et de peintures, ces colonnes, ces sphynx, ces hypogées, ces tombeaux, qui attestent des conceptions, un travail et des efforts dont on n'eût cru capables, ni le génie, ni les forces de l'homme. J'ai habité, j'ai pris mes repas, j'ai dormi dans ces salles souterraines, sous ces voûtes sépulcrales où gisaient les Pharaons; ces Pharaons qui, par tous les moyens que leur donnait leur pouvoir, avaient cherché à assurer l'inviolabilité de leurs tombes, et cependant leurs tombes furent violées; des mains avides fouillèrent dans leurs entrailles embaumées pour y trouver un peu d'or, et puis dispersèrent leurs restes outragés; j'ai même voulu saluer cette fameuse statue de Memnon si vantée dans l'histoire; dès avant l'aurore, je me suis assis sur ses énormes genoux; mais je lui ai vainement demandé quelques-uns de

ces sons harmonieux qui, selon les vieilles traditions, s'échappaient de sa poitrine de granit, et qu'au rapport de Tacite, entendit Germanicus.

Mes regards se sont aussi promenés; ils ont erré au loin sur ces déserts, qui aux premiers âges de l'église, et même dès le temps des persécutions, se peuplèrent de cénobites et d'anachorètes, sur ces déserts où vécurent dans le jeûne, dans la mortification, dans les austérités de la plus rude pénitence, les Paul, les Hilarion, les Macaire, les Pacôme et leurs innombrables disciples. J'ai pénétré dans quelques-unes de ces grottes creusées çà et là, les unes par la nature, les autres par les mains des solitaires, et qui furent pour eux autant de cellules; j'ai contemplé, avec une satisfaction mêlée de tristesse, ces débris de monastères, d'antiques églises, et surtout ces sables arides, ces rochers, vaste théâtre où des milliers de chrétiens allèrent consacrer à la méditation des choses célestes les longues années de leur vie, prier Dieu, faire la guerre à leurs penchants, purifier leur cœur, et donner au peuple, le plus superstitieux de la terre, le spectacle merveilleux des sacrifices et des vertus que la vraie religion peut inspirer.

Mon intention, je me hâte de vous le dire,

n'est pas d'entrer ici dans les détails, et de charger cette lettre de longues descriptions trop étrangères à mon sujet. Cette tâche appartient essentiellement à ceux qui écrivent pour la science, et elle a été déjà remplie par des hommes d'un si haut mérite qu'il sera difficile désormais de les surpasser, peut-être même de les égaler. Quand vous désirerez acquérir une connaissance un peu approfondie de la Haute-Egypte, vous consulterez les ouvrages des savants qui accompagnèrent l'expédition française en Orient, vous feuilleterez les écrits des Jomard, des Denon, des Champollion, et vous y trouverez déroulé le vaste tableau des choses que j'ai vues et admirées.

Toutefois, mon cher Charles, je ne veux pas quitter ce sujet sans vous déclarer que, quelle qu'ait été mon admiration, l'impression que j'ai le plus subitement et le plus fortement ressentie, celle qui s'est le plus fréquemment renouvelée à l'aspect des temples égyptiens, a été une impression de peine, de douleur et de pitié, produite par l'étrange contraste entre la magnificence, la majesté de ces incomparables édifices, et la vanité, le néant des dieux absurdes auxquels ils furent érigés et qu'on y adora.

L'Égyptien qui semble si grand quand on ne

le voit que dans ses chefs-d'œuvre, ne paraît plus que ce qu'il est, petit, abject, stupide dès qu'on le considère dans les objets du culte auquel se rapportent ses travaux. Aucun peuple n'avilit d'avantage la divinité : aucun ne dégrada, ne ravala plus l'humanité. Plus superstitieux que les autres, il ne se contenta pas de prostituer ses hommages, sous des noms différents, à quelques idoles communes à plusieurs nations, à Apollon, à Mercure, à Bacchus, à l'impure déesse : chez lui l'ibis, l'ichneumon, le bœuf, le crocodile, le chien, le chat, une multitude d'animaux terrestres ou aquatiques, et s'il faut en croire Lucien et Juvénal, les plantes, les légumes des jardins eurent leur part des honneurs divins. Cette extravagance, si déplorable, si criminelle aux yeux de celui qui a le bonheur de connaître le vrai Dieu, et qui comprend jusqu'à quel point elle l'outrage, cette extravagance, dis-je, alla si loin que le monde idolâtre lui-même, s'en railla, et, chose qui mérite d'être remarquée, la philosophie payenne, moins indifférente ou moins exclusivement engouée des arts que celle de notre siècle, ne jugea pas tant les égyptiens sur leurs monuments que sur les honteuses folies de leurs superstitions : « Vous leur verriez, dit « Cicéron en les tournant en dérision, vous

« leur verriez plus de crédulité, plus de res-
« pect pour certains animaux que nous n'en
« avons, nous, pour les temples et pour les
« images des dieux. Il y a parmi nous bien des
« temples pillés, des images arrachées des lieux
« les plus saints; mais il est inoui qu'un Égyp-
« tien ait blessé un crocodile, un ibis, un chat.
« Quoi? les Egyptiens ne révèrent-ils pas
« comme un dieu leur saint bœuf Apis?
« Oui, tout aussi religieusement que vous ré-
« vérez votre Junon tutélaire, etc. [1] »

A ma rentrée au Caire, j'ai recueilli des témoignages de bienveillance et d'amitié, d'autant plus empressés que le bruit avait couru que j'étais tombé dangereusement malade à Thèbes. Parmi les bons pères Franciscains chez lesquels je continue à loger, c'était à qui me demanderait de mes nouvelles, à qui me dirait toute la joie que lui causait mon retour. Le clergé catholique, M. le vice-consul d'Autriche [2], et la plupart de MM. les consuls des autres nations sont venus m'adresser leurs félicitations

[1] Cicero, De natura Deorum, lib. I, cap. 19. Voyez aussi Tusc. Quæst. lib. V, cap. 27.

[2] M. le vice-consul de France, dont je ne saurais assez louer les procédés à mon égard, a voulu que j'emportasse de lui un souvenir : il m'a donné un superbe crocodile d'environ neuf pieds de long, qu'il a tué lui-même dans la Haute-Égypte.

et me prodiguer des marques d'intérêt qui m'ont extrêmement touché. Une surprise on ne peut plus agréable pour moi, çà été de rencontrer M. le colonel, chevalier Antoine de Prokech, militaire, diplomate, auteur distingué, dont l'ouvrage allemand, intitulé *Souvenirs de l'Egypte et de l'Asie-mineure*, m'a été de la plus grande utilité. M. le colonel est en Égypte pour une mission particulière de sa majesté l'empereur d'Autriche auprès du vice-roi, et c'est à cette circonstance heureuse pour moi que je dois le plaisir de le connaître.

Ma satisfaction a été troublée par le trop prompt départ de M. d'Estourmel; je m'étais flatté que son séjour se prolongerait assez pour qu'il me fût possible de le suivre lorsqu'il retournerait en Europe. Les relations quotidiennes qui avaient existé entre nous pendant près de deux mois, son amabilité, une entière conformité de sentiments et de pensées me l'avaient rendu cher. Je m'en séparai à regret.

Méhémet-Ali se trouvait au Caire; j'allai, dès les premiers jours, accompagné du vice-consul d'Autriche, lui présenter mes hommages. Il venait de conclure la paix avec la sublime Porte. Une multitude considérable de gens parmi lesquels on remarquait de hauts person-

nages, encombraient son palais. Dès qu'il m'aperçut, il fit signe qu'on me laissât approcher. Je fus introduit. Après avoir reçu mes saluts, il m'invita, comme lors de ma première visite, à m'asseoir à côté de lui. Je le complimentai sur la belle paix qu'il avait obtenue, sur l'accroissement et l'affermissement de sa puissance, je lui rappelai ma prédiction à ce sujet. Il parut s'en souvenir et m'en remercia, mais d'un air peu satisfait et avec une sorte d'embarras que trahissait son regard. Il me fut aisé de juger que cette paix n'était pas assez pour son ambition, que la pensée d'aller jusqu'à Constantinople le poursuivait, et qu'elle empoisonnerait ses jours.

Comme nous sortions de la cour du palais : « Avez-vous remarqué, me dit tout bas et « d'un ton mystérieux, M. B. qui s'était joint à « nous, avez-vous remarqué ces deux hommes « qui se tiennent là, assis dans une petite ni- « che, tout près de la porte? » — Non, répondis-je, et sans attendre d'explications, je retournai précipitamment sur mes pas. Je vis en effet deux arabes, dont l'un me parut avoir environ cinquante ans et l'autre vingt-cinq. Tous deux fumaient gravement et en silence, l'œil fixé sur l'escalier qui conduit à l'appartement où se trouvait son altesse. Je m'arrêtai un in

stant à les contempler; ils s'en aperçurent, et sans dire mot ils me lancèrent un regard effroyable. Je me hâtai de revenir auprès de M. B., et le priai de m'expliquer ce qu'étaient ces deux individus. Ce sont les bourreaux, me dit-il : ils attendent qu'on les appelle. Il fut un temps, poursuivit-il, où ils étaient mandés assez souvent. Cependant Méhémet-Ali, plus circonspect et moins avide de vengeance, les laisse plus tranquilles depuis le massacre des Mameloucks, par lequel il a horriblement signalé les premières années de son pouvoir.

Nous étions sur le théâtre même où s'exécuta cet épouvantable carnage : M. B., en me montrant les lieux, m'en décrivit les scènes les plus déplorables et les plus sanglantes. Bien que j'en connusse quelques-unes, je ne pus l'entendre sans frissonner. On frémit à la seule pensée de ce que présagent tant de cruauté et de perfidie, si jamais le pouvoir de celui qui n'a pas rougi de s'en souilller vient à chanceler.

Il est impossible, mon ami, qu'un événement si atroce et dont le bruit a retenti d'une extrémité de l'Europe à l'autre, vous soit absolument inconnu; mais peut-être en ignorez-vous les détails. Si vous voulez vous former une juste idée du héros musulman dont certains hommes ont cru devoir prendre à tâche

d'exalter le caractère, et de louer le gouvernement, lisez ceux qu'un écrivain impartial [1] s'est soigneusement appliqué à recueillir et que je mets ici sous vos yeux.

« Toussoun pacha, fis de Méhémet-Ali, partant pour l'expédition de l'Arabie, devait recevoir de son père la pelisse d'investiture et traverser la ville en grande pompe le vendredi suivant, pour se rendre au camp par la porte des Victoires; les astrologues avaient choisi ce jour comme un jour d'heureux présage.

« Toutes les autorités civiles et militaires, et les principaux du pays, furent informés du moment de la cérémonie; on fit même des publications dans toute la ville pour en donner connaissance aux habitants et avertir les troupes. La veille au soir, on invita particulièrement les chefs et les Mamelouks à se rendre en grand costume.

« Le 1 mars 1811, de bonne heure, tous montèrent à la citadelle; Châhyn-Bey y parut à la tête de sa maison. Il vint avec les autres Beys présenter ses devoirs au vice-roi qui les attendait dans la grande salle de réception; il leur fit servir du café et s'entretint avec eux. Lorsque tout le cortége fut assemblé, on donna le si-

[1] M. Mangin.

gnal du départ, et chacun prit le rang que lui avait assigné le maître des cérémonies. Un corps de Dehlys, commandé par Ouzoun-Aly, ouvrait la marche : venaient ensuite l'oualy, l'agha des janissaires et celui des subsistances, les Odjaglys, les Yoldaches; puis Saleh-Koch avec les Albanais, et ensuite les Mamelouks que guidait Soliman-Bey-el-Baouâb : l'infanterie, la cavalerie et les chefs de l'administration le suivaient.

« La tête de la colonne eut ordre de se diriger vers la porte El-Azab, donnant sur la place de Roumeyleh. Le chemin qui y conduit est taillé dans le roc; il est étroit difficile et escarpé; des angles saillants empêchent deux cavaliers de passer de front dans certains endroits. Dès que les Dehlys et les Aghas furent sortis, Saleh-Koch fit fermer la porte et communiqua à sa troupe l'ordre d'exterminer tous les Mamelouks. Les Albanais se retournèrent à l'instant et gravirent le sommet des rochers qui dominent le chemin, pour se mettre à l'abri des atteintes de leurs adversaires, et les frapper plus sûrement : ils firent feu sur eux.

« Ayant entendu les coups de fusil, les dernières troupes tirèrent de leur côté du haut des murailles où elles s'étaient mises à couvert. Les Mamelouks qui étaient arrivés à la première

porte, voulurent prendre un autre chemin pour retourner dans la citadelle; mais ne pouvant manier leurs chevaux à cause de la position difficile dans laquelle ils étaient engagés, et voyant que beaucoup des leurs étaient déjà tombés morts ou blessés, ils mirent pied à terre, abandonnèrent leurs chevaux et ôtèrent leurs premiers vêtements. Dans cette situation désespérée, ils retournèrent sur leurs pas le sabre à la main; personne ne se présentait à eux, mais on les fusillait de l'intérieur des maisons. Chahyn-Bey, tombe percé de balles devant la porte du palais de Saladin. Solyman-Bey-el-Baouâb, demi-nu, courut tout effrayé implorer la protection du Harem du vice-roi.[1] Ce fut en vain : on le conduisit au palais où le prince ordonna de lui trancher la tête. D'autres allèrent demander grace à Toussoun-Pacha, qui ne prit aucune part à ce qui se passait.

« Aussitôt les troupes eurent ordre d'arrêter partout les Mamelouks. Ceux qu'on prenait étaient conduits devant le Kiâya-Bey et décapités à l'instant même. Beaucoup d'individus

[1] Chez les Mamelouks, lorsqu'un homme poursuivi avait pu atteindre, en se sauvant, la porte qui conduit à l'appartement des femmes, et qu'il avait crié : *Fyard-el-Harym* (sous la protection des femmes), on lui fesait grace de la vie.

étrangers à cette scène périrent malgré leur innocence, tant le soldat était animé au carnage.

« Le cadavre de Châhyn-Bey fut traîné çà et là, la corde au cou. La citadelle ressemblait à une arêne ensanglantée : les morts mutilés encombraient les passages; on voyait partout des chevaux richement harnachés étendus à côté de leurs maîtres, des Says[1] percés de balles, des armes brisées et des vêtements couverts de sang. Toutes les dépouilles devinrent la proie des soldats : on comptait le matin quatre cent soixante-six Mamelouks à cheval, nul d'entr'eux n'échappa au massacre.

« Amyn-Bey ne partagea pas la malheureuse destinée de ses collégues. Il avait désiré de se rendre à la cérémonie; retenu chez lui pour quelque affaire pressante, il n'arriva à la citadelle que lorsque les Dehlys commençaient à sortir de la porte El-Azab. Le passage de cette troupe ne lui permit point d'entrer; il attendit qu'elle fût sortie; mais voyant que la porte se fermait derrière eux, et ayant entendu presque aussitôt les coups de fusils, il prit le galop et se sauva avec sa suite à Bacatyn, et de là il

[1] Says, palefreniers. Ces domestiques courent en avant de leurs maîtres, portant un long bâton à la main, et suivant tous les mouvements du cavalier qu'ils ne quittent jamais, même dans le danger.

gagna la Syrie sous la protection d'un cheik d'Arabes de la province de Charkych.

« A peine le cortége avait-il commencé à défiler, que Méhémet-Ali devint inquiet; ses mouvements trahissaient son émotion. Lorsqu'il entendit la première décharge, son agitation redoubla, il pâlit; il craignait que ses ordres n'eussent pas été bien exécutés, et qu'il ne s'en suivît un combat qui compromît le salut des siens et sa propre existence. La vue des prisonniers et des têtes fit cesser son inquiétude; mais elle ne rendit pas la sérénité à son visage, n'apaisa pas le trouble intérieur dont il était déchiré. Peu de temps après, le Génois Mendrici, un de ses médecins, entra dans l'appartement où il se tenait, et, s'approchant de sa personne, il lui dit avec un air de gaîté : L'affaire est faite; c'est un jour de fête pour votre Altesse. Le prince ne répondit rien, mais son silence était expressif. Il demanda qu'on lui donnât à boire.

« Cependant on attendait dans la ville le passage du cortége. Tous les habitants rassemblés dans les rues étaient venus prendre part à la solennité qu'on leur avait annoncée; la foule tapissait le devant des boutiques. Après une longue attente, on vit paraître les Dehlys, les Aghas et leur suite. Un morne silence, avant-

coureur des événements sinistres qu'on allait bientôt connaître, succéda au passage de cette troupe. Un instant après des Says effrayés passèrent en courant par intervalle sans dire un seul mot. Cette fuite subite faisait naître mille conjectures, lorsqu'un bruit sourd se fit entendre : Châhyn-Bey est tué! cria une voix. Au même instant tous les magasins furent fermés, et chacun s'empressa de rentrer promptement chez soi; bientôt les rues furent désertes, on ne vit plus que des bandes de soldats se jeter pêle-mêle dans les maisons des proscrits et se partager leurs dépouilles. Ces furieux commirent des horreurs; ils insultaient les femmes, arrachaient même les vêtements qu'elles portaient: un soldat pressé de saisir le bracelet d'une de ces malheureuses, lui coupa le poignet. Le meurtre et le pillage continuèrent pendant plusieurs jours; non seulement les habitations des proscrits furent saccagées, mais aussi celles qui leur étaient voisines; la ville ressemblait à une place prise d'assaut; aucun habitant ne paraissait dans les rues; chacun attendait dans sa retraite le sort que lui réservait la destinée. »

Je ne vous ai rien dit encore des nombreuses mosquées du Caire; je m'étais proposé de vous en entretenir avant mon départ pour le Sinaï,

le temps ne me le permit pas. On en compte dans la ville près de quatre cents, dont quelques-unes d'une élégance et d'une beauté remarquable, mais elles sont presque toutes dans un grand état de délabrement. Leurs coupoles, leurs minarets, leur donnent un aspect à la fois noble et gracieux. Les plus considérables et les plus magnifiques remontent au neuvième siècle et même au delà. On distingue particulièrement la mosquée d'El-Azbar, celle d'El-Hakem, et plus encore celles de Hassan et de Thouloum qui surpassent toutes les autres par la grandeur, la régularité de l'architecture, et la délicatesse des ornements. La dernière que l'on compare aux plus beaux chefs-d'œuvre qu'il y ait en ce genre à Constantinople, tombe en ruines, et il ne paraît pas qu'on s'occupe d'en réparer les dégradations. Curieux de voir l'intérieur de quelques-unes, j'en visitai trois la semaine dernière avec M. Prokech et cinq ou six étrangers ; nous étions conduits par les *carvas* [1] du gouvernement. Ce n'est pas chose facile pour un étranger de pénétrer dans une mosquée, surtout aux heures de la prière. On ne peut y paraître qu'en habit turc et après

[1] Les *carvas* sont des Turcs qui remplacent aujourd'hui les janissaires. Chaque consul en a plusieurs. Mahomet, que j'ai constamment désigné sous le nom de mon *janissaire*, est *carvas*.

avoir quitté sa chaussure; il fallut bien nous conformer à la loi. Nos *carvas* nous recommandèrent fortement de garder un silence absolu, dans la crainte que notre langage ne nous trahît et ne nous compromît. Deux fois notre déguisement et nos précautions nous réussirent à merveille; nous eûmes le temps non seulement d'admirer les portiques, les arcades, les colonnes, les galeries, les sculptures, mais d'observer les mouvements et les attitudes des assistants pendant la prière. Nous ne vîmes ni autels, ni images, ni figures, ni aucun de ces signes religieux qui rappellent les églises chrétiennes. Mahomet les défend de la manière la plus expresse. Les hommes étaient au bas, les femmes dans les galeries, à genoux sur un tapis : quelques-unes étaient assises sur leurs talons, tournant parfois la tête à gauche ou à droite, et cela, me dit-on, pour *saluer le prophète.* L'iman fesait la prière que le peuple répétait presque mot pour mot, en l'accompagnant d'inclinations et de prosternements dont le nombre est déterminé pour chaque exercice.

Dans la mosquée la plus considérable que nous visitâmes la dernière, un nombre immense de *croyants* se trouvaient réunis. Nous y étions à peine entrés que nos conducteurs s'ef-

frayèrent de l'attention marquée dont notre présence devint tout-à-coup l'objet. Ils nous pressèrent vivement de nous retirer, et nous cédâmes à leurs instances, moins par crainte de ce qui pouvait nous arriver que pour ne pas les exposer au danger qu'ils paraissaient aussi redouter pour eux-mêmes.

Ne concluez pas de cette dernière circonstance que le fanatisme musulman est encore aujourd'hui ce qu'il était il y a quelques siècles, et ce que le Coran voudrait qu'il fût;[1] ce serait une erreur. Le fanatisme n'existe à un si haut degré que chez les ardents dévots de l'islamisme, dont le nombre diminue tous les jours, et dans la dernière classe du peuple. Les relations des Européens avec l'Egypte, devenues extrêmement fréquentes, tendent incessamment à en affaiblir la violence, et je pourrais même ajouter, si vous me permettiez ce jeu de mots, que le croissant s'en va décroissant. La loi religieuse de Mahomet dont les sophistes du dix-huitième siècle se firent les apologistes, que les fougueux révolutionnaires de France en 1793

[1] On lit dans le Coran : « Combattez contre les infidèles, jusqu'à ce « que toute fausse religion soit exterminée. Mettez-les à mort, ne les « épargnez point, et lorsque vous les aurez affaiblis à force de car- « nage, réduisez le reste en esclavage, et écrasez-les par des tri- « buts. » Voyez les chapitres 8, 9 et 47.

exaltèrent au dessus du christianisme, et que quelques voyageurs modernes n'ont pas rougi de déclarer *raisonnable*, n'a en elle-même aucun principe, aucun caractère de durée. Elle ne put s'établir que par le glaive qui prêta sa force à l'imposture : elle ne saurait se maintenir que par l'oppression et surtout par l'ignorance à laquelle elle condamne ses sectateurs. Or cette ignorance se dissipe, bien que lentement, et il deviendra de plus en plus impossible d'y ramener les esprits. Tant que fut rigoureusement observée la défense d'étudier les lettres et la philosophie, l'islamisme dut être redoutable. Maintenant la philosophie et les lettres pénétrent de toutes parts en Orient, et déjà des signes non équivoques se montrent comme les précurseurs d'une révolution morale qui en changera la face. Il n'y a pas encore cent ans que les Musulmans, princes et peuple, avaient l'imprimerie en horreur, et qu'ils proscrivaient tous nos livres, dans l'appréhension que quelques-uns n'allassent y introduire nos idées et ébranler la foi au prophète. Actuellement nos livres, nos gazettes mêmes y arrivent, y circulent et trouvent de nombreux lecteurs. Avec l'activité du mouvement intellectuel qui agite et emporte les nations, avec cette cupidité universelle, cette soif de l'or dont sont tourmentés

les hommes, avec cette suite continue d'entreprises et de spéculations commerciales, dont l'importance et l'étendue donnent sans cesse lieu à de nouveaux rapports et les multiplient à l'infini, comment serait-il possible d'empêcher cette communication des pensées, cette action des livres, dont l'influence sur les croyances religieuses se fait sentir même lorsqu'il s'agit de matières qui leur sont le plus étrangères. Et quand dans le mahométisme, sans parler de l'absurdité de quelques-uns de ses dogmes les plus funestes, il n'y aurait que cette honteuse morale des cœurs corrompus, qui, comme on en a fait mille fois la remarque, suppose toujours qu'un homme et une femme ne peuvent se trouver en présence et se regarder sans penser au crime; quand dans cette morale, il n'y aurait que la polygamie, la captivité des femmes, le droit de les enfermer, de les répudier sous le moindre prétexte ou même sans prétexte, le droit de faire des eunuques, le droit de condamner les vaincus, hommes, femmes, enfants, à l'esclavage, le droit d'en user, d'en abuser et comme bêtes de charge et comme instruments de luxure; quand enfin dans cette morale, il n'y aurait de consacré que le despotisme du prince, établi, proclamé maître absolu, des biens, de la liberté, de la

vie de tous, despotisme qui, avec ses épouvantables suites, découle du Coran, de l'aveu de Volney lui-même, comme un effet naturel et inévitable, je vous le demande, mon cher Charles, un tel état, de telles doctrines, ou pour parler plus juste, une telle barbarie peut-elle long-temps subsister sans les conditions qui l'ont maintenue? peut-elle lutter long-temps contre les éléments de ruine qui se sont introduits, développés dans son sein, et qui agissent d'autant plus efficacement que le résultat qu'ils doivent amener est bien moins dans les combinaisons et le vouloir des hommes, que dans les dispositions de la Providence?

Les pères Franciscains ont célébré la Fête-Dieu avec toute la pompe dont il est possible d'accompagner une si sainte et si auguste cérémonie en pays infidèle. La procession solennelle a eu lieu dans l'intérieur du couvent où s'élevait un reposoir décoré avec la simplicité la plus élégante. Plusieurs catholiques y assistaient et marchaient dans un recueillement profond à la suite du clergé. Après la dernière bénédiction par laquelle je croyais que se terminait l'office, quelle a été ma surprise, et combien douce a été ma joie d'entendre le chœur chanter le *domine, salvum fac imperatorem!* C'est un tribut de reconnaissance que les bons

pères paient de grand cœur à notre monarque bien-aimé sous la protection duquel est placé leur monastère. Je me trouvai heureux de pouvoir mêler mes vœux aux leurs, et ce fut de toute mon ame que je répondis à leur prière en conjurant le Seigneur de nous exaucer au jour où nous l'invoquions pour le meilleur des princes.

Adieu, mon cher Charles! Encore quelques jours pour mettre ordre à mes affaires, et visiter, s'il se peut, un ou deux établissements que je désire connaître: puis je me hâterai de me rapprocher de l'Europe. Selon toute apparence, la première lettre que vous recevrez de moi après celle-ci, sera datée d'Alexandrie.

Adieu encore!

LETTRE CINQUANTE-SIXIÈME.

Alexandrie, 16 juin 1833.

Je suis à Alexandrie depuis la semaine dernière, mon cher Charles. Après deux ans d'absence et de longs voyages, c'est pour moi une douce pensée que celle de me rapprocher de

la Suisse, et de retrouver des frères dont j'ai partagé l'exil, avec lesquels j'ai passé des jours d'une paix si parfaite et si pure. Quelle que soit la distance qui m'en sépare encore, il me semble parfois que je suis déjà au milieu d'eux, et je jouis d'avance de mon bonheur. Je ne puis pourtant prévoir quand viendra le moment qui comblera mes vœux. J'attends impatiemment quelque vaisseau qui parte pour Malte, où je compte faire quarantaine. De là, si rien ne met obstacle à mes projets, j'irai à Naples, puis à Rome, d'où, par le plus court chemin, je regagnerai le monastère de Saint-Urbain, où j'espère apprendre des nouvelles de nos pauvres exilés.

Le motif qui me détermine à me rendre dans la capitale du monde chrétien, est de déposer aux pieds du souverain pontife l'hommage de ma profonde vénération et de ma vive reconnaissance pour la bonté touchante avec laquelle sa Sainteté accueillit les demandes que j'osai lui adresser à la veille d'entreprendre mon pélerinage, et pour la haute protection qu'elle a daigné m'accorder. Mon cœur éprouve aussi le besoin de revoir ceux d'entre les membres du sacré Collége avec lesquels je fus prisonnier au donjon de Vincennes, et qui vivent encore, messeigneurs les éminentissimes cardinaux Grégorio et Pédicini, en qui brillent d'une manière

si éclatante la science et la piété, qui confessè-
rent glorieusement la foi dans les fers, et dont
la noble fermeté et la résignation sublime méri-
tèrent l'admiration, non seulement de l'Église
catholique, mais de ceux-mêmes qui ont le
malheur d'en être séparés. Arrêté injustement
et contre le droit des gens sur un territoire
étranger, par ordre de celui dont la France su-
bissait alors le joug, et jeté dans la même prison
que ces illustres captifs, je dus à l'exemple de
leurs vertus le courage de supporter en chrétien
l'iniquité dont, comme eux, j'étais victime; ils
m'honorèrent de leur amitié, et je veux, s'il est
possible, qu'ils apprennent de ma propre bou-
che combien religieusement j'en ai gardé le
souvenir.

Je commis avant-hier une étourderie qui eût pu
me coûter cher. M. le colonel de Prokesch, qui,
peu après mon départ pour le Caire, était venu
ici attendre un bâtiment qui le transportât à
Trieste, devait partir la veille sur un brick au-
trichien, et je l'avais accompagné à bord Le
navire ayant divers objets à recevoir, le capi
taine m'assura que le lendemain, à six heures
du matin, il serait encore dans le port, et, sur
cette parole, je me retirai, promettant au colo-
nel et à son aide-de-camp, le capitaine Ku-
driaffsky, de revenir leur dire un dernier adieu.

A tout événement, j'eus la précaution de retenir une chaloupe.

Le lendemain, de grand matin, fidèle à ma promesse, je me rendis au port avec M. de Babich, premier drogman du consulat. Mais déjà, à notre extrême surprise, le brick était en mer : on le voyait naviguer dans le lointain. Le vent était faible et peu favorable ; je ne doutais donc pas qu'en ramant avec vigueur, il me fût possible de l'atteindre bientôt. Ce n'était pas ce que croyaient les gens qui devaient me conduire. Ils me firent quelques représentations, mais ce fut en vain ; je fis la sourde oreille, promis de bonnes étrennes, et nous voilà voguant.

La chaloupe, qui appartenait à un bâtiment de Trieste, était petite, mais montée par quatre bons marins. Séduits par mes promesses, ils firent force de rames ; bientôt le temps devint tout-à-fait calme, et en quelques heures nous nous trouvâmes auprès du brick qui nous avait aperçus. M. de Prokesch, son aide-de-camp, l'équipage, ne revenaient pas de leur étonnement. « Je vous avais promis, dis-je au bon colonel, un dernier adieu : vous voyez que je suis homme de parole. » Il me remercia avec attendrissement : « Mais, ajouta-t-il, venir si loin, c'est une imprudence bien grande et qui pouvait vous être funeste. » Et appréhendant que

le calme ne durât pas jusqu'à ma rentrée à Alexandrie, il me pressa de hâter mon retour.

Debout dans ma barque, je saluai long-temps de la main ou de mon mouchoir ces excellents officiers avec lesquels j'avais passé d'agréables moments. Puis, quand je ne les vis plus, arrivèrent les réflexions sur la petite équipée que je venais de faire. Convenait-elle bien à un religieux de la Trappe ? Pour l'excuser, je me répétai en cette occasion ce que je me suis dit en cent autres, que la vie religieuse agit plus sur le cœur que sur la tête, et qu'elle laisse presque toujours à l'esprit le caractère qu'il tient de la nature. Je suis au moins la preuve qu'il en est ainsi quelquefois. Malgré mon âge et mes efforts, je me trouve vif comme je l'étais à trente ans, et, relativement aux dangers que j'ai pu braver, ce que vous venez de lire n'est que la répétition de ce que je vais vous raconter.

Leurs Majestés le roi et la reine de Naples venaient de marier Madame Christine avec le duc d'Aost, depuis roi de Sardaigne, mort il y a quelques années. La position où se trouvait la famille royale ne permit pas de donner des fêtes brillantes ; mais le jour même où fut célébrée l'union des augustes époux, la reine, dont l'ame était généreuse et grande, maria cent jeunes filles.

Le moment de la séparation fut cruel. La reine était singulièrement affectée; la princesse Marie-Amélie surtout, qui n'avait jamais quitté sa sœur, et qui l'aimait tendrement, paraissait inconsolable. Il ne restait au bon roi qu'un seul vaisseau de guerre, *le Tancrède*. Ce fût à son bord que le couple royal s'embarqua pour Cagliari. Deux frégates anglaises l'accompagnèrent.

Le lendemain de ce départ, m'étant rendu chez la reine, je la trouvai à sa fenêtre, suivant de l'œil, avec une lunette, le vaisseau qui portait deux personnes si chères à son cœur. Quand j'eus l'honneur de l'approcher : « Regardez, me dit sa Majesté, regardez ! combien mes enfants doivent souffrir ! » En effet, la mer était très houleuse, et *le Tancrède* vieux et mauvais voilier.

Je n'eus pas plutôt quitté la princesse, que je me fis conduire à la marine. A grand'peine, et moyennant une forte récompense, j'engageai six marins et une barque, et à l'instant même nous nous dirigeâmes vers *le Tancrède*. Ce ne fut qu'à la première vague qui nous couvrit que je m'aperçus que j'étais en habits de cour[1], et, qui plus est, à la hongroise, c'est-à-dire,

[1] Le baron de Géramb était alors chambellan de S. M. l'empereur d'Autriche. (*Note de l'Éditeur.*)

en bottes garnies d'éperons, et le sabre au côté. Vous aurez une idée juste de mon désappointement, mon cher Charles, en songeant que l'ondée qui nous assaillit me trouva sans manteau, car mon costume chevaleresque, pardonnez-moi cette expression, ainsi que mon armure, n'étaient guère de puissants conjurateurs contre l'élément. Il n'y avait pas un quart-d'heure que nous étions en mer, quand j'entendis un des marins dire à ses compagnons : *O m'inganno molto, o siamo qui sette matti*[1].

Je ne fis pas semblant de le comprendre. Après des efforts inouis, nous approchons du vaisseau dont le pont était couvert de monde. Mais comment y parvenir? ma barque, tantôt en haut, tantôt en bas, selon le mouvement des vagues, courait risque de heurter, et en ce cas nous étions perdus. Enfin me voilà sur le pont. Je suis entouré, et l'on apprend que le baron de Géramb vient s'informer de l'état de la santé de leurs Altesses royales. Je demandai à leur présenter mes hommages, et à l'instant je fus introduit. La princesse était au lit, très souffrante du mal de mer; le prince et deux dames assises à côté d'elle, paraissaient aussi très fatigués. « Sa Majesté, dis-je à leurs Altesses, est

[1] Ou je me trompe fort, ou nous sommes ici sept fous.

« fort en peine de vos santés, et je viens en « savoir des nouvelles pour les lui porter. » Le prince et la princesse me firent des remercîments qu'ils accompagnèrent des choses les plus obligeantes et les plus gracieuses. « Nous « ne permettrons pas, ajoutèrent-ils, que vous « nous quittiez par un temps si affreux; il y « aurait un véritable danger. Vous viendrez « avec nous à Cagliari, d'où vous pourrez vous « en retourner en sûreté avec notre vaisseau ou « l'une des frégates anglaises. » Je remerciai à mon tour leurs Altesses royales, et leur représentai que personne ne sachant où j'étais, mon absence causerait probablement une vive inquiétude, surtout à mon fils, et que d'ailleurs le but de mon voyage, qui était de tranquilliser la reine, ne serait pas rempli. Sur ces observations, elles consentirent à me laisser partir.

J'arrivai à Palerme après avoir heureusement échappé à plus d'un péril, mais mouillé jusqu'aux os. Je ne pris que le temps de changer de vêtements, et je courus en toute hâte donner à la reine des nouvelles de ses augustes enfants. Sa Majesté savait déjà d'où je venais. Suivant de l'œil *le Tancrède*, qu'elle n'avait pas perdu de vue, elle avait aperçu la chaloupe, et n'avait pas douté que je ne m'y trouvasse. A la suite de quelques reproches sur ma témérité, elle daigna

me dire : « Je vous gronde, mon cher Géramb ; « mais croyez que j'apprécie ce nouveau gage « de votre dévoûment, et que je ne l'oublierai « jamais. [1] »

Parmi les objets de curiosité que j'ai apportés du Caire, se trouve, outre le crocodile dont je vous ai parlé, une superbe momie. J'ai l'intention de l'embarquer avec moi, et il n'est pas certain que je le puisse. A cet égard, les marins sont si superstitieux, que sur cent capitaines, à peine s'en rencontrerait-il un qui consentît à s'en charger. Qu'il survienne un mauvais temps, un vent contraire, une tempête, c'est la momie qui en est cause : elle a attiré la malédiction du Ciel ; il faut la jeter à la mer ; la garder, ce serait vouloir appeler sur le bâtiment de nouvelles et peut-être irréparables calamités.

Méhémet-Ali a quitté sa capitale presque aussitôt que moi. Informé de son arrivée ici, j'ai cru ne pas devoir me dispenser de lui faire une dernière visite. Je me rendis hier à son palais. La renommée lui avait déjà parlé de mon crocodile et de ma momie : il en fit un instant le sujet de la conversation. « Altesse, lui dis-je en

[1] Le baron de Géramb commandait en Autriche, en 1805 et 1806, un corps franc levé à ses frais, qui portait l'auguste nom de sa Majesté l'impératrice Marie-Thérèse, fille de sa Majesté la reine de Naples. (*Note de l'Éditeur.*)

riant, je suis persuadé qu'au retour de l'Égypte, on ne saurait décemment se présenter en Europe sans avoir *dans une main* une momie, et *dans l'autre* un crocodile. » Cette petite plaisanterie l'amusa beaucoup, et me donna lieu de soupçonner qu'il voyait avec plaisir nos occidentaux attacher autant de prix aux *reliques* égyptiennes.

Notre consul-général, l'excellent chevalier Acerbi, ne cesse de me combler de politesses et de bontés. Il a mis à ma disposition sa bibliothèque et ses collections de minéraux et de coquillages, qui sont de la plus grande beauté. C'est à les visiter que je passe mes moments les plus agréables, surtout lorsque je puis en même-temps profiter des savantes conversations du consul, plaisir que ses affaires ne lui permettent pas de me procurer aussi souvent que je le désirerais.

Adieu !

P. S. Enfin, il se présente une occasion pour Malte : c'est un brigantin maltais nommé *le Coradino*, qui arrive de Constantinople. Probablement il partira avant la fin de la quinzaine.

Adieu encore !

LETTRE CINQUANTE-SEPTIÈME.

Malte, 25 septembre 1833.

Je quittai Alexandrie, mon cher Charles, le 5 juillet, à neuf heures du matin, après avoir dit adieu à quelques amis, et pressé sur mon cœur l'excellent chevalier Acerbi, dont je garderai à jamais le souvenir.

Notre capitaine et l'équipage étaient d'assez tristes marins. Heureusement nous avions à bord un Français, chef d'escadre au service de Méhémet-Ali, M. Besson, le même qui se chargea de conduire Bonaparte en Amérique après sa défaite à Waterloo. Les conseils de cet officier, homme fort habile et non moins aimable, nous furent de la plus grande utilité pendant la traversée.

Le trentième jour, nous jetâmes l'ancre dans le port de Malte, et le lendemain nous fîmes notre entrée au lazaret. Ce bâtiment, consacré à cette destination, est magnifique : c'est une ancienne maison de l'ordre. D'après les règlements, je devais faire une quarantaine de vingt

et un jour; j'obtins qu'elle fût réduite à vingt. Pendant cette espèce de captivité que je trouvai bien longue, j'eus l'honneur de recevoir plusieurs fois la visite de monsieur le consul d'Autriche, du premier vicaire-général, et du secrétaire particulier de l'évêque de Malte, archevêque de Corfou, prélat d'une haute piété et d'un mérite distingué, auquel j'étais recommandé par une lettre de la sacrée Congrégation. La présence et les entretiens de ces messieurs m'aidèrent à attendre plus patiemment le jour où j'aurais été rendu à la liberté. Enfin il arriva. Le secrétaire de Monseigneur vint me chercher dans la voiture de sa Grandeur, et me conduisit immédiatement au palais épiscopal. Je demandai d'abord à passer un instant dans la chapelle pour remercier Dieu de l'heureux succès de notre navigation, et de là j'allai présenter mes respectueux hommages à l'évêque qui avait eu l'attention de m'inviter à dîner, et de réunir en cette circonstance M. le consul d'Autriche, et un grand nombre de personnes du clergé et de la noblesse. Le vénérable prélat me reçut avec une extrême bonté, et me combla de politesses et d'égards. Il prit plaisir à me demander des détails du long pélerinage que je venais d'accomplir, et parut y mettre un grand intérêt. Un appartement m'avait été préparé par ses soins

au monastère des Carmes déchaussés. Lorsque je fus sur le point de me retirer, il me pria de la manière la plus aimable de me souvenir que son palais et sa voiture étaient à ma disposition, et me fit accompagner chez les bons pères, où m'attendait un accueil tout fraternel et véritablement cordial.

Malte, que les anciens appelèrent *Mélite*, à cause de l'abondance et de l'excellence du miel qu'on y recueillait, n'était dans le principe qu'un rocher presque stérile habité par des barbares. Après avoir appartenu aux Carthaginois, elle tomba au pouvoir des Romains, et se trouvait en leur possession à la naissance du Sauveur. Elle est célèbre dans l'histoire du christianisme, auquel elle eut le bonheur d'être convertie vers la troisième année du règne de Néron, par la prédication et les miracles de saint Paul, qu'un naufrage jeta sur ses côtes lorsqu'un centurion le conduisait à Rome pour y être jugé.

« Nous étant ainsi sauvés, dit saint Luc, nous « apprîmes que l'île était appelée Malte. Et les « barbares nous traitèrent avec la plus grande « douceur.

« Car, allumant un feu, ils nous réchauffèrent à cause de la pluie et du froid.

« Or, Paul ayant amassé quelques sarments, et les ayant mis au feu, une vipère que la chaleur en fit sortir, s'élança sur sa main.

« Quand les barbares virent cette bête suspendue à sa main, ils se disaient les uns aux autres : Cet homme est sans doute un meurtrier, puisqu'après qu'il a échappé du naufrage, la vengeance divine ne lui permet pas de vivre.

« Et Paul ayant secoué la vipère dans le feu, n'en souffrit aucun mal.

« Or, les barbares s'imaginaient qu'il enflerait et qu'il tomberait mort tout-à-coup; mais après avoir attendu long-temps, voyant qu'il ne lui arrivait point de mal, ils changèrent de sentiment, et dirent que c'était un dieu.

« Or, en ce lieu là, le premier de cette île, Publius, avait des terres, et nous recevant chez lui, il nous traita avec beaucoup de bonté durant trois jours.

« Et le père de Publius était au lit, malade de la fièvre et de la dysenterie. Paul alla le voir, et s'étant mis en prière, il lui imposa les mains, et le guérit.

« Après ce miracle, tous ceux de l'île, qui étaient malades, s'approchaient de lui, et recouvraient la santé.

« Aussi nous rendirent-ils de grands hon-

neurs, et à notre départ, ils nous donnèrent tout ce qui nous était nécessaire.[1] »

Les historiens ne s'accordent pas sur le point où aborda le grand apôtre ; mais une tradition immémoriale dans le pays, rapporte que ce fut sur une langue de terre située au nord, langue de terre que le peuple, encore aujourd'hui, visite avec respect, et qui est habituellement désignée sous le nom de la *calle* de saint Paul.

D'après la même tradition, ce Publius qui, dans les Actes des Apôtres, n'est appelé que le premier ou le prince de l'île, *princeps insulæ*, en était gouverneur pour les Romains. Il ne demeura pas simple disciple de la foi ; il devint évêque de Malte, et la maison qu'il habitait, changée en église, fut consacrée au culte divin.

De la domination romaine, Malte passa successivement sous celle des Goths, des Sarrasins, des comtes et des rois de Sicile, jusqu'à ce qu'enfin, en 1530, par la cession de Charles-Quint, elle échut en partage aux chevaliers de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem. Elle acquit dès-lors une importance à laquelle se rattachèrent les plus hauts intérêts de la civilisation européenne : elle fut le boulevard de la chré-

[1] Act. Apost. cap. XXVIII, v. 1—10.

tienté. Plongés dans une stupide indifférence, combien d'hommes ignorent aujourd'hui que les flots du mahométisme, qui si long-temps menacèrent de submerger l'Occident, sont venus se briser contre le rocher de Malte défendu par ces preux, et que si notre Europe, si éprise de liberté et d'indépendance, ne traîne pas honteusement les chaînes de l'esclavage sous le joug de quelque sultan, elle le doit, en partie du moins, à ces héros de la foi, à ces pieux guerriers dont la Providence voulut que l'institution naquît dans un *hôpital*, au milieu des pauvres, et dans la ville où Jésus-Christ, le souverain modèle de tous les dévoûments, mourut pour le salut du genre humain.

« Renfermés d'abord dans un hôpital, dit « leur plus illustre historien, malgré les soins « pénibles et humiliants des pauvres et des « malades, se trouvant encore assez de zèle et « de force pour prendre les armes contre les « infidèles ennemis déclarés du nom chrétien, « ils surent allier les vertus différentes de deux « professions opposées.

« L'habillement de ces religieux militaires « était simple et modeste [1]; ils réservaient la

[1] Tous les chevaliers, après leur profession, étaient obligés de porter sur le manteau ou sur le juste-au-corps, du côté gauche, la

« magnificence pour l'ornement des autels. Les « pélerins et les pauvres profitaient de la fruga- « lité de leur table; ils ne sortaient d'auprès « des malades que pour vaquer à la prière, ou « pour marcher contre les ennemis de la croix. « Cette croix était tout ensemble leur habit et « leur étendard. Nulle ambition dans un corps « guerrier où l'on ne parvenait aux dignités « que par le chemin de la vertu. La charité, la « première de leurs obligations et des vertus du « christianisme, ne les abandonnait pas même « contre les infidèles, et quelque avantage qu'ils « remportassent dans les combats, contents de

croix d'étoile blanche à huit pointes; c'était le véritable habit de l'ordre. La croix d'or n'était qu'un ornement. Lorsqu'ils allaient combattre contre les infidèles, ou qu'ils faisaient leurs caravanes, ils portaient sur leur habit une soubreveste de la même forme que celle des mousquetaires de la garde du roi, ornée par devant et par derrière d'une grande croix blanche pleine, qui était celle des armes de la religion. L'habit ordinaire du Grand-maître était une soutane de tabire ou de drap, ouverte par devant, et serrée d'une ceinture où pendait une bourse pour marquer la charité envers les pauvres. Par dessus cette soutane, il portait une espèce de robe de velours, sur laquelle il y avait, au côté gauche, et sur l'épaule, la croix de l'ordre qu'il portait aussi sur la poitrine. Le manteau *à bec* était celui qu'on donnait à la profession. Il était noir, et s'attachait au cou avec le cordon de l'ordre qui était de soie blanche et noire, où étaient représentés les instruments de la passion de notre Seigneur, entrelacés de paniers qui représentaient la charité qu'ils devaient avoir envers les pauvres. Ce manteau avait deux manches longues de près d'une aune, larges au haut d'environ demi-pied, et qui se terminaient en pointes. Elles

« désarmer ces barbares, ils ne cherchaient, « dans le sein même de la victoire, qu'à les « convertir, ou du moins à les mettre hors « d'état de nuire aux chrétiens. »

C'était, il est vrai, l'âge d'or de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem ; mais bien que dans la suite des temps, ils se fussent quelquefois relâchés de la pratique austère de tant de vertus si différentes, néanmoins, et « malgré cet effet « de la faiblesse humaine, poursuit le même « écrivain, je ne crois pas que de tous les « ordres militaires répandus en diverses con- « trées de la chrétienté, il s'en trouve aucun « où le désintéressement, la pureté des mœurs

se rejetaient autrefois sur les épaules, et se nouaient sur les reins. Il paraît, par une monnaie d'or du Grand-maître Déodat Gozon, et par le sceau du Grand-maître Philibert de Naillac, dont l'un fut élu en 1346, et l'autre en 1396, qu'il y avait alors un capuce à ce manteau.

L'habit des grands-croix, quand ils étaient à l'église, était une espèce de robe noire appelée *cloche*, ouverte par devant, avec de grandes manches, ayant sur l'épaule et sur la poitrine, au côté gauche, la croix et le cordon de l'ordre ; avec l'épée au côté. Quand ils allaient au conseil, ils avaient une pareille robe, mais fermée par devant, avec la grande croix sur la poitrine, et ils ne portaient ni l'épée ni le cordon.

Les frères chapelains, hors de la maison, n'étaient différents des autres ecclésiastiques, qu'en ce qu'ils avaient la croix au côté gauche sur la soutane et sur le manteau. A l'église, ils avaient un rochet de toile, et par dessus un camail noir où était aussi la croix de l'ordre. Clément XI avait accordé à soixante de porter le camail violet. (Voyez l'Histoire des Ordres religieux, par le P. Hélyot, t. III.)

« et l'intrépidité dans les plus grands périls,
« où, dis-je, ces vertus aient été si long-temps
« en honneur, et où le luxe et l'amour des
« richesses et des plaisirs se soient introduits
« plus tard »[1].

Si, malgré le dérèglement des mœurs et la perversité des doctrines qui désolent le monde, la foi que Malte reçut de saint Paul s'y est maintenue si vive et si pure, si l'on y voit encore de nombreuses et magnifiques églises, d'admirables institutions de charité, de vastes et superbes édifices publics et particuliers, si la même couche de terre qui recouvre le rocher, a fini par céder aux efforts de l'agriculture, par donner des fruits abondants et délicieux, et seconder les travaux de l'industrie, si avec des magasins, des arsenaux, tous les établissements nécessaires aux besoins d'une marine redoutable, avec d'excellents ports, l'île entière se trouve défendue par des fortifications qui la rendent imprenable autrement que par la perfidie et la trahison, à qui l'honneur en est-il dû, si ce n'est à cette longue suite de religieux guerriers parmi lesquels les Lile-Adam et les Lavalette eurent tant de dignes successeurs, et qui presque tous, jusqu'à la fin, se montrèrent

[1] Histoire de Malte, par Vertot, t. I.

noblement à l'avant-garde de la société chrétienne, toutes les fois qu'il lui fallut se défendre contre ses ennemis.

Les mots de *perfidie* et de *trahison* viennent de tomber de ma plume, et en les traçant, je vous l'avoue, mon cher ami, j'ai senti mon cœur se soulever d'indignation. Hélas ! c'est la perfidie, la perfidie la plus noire, c'est la trahison, la trahison la plus impie qui, en livrant les inexpugnables remparts que, depuis mon arrivée ici, je ne me lasse pas d'admirer, a frappé de mort l'ordre illustre qui en faisait la gloire, et préparé à Malte catholique le douloureux sort qu'elle subit aujourd'hui.

Vous savez, mon cher Charles, quel homme, en 1798, se chargea d'aller, à la tête de quarante mille soldats, conquérir l'Égypte au profit d'une république dont le Ciel le destinait à être un jour l'impitoyable destructeur. Il avait mission de surprendre Malte en passant, et de s'en emparer. Depuis long-temps, des émissaires de la propagande révolutionnaire s'étaient introduits dans l'île, y avaient secrètement organisé l'insurrection, et, chose hideuse! quelques-uns de ceux qui portaient la croix sur la poitrine, et que les serments les plus sacrés engageaient à sa défense, s'étaient associés à leur complot. Pour provoquer la révolte et

pouvoir en retirer les avantages qu'on s'en était promis, il ne manquait qu'un prétexte : Bonaparte le trouva dans le prétendu besoin de ravitailler son escadre, et de lui procurer de l'eau. Il demanda que ses vaisseaux fussent autorisés à entrer tous à la fois dans les ports. On lui déclara qu'ils n'y seraient admis que quatre à quatre, et l'on s'appuya sur les stipulations déterminées à cet égard par les traités entre les puissances chrétiennes. Cette réponse fut prise pour une insulte, et presque en même-temps, à la suite d'un conseil de guerre, les troupes eurent ordre de débarquer, avec la précaution toutefois de ne manifester que l'intention de prendre ce qu'on avait l'injustice de refuser. Mais bientôt la perfidie lève le masque; la conspiration éclate; la guerre est au dedans et au dehors; les factieux se montrent de toutes parts; l'alarme, la confusion sont partout. L'irrésolution, le défaut de concert des chefs du gouvernement maltais pris au dépourvu, les cris, les plaintes du peuple qui se croit trahi, le massacre de quelques officiers dévoués, tout concourt à accroître le désordre et à précipiter la dernière catastrophe. Au bout de trois jours, sans siége, sans autre combat qu'une déplorable lutte avec d'ignobles conjurés ou quelques pelotons de soldats, l'île se rend; une honteuse

capitulation est signée, l'ordre de Malte a cessé d'exister, et les chevaliers fidèles sont réduits à aller au loin chercher un asile où ils puissent cacher leur douleur. Le vainqueur pille à la hâte le trésor, les églises, l'hôpital, les palais, les archives; puis emmenant avec lui ceux d'entre les habitants et les chevaliers dont la trahison lui a été le plus utile, il court vers le Nil raconter aux Égyptiens la victoire qu'il vient de remporter contre les ennemis du croissant, et proclamer qu'il n'y a de dieu que Dieu, et que Mahomet est son prophète [1].

En annonçant à son gouvernement la prise de Malte, Bonaparte écrivait: « Nous avons dans « le centre de la Méditerranée la plus forte place « de l'Europe, et *il en coûtera cher à ceux qui nous « délogeront* [2]. » Mais deux ans à peine s'étaient écoulés, que sans qu'il leur en eût beaucoup coûté, les Anglais en étaient déjà les maîtres. Ils le sont encore aujourd'hui, et le traité de 1814, entre toutes les grandes puissances, semble leur en assurer une longue et paisible possession.

Il est douloureux sans doute pour le peuple maltais, si pieux, si éminemment catholique,

[1] Voyez à la fin du volume les détails sur la prise de Malte.

[2] Lettre de Bonaparte au Directoire, en date du 29 prairial an VI (17 juin 1798).

de ne plus vivre sous les lois paternelles d'un ordre qui, pendant trois siècles, fit son bonheur et sa gloire; plus douloureux encore d'être sous la dépendance d'une nation qui n'a ni les mêmes croyances ni les mêmes mœurs. Toutefois, combien est-il moins à plaindre que lorsqu'il s'est vu forcé de subir le joug que lui imposèrent des hommes qui, par leur naissance, appartenaient à la même foi, mais corrompus et pervertis par les doctrines dégradantes de l'impiété moderne. Bien qu'un schisme déplorable sépare l'Angleterre de l'Église romaine, le gouvernement anglais a le bon esprit d'accorder au culte catholique la même protection que si c'était le sien propre. Il entoure l'évêque de respects et d'égards, il exige que les autorités civiles et militaires rendent les plus grands honneurs à la haute dignité dont il est revêtu; et ce respect, ces égards, cette protection ne se manifestent jamais avec plus d'éclat que lorsque la différence des religions a pu donner lieu à quelque trouble, à quelque irrévérence.

Un major s'étant un jour permis de traverser à cheval une procession, le peuple l'invita à s'arrêter ; le major insista, fit des menaces : il fut maltraité et faillit à périr victime de son obstination. A peine échappé au danger, il alla porter ses plaintes au gouverneur, qui, loin de

les trouver légitimes, condamna sévèrement sa conduite. Le même officier devint dans la suite général, puis gouverneur de l'île, et quelques maltais purent redouter sa vengeance. Mais il ne se ressouvint de sa faute que pour empêcher que ceux qui lui étaient subordonnés n'en commissent de semblables, et ne mit pas moins de zèle à protéger les cérémonies catholiques que celui dont il avait essuyé les reproches.

Le palais où résident les gouverneurs anglais, est celui-là même qu'habitaient les Grands-maîtres, et que décoraient de nombreux ornements destinés à perpétuer les souvenirs de la gloire de l'ordre, des tableaux, des armoiries, des statues, celle, entr'autres, de cet immortel Jean de Lavalette, qui, en 1665, lutta victorieusement contre quatre-vingt mille Turcs commandés par Soliman, statue indignement renversée et profanée lors de l'invasion par les barbares révolutionnaires qui oublièrent que le héros était français.

Le gouverneur actuel est le général Ponsombi, que j'ai connu en 1810 en Espagne, où je servais comme général.

Celui de ses prédécesseurs qui a laissé à Malte de plus honorables souvenirs, est le marquis de Hastings, qui y mourut il y a quelques années. Aucun n'exerça ses fonctions d'une ma-

nière plus noble, plus désintéressée, plus généreuse. Il avait été antérieurement gouverneur de l'Inde, et bien différent d'un autre personnage de même nom, dont l'administration avait jadis justement provoqué un mécontentement et une haine jusque-là sans exemple, il avait su s'y concilier l'estime générale. J'avais eu avec lui de précieuses relations, alors qu'il portait le nom de lord Moira : il m'honorait d'une tendre amitié, et se plaisait à m'en donner des preuves. J'ai cru devoir à la reconnaissance d'aller visiter sa tombe, sur laquelle je demeurai longtemps.

Parmi les personnes avec lesquelles j'ai eu d'anciens rapports, et qui se trouvaient ici, il en est peu que j'aie revues avec autant de plaisir que M. Frère, ministre d'Angleterre en Espagne, lors de mon séjour dans ce royaume. Informé de mon arrivée dès les premiers moments, il s'est empressé de venir me visiter, et depuis il n'a cessé de me donner les témoignages les plus aimables de sa bienveillance. Il est à Malte le père des pauvres ; il met son bonheur à soulager, autant qu'il en est en lui, toutes les misères, toutes les infortunes. Aussi son nom est-il en bénédiction parmi les habitants.

Quoique tristement déchue du haut rang où elle se trouvait placée par sa destination jusqu'à la fin du dernier siècle, et malgré tous les maux

qu'elle a soufferts, Malte n'en reste pas moins digne de toute l'attention du voyageur. Ses nombreux monuments religieux, civils et militaires, ses églises, la plupart très remarquables, et parmi lesquelles se distingue surtout celle de Saint-Jean, patron de l'ordre, ses statues de saint Paul, qui se rencontrent dans tous les quartiers, son hôpital, son aqueduc, ouvrage digne des Romains, qui d'une cité porte dans l'autre les eaux nécessaires à tous les besoins, ses quais magnifiqnes, ses vastes chantiers, ses immenses bassins, les fortifications dont son sol est hérissé, attesteront long-temps encore ce que l'amour de la religion et de la gloire sut faire du rocher où Lille-Adam, en en prenant possession, put à peine trouver une maison pour se loger, où les commandeurs et les chevaliers n'eurent d'abord d'autres *alberghi* que quelques misérables cabanes de pêcheurs. Et à ceux à qui tant et de si grandes choses ne révèleront pas à quels hommes elles sont dues, les monuments de la mort parleront. Le vandalisme n'a pas eu le temps d'exécuter tout ce qu'il méditait, de disperser la poussière des sépulcres, de briser les pierres ou d'en effacer les inscriptions. Dans les chapelles se retrouvent encore les tombeaux des Grands-maîtres, qui redisent et leur piété, et leur bravoure, et leurs exploits.

Je les ai visitées, mon cher ami, ces tombes augustes, et je les ai arrosées de mes larmes. J'ai gémi devant elles, j'ai plaint l'Europe aveuglée d'avoir méconnu ses plus précieux intérêts, au point de faire contre elle-même ce que le Musulman acharné avait tenté vainement pendant des siècles, et de sanctionner de ses propres mains la destruction d'un établissement qui était un des plus fermes soutiens de la société chrétienne, sa défense et la terreur de ses ennemis. Membre de l'ordre qu'une fausse sagesse a laissé périr, chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem, j'ai voulu emporter au moins la consolation d'avoir collé mes lèvres sur les noms vénérables que rappellent ces monuments, et d'avoir déposé dans les sanctuaires qui les renferment, mon hommage et mes regrets.....

Tandis que je me livrais aux épanchements que vous venez de lire, mon cher Charles, il m'arrivait des lettres dont le contenu déconcerte tous mes projets. Quelque pénible que soit pour moi l'idée de renoncer au voyage d'Italie, à celui de Rome surtout, qui flattait si délicieusement mon cœur, je me vois dans la nécessité d'ajouter ce sacrifice à tant d'autres. De graves affaires m'appellent ailleurs, et me retiendront un temps que je ne puis calculer encore. Si je trouve un bâtiment pour Gênes,

je m'empresserai d'en profiter, et à moins qu'il ne me survienne de nouveaux obstacles, je partirai immédiatement pour me rendre à l'abbaye de Saint-Urbain par la voie la plus directe. Si quelque chose peut tempérer la peine que me cause un dérangement si imprévu, c'est la bonne nouvelle qui m'est annoncée par les mêmes lettres : que nos religieux de la trappe sont heureusement rentrés dans le monastère du mont des Olives d'où ils avaient été si cruellement proscrits; qu'aujourd'hui ils y vivent en paix, et qu'il m'est permis de retourner au milieu de mes frères.

Adieu, mon cher Charles! Je ne saurais trop me recommander à vos prières.

LETTRE CINQUANTE-HUITIÈME.

Saint-Urbin, 22 decembre 1833.

Me voici au terme de mon pélerinage, mon cher Charles; je suis à Saint-Urbain.

J'avais d'abord compté pouvoir me rendre de Malte à Gênes, et je vous le disais dans ma dernière lettre. Après avoir attendu beaucoup plus que je ne l'aurais voulu, et toujours vainement, qu'il se présentât quelque navire, je changeai de résolution, et je pris le parti de me confier à *l'Aigle*, brick anglais qui partait pour Marseille. Le temps fut affreux; nous fûmes obligés de naviguer au milieu de continuelles tempêtes. De ma vie, sur mer, je n'eus tant à souffrir. Pendant vingt-quatre heures au moins, tout parut désespéré; matelots et passagers, nous nous crûmes perdus; je lisais sur tous les visages l'appréhension d'une catastrophe imminente, inévitable, et je partageais l'anxiété commune. Dans cette douloureuse situation, l'équipage qui était maltraité, présentait le spectacle religieux le plus touchant. Malgré le sifflement continuel des vents, malgré la

rapide succession des éclairs, malgré les éclats répétés de la foudre qui, grondant sans cesse sur nos têtes, menaçait de tomber sur nous, la prière du soir ne fut pas une seule fois interrompue. Jamais dans le silence et la retraite du cloître, je n'entendis chanter les antiennes et les litanies de la sainte Vierge avec plus de dévotion et de ferveur. Le capitaine était le premier à donner l'exemple; sa voix forte et sonore, à laquelle répondaient unanimement celles de tous les matelots, retentissait au loin, et ces chants animés par la vivacité de la foi et de la confiance, dominaient par intervalle le bruit du ciel et des vagues en courroux. Nos prières furent exaucées; le bâtiment échappa à tous les périls, et parvint heureusement au port.

Un bienfait si inespéré ne fut pas, comme il n'arrive que trop souvent, oublié ou méconnu. Le lendemain du débarquement, l'équipage et la plupart des passagers, s'empressèrent de monter à la chapelle de *Notre-Dame-de-la-Garde*, pour remercier celle que l'église appelle l'Etoile de la mer, et lui témoigner leur sincère reconnaissance pour la protection qu'elle leur avait obtenue en intercédant auprès de son divin fils.

De Marseille je m'acheminai vers Saint-Ur-

bain en passant par la France que je traversai rapidement et tout préoccupé du regret de n'avoir pu me rendre à Rome. Je ne me consolais que par la pensée que j'allais revoir les bons religieux qui m'avaient déjà donné un asile, et qu'en les quittant, j'aurais le bonheur de retourner auprès de mon digne révérend père abbé dom Pierre et de mes frères, de recueillir de nouveaux témoignages de leur charité et de puiser dans l'exemple quotidien de leurs vertus, de nouvelles forces, un nouveau courage pour achever de parcourir dignement la carrière de pénitence que le Seigneur m'a fait la grace d'embrasser.

Enfin, mon cher ami, hier dans la soirée, les portes de l'abbaye hospitalière se rouvrirent pour moi. La communauté était prévenue de mon prochain retour. J'étais impatiemment attendu; je fus reçu, accueilli avec une joie vive mais toute chrétienne, avec cette joie qui se manifeste par les élans d'une piété reconnaissante, par l'empressement à rendre graces, par l'ardeur des prières en faveur de celui que l'infinie Bonté a daigné protéger et ramener sans accident au sein de la famille religieuse. Je fus ensuite processionnellement conduit à l'église, et là, étant prosterné la face contre terre devant le Saint-Sacrement, le supérieur, agissant

à mon égard avec la même charité que si j'eusse été un des frères dont il est le digne chef, récita pour mon retour le *suffrage* prescrit par les saintes règles; il pria le seigneur de pardonner à son serviteur les fautes qu'il avait pu commettre au milieu des dangers auxquels avait été exposée sa faiblesse, et il appela sur lui sa miséricordieuse indulgence.

Adieu, mon cher Charles! Unissez vos actions de graces aux nôtres : souvenez-vous toujours de moi devant Dieu, et croyez que dans ma retraite je ne vous oublierai jamais. Les chrétiens s'aiment pour l'éternité.

FIN.

DÉTAILS

SUR LA PRISE DE MALTE [1].

Les détails qu'on va lire parurent dans la plupart des journaux étrangers, à l'époque même de l'invasion de Malte par les troupes de Bonaparte. La tyrannie directoriale parvint à en empêcher la publication en France où ils ne furent alors connus que d'un très petit nombre de personnes; ils se trouvent consignés entr'autres dans les écrits politiques d'un protestant célèbre qui les a fait précéder de réflexions pleines de justesse et d'impartialité.

« Le retour de plusieurs chevaliers sur le « continent, dit-il, a expliqué les véritables « causes de cette capitulation sans siége; mais « la passion, le ressentiment, le désir d'excuser « ses propres torts et les préjugés nationaux « influent sur la plupart de ces récits.

« Parmi ces relations, on en a distingué une « adressée de Malte même, quelques jours après

[1] Voir la note de la page 294.

« sa reddition, à M. le bailli de Litta, mi-
« nistre de l'ordre à Pétersbourg, par le bailli
« de Tignié, français, témoin oculaire, et dont
« les glaces de l'âge n'ont point affaibli l'indi-
« gnation. Sa lettre publiée dans le *Courier de*
« *Londres*, est un greffe criminel où le Grand-
« maître est assez clairement accusé.....

« On conçoit cette chaleur dans un vieillard
« généreux à qui la négligence des devoirs
« peut paraître une trahison; mais l'histoire
« doit respecter davantage la différence qui se
« trouve entre le crime et la faiblesse, entre
« l'incapacité et la perfidie. Le défaut de talent,
« de courage, d'esprit et d'intelligence, appar-
« tient quelquefois aux hommes en place tout
« comme au reste de ses semblables; mais
« une vile scélératesse est heureusement plus
« rare......

« Quant aux vrais coupables, ils sont accusés
« par l'uniformité des rapports....

« On peut lire avec confiance la lettre sui-
« vante qui renferme le précis authentique des
« particularités relatives à la honte de Malte.
« Elle est écrite avec la mesure et l'exactitude
« nécessaires par un commandeur de l'ordre,
« non moins distingué par ses mœurs et sa
« probité que par son zèle et ses talents.

Livourne, 15 août 1798.

Malte était minée depuis long-temps par la pénurie ou l'avaient jeté ses pertes depuis la révolution et les dilapidations protégées par la faiblesse du dernier Grand-maître.

Le secrétaire du trésor (titre du chef des finances), le commandeur de *B........ de R.......*, après avoir, pendant vingt ans, travaillé à notre épuisement, était devenu le chef connu des principes nouveaux qui devaient tôt ou tard consommer notre ruine. Bien des gens avaient prévu le danger, et il était d'autant plus grand que l'argent nous manquait de plus en plus chaque jour; qu'on ne s'en procurait que par des moyens précaires et ruineux, et que par cela même on avait dû réformer plus de la moitié des forces de terre et de mer.

Il se préparait donc depuis quelque temps un orage bien noir; des chevaliers zélés en avaient souvent averti. Ils auraient désiré qu'on fondît le trésor de l'ordre de *Saint-Jean*; que, n'ayant pas une personne capable de commander en cas de siége, on attirât à Malte un général expérimenté et connu pour la défendre. Ainsi, l'on manquait de tout ce qu'il fallait pour se défendre et même pour vivre; car, les blés exceptés, on n'avait *ni bois*, *ni charbon*,

ni bestiaux, et surtout point de toutes ces espèces d'agrès indispensables pour soutenir un siége, comme affûts de canons, etc., etc.

Telle était la position de l'île, quand, en janvier dernier, on vit arriver à Gênes un secrétaire de *F*.........., le sieur *P*.........., qui, sous prétexte d'une vaine mission, y vint habiter pendant cinq semaines chez un banquier de son nom, gardien du port, et déjà très connu par ses sentiments *patriotiques*. Ce secrétaire portait des lettres de recommandation pour tous ceux qui pouvaient servir ses projets; il donna des banquets scandaleux aux principaux amis de la révolution, se lia étroitement à tous ses coopérateurs, enfin arrêta tous ses plans. Tout était donc préparé, lorsque le 6 juin, on vit entrer dans le canal de Malte la première division de cette flotte fameuse, en armement depuis long-temps : alors des lettres tranquillisantes et perfides de l'*ex-commandeur D*........, embarqué sur l'escadre, et d'autres communiquées à propos par son ami le commandeur de *B*........ *de R*........, parurent assoupir les inquiétudes. Cependant on fit des préparatifs, des affûts, des cartouches, etc.; mais au lieu de faire sortir de la ville, ou d'enfermer les gens suspects, d'y faire entrer avec leurs provisions tous ceux du dehors qui pou-

vaient la défendre, et au lieu de s'enfermer dans les murailles, on divisa, on dispersa tous nos meilleurs chevaliers (surtout les français), dans les *insuffisantes batteries et tours de la côte*, à la tête des régiments des milices de la campagne, et dans tous les postes d'artillerie, sous la direction du commandeur de cette armée, *le commandeur de B*.........., ami et allié des conspirateurs. Lui et les autres chefs des ateliers avaient fait manquer les vivres et les munitions de toute espèce; en sorte que quelques émissaires mêlés dans les milices leur persuadèrent sans peine qu'elles étaient trahies, et bien plus, que c'étaient les chevaliers envoyés à leur tête pour les commander, et surtout les *chevaliers français* qui, d'intelligence avec leurs assaillants, *voulaient les livrer à l'ennemi*.

Jamais la perfidie et la machination ne furent mieux ourdies : aussi dans tous les postes et les forts de la ville, la méfiance vraie ou simulée de tous les soldats maltais devint générale. Au dehors, les jeunes et braves chevaliers voulaient rassembler leurs troupes, et s'en voyaient abandonnés; d'autres tentaient de les porter en avant, et l'on criait qu'ils allaient *les livrer, les réunir à l'ennemi*; bientôt, sous ce prétexte, *quatre chevaliers périrent par leurs*

propres milices, et neuf autres furent fusillés, mutilés, blessés et entraînés par leurs soldats, liés et garottés à la ville, et jusque dans le palais du Grand-maître, gardés à vue par plusieurs factieux qui signaient les ordres et qui s'étaient rendus maîtres absolus.

Cependant la descente était déjà effectuée *sur sept points différents. Buonaparte*, escorté, dirigé par l'ex-chevalier *P...... de M......*, capitaine de génie, qui nous avait quittés depuis deux ans pour l'aller joindre, par l'ex-chevalier *de B.......* et autres maltais bannis, était débarqué à la calle *Saint-Georges*, d'où le brave chevalier *de Préville*, commandant de la mauvaise tour, sans munitions, sans vivres et abandonné des siens, avait été obligé de se retirer.

J'ai omis de dire que le 9 juin, à l'arrivée des deux autres divisions de la flotte, *Buonaparte* envoya le consul français demander verbalement, de sa part, au Grand-maître, l'entrée de tous nos ports pour sa flotte entière. Le conseil s'assembla et répondit que par ses traités avec les puissances, par sa neutralité, et pour sa propre sûreté, on ne pouvait recevoir plus de quatre bâtiments de guerre à la fois. Le consul, porteur de cette réponse, ne revint point; et le lendemain, dès la pointe du jour,

on vit toutes les chaloupes effectuer le débarquement.

Quoique le *bailli de la Tour-du-Pin*, chevalier très zélé, très actif, et membre ainsi que moi de la congrégation des guerres, eussions sollicité depuis long-temps de prendre des mesures de précaution très nécessaires, entr'autres le rétablissement de certaines batteries *enlevées non sans cause*, et aussi le transport *de dix mille barils de poudre du magasin général de la Cottoner*, qui par le succès d'une descente au port de *Marsa Scirocco*, devaient aisément tomber au pouvoir des ennemis, ce ne fut que le jour du débarquement même qu'on obtint des ordres pour le second objet devenu bien plus difficile par les circonstances. *Le bailli de la Tour-du-Pin*, demanda *le commandeur de Thuisy* pour son second : on leur donna des soldats pour faire la chaîne de là jusqu'à la mer, et quinze chevaliers pour escorter les poudres jusqu'aux différents forts ou magasins; mais quel fut leur embarras, en arrivant au magasin général, lorsqu'ils virent qu'à dessein, ou autrement, on y fesait manquer les mulets, les charrettes et tous les moyens de transport!

Cependant *le bailli de la Tour-du-Pin* alimenta de provisions les différents forts, mais

non sans péril; car il fallait faire filer des barques à travers des coups de fusil que les maltais déchaînés contre les grecs (il y en a beaucoup à Malte), tiraient contre eux sur le rivage. Le lendemain nous eûmes bien plus de peine encore; car on avait *si bien persuadé aux habitants* des parties enceintes par *la Cottoner*, qu'en enlevant ces poudres *nous voulions leur ôter le moyen de se défendre*, que personne ne voulût plus concourir au transport, et que *le bailli de la Tour-du-Pin*, le commandeur de *Thuisy* et un troisième furent obligés d'exécuter tout seuls et partiellement cette mesure nécessaire.

La nuit du 10 au 11 vit semer dans la ville tous les bruits, toutes les terreurs. Les femmes, les enfants, les fuyards accourus du dehors, y accrurent l'embarras et la confusion. Au bruit des coups de fusil tirés dans la rue de France par l'effroi d'une escalade de ce côté, je me rendis au palais; mais quel fut mon étonnement d'apprendre que, d'après une députation des *barons*, des *Jurats*, et d'autres lâches forcenés qui étaient venus représenter l'urgence de la capitulation, le conseil allait s'assembler au milieu de la nuit? nos meilleurs baillis étaient absents, employés ailleurs : cependant le conseil s'assemble et la surprise augmente

quand on y voit entrer *cinq de ces fougueux maltais*, osant assister aux délibérations, et exiger de voir la lettre écrite à *Buonaparte* : bien plus, on les voit chercher, amener des *trompettes*, leur donner l'ordre d'aller avertir les forts et les ennemis de la trève, et tympaniser au milieu de la nuit notre précoce déshonneur. Simples sujets dans l'île, ils exigent que pour dresser les articles de la capitulation, on député *quatre d'entr'eux*, avec deux seuls membres de l'ordre, sous la médiation du *ministre d'Espagne*; et l'on fait sortir le commandeur de *B........ de R.......* du fort Saint-Ange, où il avait demandé d'être enfermé *plutôt que de se battre*, pour être le chef, l'organe de cette députation.

Ainsi la fameuse place de Malte est livrée au dedans et au dehors à ses ennemis; ainsi l'ordre abandonne, commet son sort au plus ancien, au plus dangereux des conspirateurs. On les voit capituler lâchement, avant que le siége soit commencé, et recevoir en vingt-quatre heures la loi d'un ennemi qui n'a pas encore attaqué ses remparts. Mais comment s'opposer à ce conseil, à cette capitulation? C'est au milieu de la nuit qu'elle se décide : tous les chevaliers sont éloignés et dispersés; les baillis les plus fermes, les plus inébranlables dans le sentier

de l'honneur sont absents : la trahison environne le chef, et le destin de cet ordre est prononcé! Buonaparte, entré le 11 au soir dans la ville, fut occuper le palais du marquis *Parisi* (noble maltais); on croyait qu'il irait rendre visite au Grand-maître; mais au contraire il attendait que le Grand-maître à notre tête fût lui rendre cet hommage; le Grand-maître s'y refusa; aussi, dit-on, que ce fut alors que Buonaparte, peu content, intima à tous les membres de l'ordre de partir sous trois jours; il n'en donna que deux aux chevaliers portugais, et que trois heures au chevalier *O'hara, ministre de la Russie.*

B........ de R........, nommé président de la commission du gouvernement provisoire, commandait au Grand-maître avec *R...... de S......-J........-d'A.........* Il était sous Buonaparte le souverain de l'ordre et du pays dont il avait organisé la perte. *R...... de S.......-J.....-d'A......* avait été membre de l'Assemblée nationale, et l'avocat *payé* de l'ordre pour l'y défendre. A Malte, il était commissaire du Directoire.

En peu de jours, on a effacé ou renversé partout, dans les auberges, et jusque dans le palais du Grand-maître présent, jusqu'aux moindres vestiges des armes de la religion, de ses chefs, etc., etc.

Les Français trouvèrent intacts le *trésor de Saint-Jean*, de même que toute *l'argenterie de l'hôpital et des églises de l'ordre* qui furent dépouillées aussitôt de leurs richesses. Toutes les pièces brisées devinrent des lingots. Le prieur et les chanoines conventuels furent expulsés de l'église de Saint-Jean : elle devint la cathédrale de l'île, et l'on vit, le jour de Saint-Jean même, l'évêque y officier sous le dais du Grand-maître, assisté des chanoines mitrés de la cité vieille. Mais la vraie richesse de l'ordre, le trésor qu'a perdu avec Malte toute la noblesse française et celle des autres états, ce sont les archives : elles sont tombées dans les mains de *Buonaparte*, sans qu'aucune prévoyance ait songé à les préserver.

Le second jour, Buonaparte fit publier, afficher l'ordre d'une presse générale, et embarquer sur la flotte *tous les matelots de l'île, les gardes du Grand-maître et tous les soldats enrégimentés ;* en même-temps il amena avec lui quelques-uns de nos jeunes chevaliers qui, sans savoir où donner de la tête, n'ayant aucun espoir de rentrer en France, ni aucune ressource pour aller ailleurs, se sont livrés au désespoir. Ah! malheureux jeunes gens !

Si *Buonaparte* nous a traités avec une si grande rigueur, ce fut, dit-on, à cause de notre

malheureux Grand-maître dont il était mécontent. Cependant nous eûmes à nous louer du général *Vaubois*, son second; et tous les officiers de la flotte et de l'armée nous plaignaient et partageaient nos malheurs.

Nous connaissions mieux que vous-mêmes, nous ont-ils dit, tous vos moyens; nous savions que vous ne pourriez pas vous défendre. Cela s'est passé à Malte comme en Suisse où nous étions; et vous ignoriez peut-être que tous *les conjurés avaient fait serment de vous massacrer tous au signal de la première bombe.*

Le Grand-maître est parti pour Trieste le 17 juin, c'est-à-dire, le premier de nous tous, emmenant avec lui douze membres de l'ordre, dont quelques-uns étaient de sa maison.

Le 24, la municipalité fit afficher l'ordre à tous les ex-chevaliers ou membres de l'ordre, de quitter Malte sous vingt-quatre heures; en effet, nous partîmes entassés sur les premiers bâtiments ragusois qui se trouvèrent dans le port.

Nous avions vu placer, installer et récompenser, comme de raison, tous ceux qui avaient contribué à notre perte [1].

[1] Le commandeur B..... de R....., secrétaire du trésor; le commandeur de B........., commandeur de l'artillerie; le commandeur servant T......., ingénieur de la place; le chevalier de F......., commissaire des fortifications; le donat D...., secrétaire du commandeur

Les passe-port de tous ceux qui ont quelques droits de rentrer en France, nous adressent, à Antibes, à un commissaire qui devra nous y juger; les autres nous dirigent à Barcelone et à Livourne [1].

R......, pour France; le sieur P......., capitaine du port; les prêtres B......., A......, B......., et beaucoup d'autres de Saint-Jean, des barons, des jurats, adjudants, avocats, notaires, etc., tous placés en ce moment.

[1] Merc. britann., t. I.



FR. FRANCISCUS PUCCI A CRYPTIS S. LAURENTII ORD. MIN. SERAPH. S. P. N. FRANCISCI ALMÆ OBSERV. ROM. PROV. EX-DEFINITOR SAC. CONGR. DE PROPAG. FIDE RESPLIS, MISSIONUM ÆGYP. ET CYPRI PRÆFECTUS IN PARTIB. ORIENT. COMMISS. APLICUS, S. MONT. SION, ET SS. SEP. D. N. J. C. GUARDIAN, TOTIUS TERRÆ S. CUSTOS, HUMILISQ. IN DOMINO SERVUS.

UNIVERSIS, ET SINGULIS CHRISTI FIDELIBUS PRÆSENTES NOSTRAS INSPECTURIS, LECTURIS, VEL LEGI AUDITURIS, SALUTEM AB EO, QUI EST VERA SALUS, ET GAUDIUM IN SP. S. :

Noveritis admodum reverendissimum patrem dominum Maria Joseph de Geramb, congrega-

---

FR. FRANÇOIS PUCCI DE LA GROTTE DE S. LAURENT, DE L'ORDRE MINEUR DU SÉRAPHIQUE NOTRE SAINT PÈRE FRANÇOIS DE LA PRIMITIVE OBSERVANCE DE LA PROVINCE ROMAINE, EX-DÉFINITEUR DE LA SACRÉE CONGRÉGATION DE LA PROPAGATION DE LA FOI, PRÉFET DES MISSIONS D'ÉGYPTE ET DE CHYPRE, COMMISSAIRE APOSTOLIQUE DANS LES PARTIES ORIENTALES, GARDIEN DE LA SAINTE MONTAGNE DE SION ET DU SAINT SÉPULCRE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, COMME AUSSI DE TOUTE LA TERRE SAINTE, ET L'HUMBLE SERVITEUR EN NOTRE SEIGNEUR.

A TOUS LES FIDÈLES DE JÉSUS-CHRIST, ET A CHACUN EN PARTICULIER QUI CES PRÉSENTES VERRONT, LIRONT OU ENTENDRONT LIRE, SALUT EN CELUI QUI EST LE VRAI SALUT, ET JOIE EN L'ESPRIT SAINT.

Vous aurez désormais pour connu que le révérend père Marie-Joseph de Géramb, de l'ordre

tionis Trappensis devotionis gratia suscepta peregrinatione ad sancta loca, præsentia, et sanctissima conversatione Salvatoris nostri decorata, quinimo pretioso ejus sanguine consecrata, anno 1831, pontificatus vero sanctissimi domini nostri papæ Gregorii XVI, feliciter regnantis, anno II, die 6 mensis decembris Jerosolymam appulisse : inde subsequentibus diebus præcipua sanctuaria, in quibus mundi Salvator suum populum dilectum, imo et totius humani generis massam damnatam a miserabili dæmonum potestate misericorditer liberavit; utpote Calvarium, ubi cruci affixus, devicta morte, cœli januas aperuit; sepulchrum, ubi sacrosanctum ejus corpus reconditum triduo ante suam gloriosissimam resurrectionem quievit; montem Sion, ubi cum discipulis ultimam fecit cœnam, eucharisticum sacramentum instituit, iisdem apostolis, januis clausis, post suam resurrectionem apparuit, Thomæ latus suum misericorditer ostendit, et Spiritus Sanctus in igneis linguis descendit; sepulchrum beatissimæ virginis Mariæ, unde ad cœlos assumpta est gloriosa; montem Oliveti, ubi videntibus discipulis, ad cœlos Dominus ascendit, suorum pedum vestigia in æternam relinquens memoriam; Bethaniam, ubi Lazarum quatridua-

de la Trappe, dans un pélerinage entrepris sous la grace de la dévotion, est arrivé à Jérusalem, aux lieux vénérés que notre Seigneur a sanctifiés par sa présence et sa divine conversation, et ensuite consacrés par son précieux sang, le 6 du mois de décembre de l'année 1831, et la deuxième du pontificat de notre très saint Père le pape Grégoire XVI, heureusement régnant; qu'il visita les jours suivants les principaux lieux où le Sauveur du monde affranchit miséricordieusement de l'éternelle réprobation, et délivra du joug du démon son peuple chéri et toute la masse du genre humain; de même le Calvaire où, attaché sur la croix, il vainquit la mort et nous ouvrit les portes du ciel; le sépulcre où son corps sacré reposa pendant trois jours avant sa glorieuse résurrection; le mont de Sion où il fit la dernière cène avec ses disciples, institua le sacrement de l'Eucharistie, apparut à ces mêmes apôtres après sa résurrection, les portes étant closes, montra, miséricordieusement, son côté à Thomas, et où l'Esprit-saint descendit en forme de langues de feu; qu'il visita en outre le tombeau de la bienheureuse vierge Marie, d'où se fit sa glorieuse assomption; la montagne des Oliviers, d'où le Seigneur monta au ciel, en présence de ses disciples, laissant l'empreinte de ses pieds en éternelle mémoire;

num a morte suscitavit; cæteraque alia in et extra Jerosolymam constituta : item et Bethlehem, ubi idem Salvator mundi de virgine Maria nasci, in præsepio collocari, a brutis calefieri, a pastoribus venerari, a stella indicari, a Magis adorari, et modico lacte pasci non est sane dedignatus; et quæ circa Bethlehem, et in via Bethlemitica conspiciuntur : montana quoque Judææ, ubi beatissima Virgo Elisabeth visitavit, ortumque habuit magnus propheta, et præcursor domini Joannes, desertum pariter, et antrum, ubi idem præcursor plurimos, vitam ducens solitariam, latuit annos : insuper et quæ in Galilæa similiter continentur; nimirum, domum Nazareth, ubi beatissima Virgo ab angelo salutata, meruit Filium Deï concipere incarnatum; montem Thabor, ubi idem Dominus se transfigurando, gloriam suam tribus discipulis ostendit; mare Tiberiadis, cujus mentio sæpe fit in sacris Evangelii paginis, propter assiduam Christi domini consuetudinem; flumen Jordanem, cujus aquas suo baptismate consecravit; sacrum montem Quarantanæ, ubi suo sancto jejunio nostras epulas damnavit, dæmonumque astutias propria superavit virtute : tandem, quæ in universa Judæa, et Galilæa continentur, gressibus Domini,

la Béthanie, où il ressuscita Lazare, mort depuis quatre jours; et tous les autres lieux remarquables situés dans les murs et hors des murs de Jérusalem; qu'il se rendit de là à Bethléem, où le même Sauveur du monde ne dédaigna pas de naître du sein de la vierge Marie, d'être placé dans une crèche, réchauffé par des animaux, vénéré par les bergers, indiqué par une étoile, adoré par les Mages, et nourri d'un modeste lait; qu'il vit les environs de Bethléem et ce qui se remarque sur la route de cette cité; qu'il parcourut les montagnes de la Judée, où la bienheureuse Vierge visita Élisabeth, et où naquit le grand prophète Jean, précurseur du Messie; pareillement le désert et la grotte où ce même précurseur du Christ passa solitairement plusieurs années de sa vie; qu'il continua à visiter dans son pélerinage tous les lieux célèbres de la Galilée : comme la maison de Nazareth où la bienheureuse vierge Marie fut saluée par l'ange, et mérita de concevoir dans son sein le Verbe incarné; le mont Thabor, où le Seigneur, dans sa transfiguration, se montra à trois de ses disciples dans l'éclat de sa gloire; le lac de Tibériade, dont les pages sacrées de l'Évangile font souvent mention, notre Seigneur Jésus-Christ fréquentant ce lieu assidûment; le fleuve du Jourdain, dont le Fils de Dieu

ac beatissimæ ejus matris consecrata, et a peregrinis catholicis visitari solita, pie, ac devote summa cum reverentia visitasse. In quorum omnium, et singulorum fidem has manu nostra subscriptas, et sigillo majori officii nostri munitas expediri mandavimus.

Datis Jerusalem ex hoc venerabili conv. smi. Salv. die 5 maij. 1832.

FR. FRANCISCUS PUCCI A CRYPTIS S. LAURENTII,

Terræ Sanctæ custos.

De mandato patr. suæ reverendissimæ,

FR. PERPETUUS A SOLERIO,

Secretarius Terræ Sanctæ.

consacra les eaux par son baptême; le mont sacré appelé *de la Quarantaine*, où par son saint jeûne, il condamna nos festins, et rendit vaines, par sa propre vertu, toutes les ruses du démon; qu'il visita enfin pieusement et dévotement avec la plus grande révérence, tous les lieux de la Judée et de la Galilée, consacrés par les pas de notre Seigneur Jésus-Christ et de sa bienheureuse Mère, comme aussi tous les autres saints lieux qu'ont coutume de visiter les pélerins catholiques.

En foi de tout quoi, et de chacune desquelles choses nous avons mandé de lui délivrer ces présentes signées de notre main et munies de notre grand sceau.

Donné à Jérusalem, de ce couvent vénérable du saint Sauveur, le 5 mai 1832.

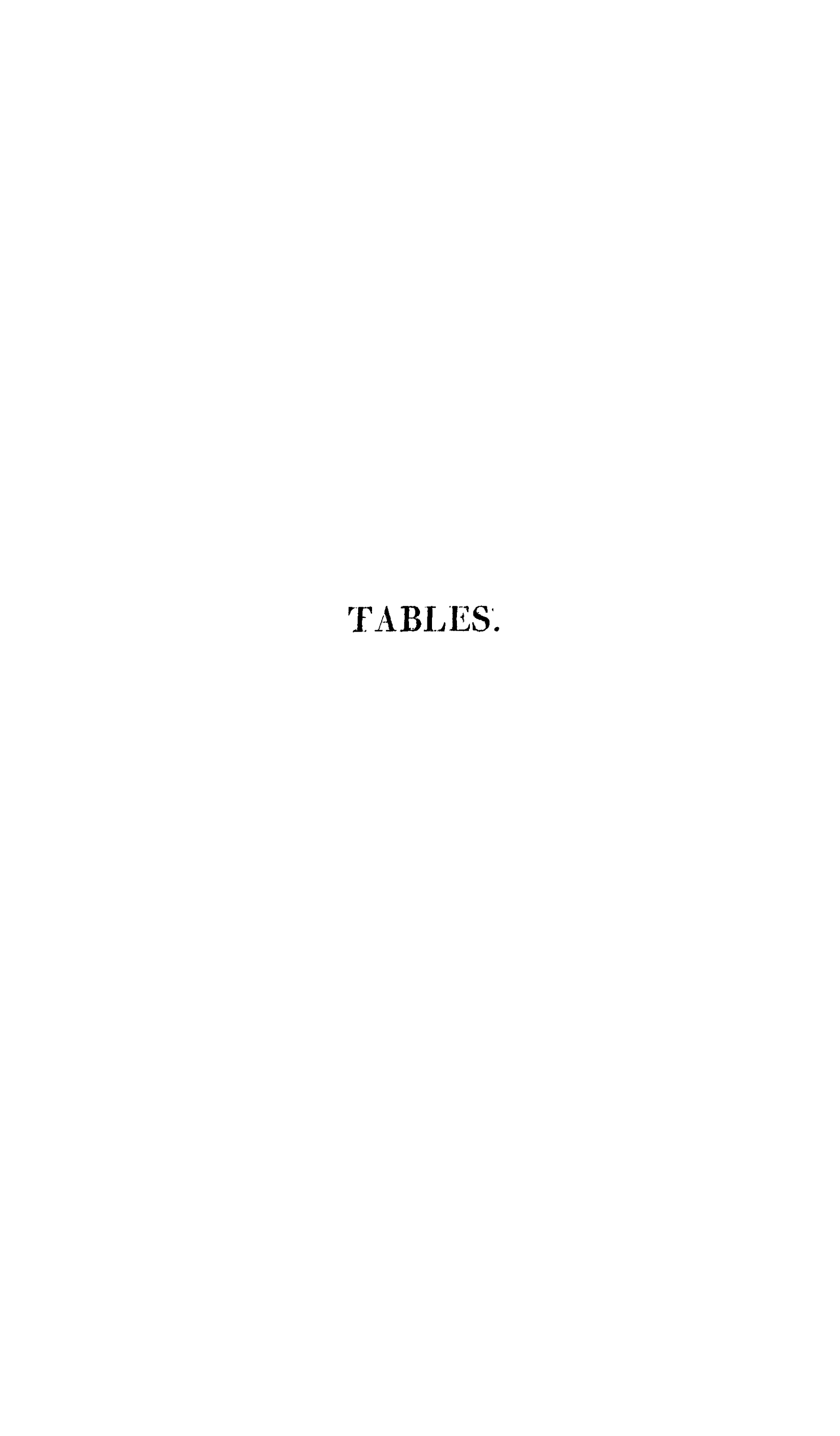
FR. FRANÇOIS DE LA GROTTE DE SAINT LAURENT,

Gardien de Terre-Sainte.

Par mandement du révérendissime Père,

FR. PERPETUE DE SOLÈRE,

Secrétaire de Terre Sainte.



TABLES.

TABLE DU PREMIER VOLUME.



LETTRE NEUVIÈME, P. 39.

LETTRE DIXIÈME, P. 42.

LETTRE SEIZIÈME, P. 114.

LETTRE DIX-SEPTIÈME, P. 143.

LETTRE DIX-HUITIÈME, P. 153.

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.



LETTRE TRENTE-CINQUIÈME, P. 145.

Description du monastère du Saint Sauveur à Jérusalem. — Table des Pères. — Carême qu'ils observent. — Leurs souffrances. — Lettre qu'ils adressent à ce sujet à M. Horace Sébastiani, alors ambassadeur à Constantinople. — Missionnaires Franciscains. — Lettres patentes de Henri VIII, roi d'Angleterre, en faveur du Père gardien et des Frères de l'ordre des Mineurs qui demeurent près du Sépulcre. — Libéralités des Souverains de l'Europe envers les établissements de Terre Sainte. — Ornements donnés par l'impératrice Marie Thérèse. — Noms de quelques Pélerins de distinction qui visitèrent le Saint Sépulcre en 1486. — Contrariétés que ne se lassent point de susciter les Grecs aux Catholiques. — Manœuvres continuelles pour leur enlever le petit nombre de Sanctuaires qui leur restent encore. —Souplesse, ruses et perfidie du clergé grec, en comparaison de l'extrême simplicité des Pères Catholiques. — Trait caractéristique à ce sujet. — Réflexion sur la position des Pères Latins de Terre Sainte.

LETTRE TRENTE-SIXIÈME, P. 171.

Préparatifs de départ. — Derniers adieux aux Sanctuaires de Bethléem, aux tombeaux de Marie, de Saint Joseph, de Saint Joachim et de Sainte Anne, à la Grotte de l'Agonie, au jardin des olives, etc. etc. — Dernière nuit passée dans l'église du Saint Sépulcre. — Onction avec l'huile de rose de la tombe sacrée du Sauveur du Monde et de l'endroit où la Croix fut plantée. — Douleur de quitter ces lieux sacrés et chers. — Départ de Jérusalem pour Jaffa. — Peste qui se déclare dans la ville Sainte peu de moments après.—M. Catafago Vice-Consul Autrichien.— Rama où la peste fait des ravages. — Craintes que ce fléau ne se manifeste à Jaffa. — Quelques mots encore sur cette ville. — Ibrahim Aga, gouverneur de Jaffa. — Sa sévérité et sa cruauté. — Mariage du neveu de M. Catafago.

LETTRE TRENTE-SEPTIÈME, P. 189.

Départ de Jaffa, en caravane, pour Nazareth, avec M. Cafatago et sa famille. — Première nuit. — Souper dans la tente de M. Catafago. — Cadre mystérienx enveloppé d'un voile blanc.—Chaleur

che des éponges. — Anon pour porter mon bagage. — Montagnes du Liban. — Boutros-Karam, Cheik d'Éden. — Le village d'Éden. — Noyers d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuses. — Fils de Boutross-Karam. — Hospitalité qui règne dans la maison du Scheik. — Visites d'un grand nombre d'habitants. — Fontaine de Saint Serge. — Retour de Boutros-Karam. — Intérieur de sa famille. — Piété de son épouse et de ses filles. — Cause portée au tribunal de Boutros-Karam. — Sentence qu'il prononce.—Départ d'Éden.—Cèdres du Liban. Bergers maronites. — Vallée de Bequâa ou Bka, qui est la Cœlé-Syrie des anciens. — Colonne Amoad-Aiat. — Balbeck, Héliopolis, ou ville du Soleil. — Charité admirable des arabes catholiques. — Temple du Soleil. — Départ pour Damas. — Toilette turque. — Vue admirable de Damas. — M. l'abbé Poussous et M. l'abbé Tustet Lazaristes. — Révérends Pères Franciscains de Terre Sainte. — Rue droite (Via recta). — Maison d'Ananie. — Fenêtre par laquelle les Chrétiens descendirent Saint Paul le long de la muraille. — Grotte où Saint Paul, délivré de ses ennemis, se réfugia. —



TABLE DU TROISIÈME VOLUME.



LETTRE QUARANTE-CINQUIÈME, P. 5.

LETTRE CINQUANTE-ET-UNIÈME, P. 150.

Départ pour le Mont Sinaï. — Beau dromadaire des écuries du Vice-Roi. — Caravane. — Porte de la Victoire. — Désert. — Bois pétrifié. — Cheik scrupuleux. — Repas du soir. — Chameaux. — Pratique hospitalière du Cheik. — Belle scène nocturne. — Silence du désert. — Château d'Aschiroud. — Chemin de la grande caravane qui va à la Mecque. — Vue de la Mer Rouge et de Suez. — Environs de Suez. — Intérieur de la ville. — Enfants hideux. — M. Manoula, agent de la compagnie des Indes — Visite au Gouverneur. — Buonaparte. — Golfe de Suez. — Arabie Pétrée. — Commerce de charbon fait par les Arabes. — Fontaines de Moïse. — Passage de la Mer Rouge par les Israélites. — Défense aux arabes de la caravane de faire tant de bruit. — Coquillages de la Mer Rouge. — Mercredi des cendres. — L'eau se corrompt. — Petit oiseau. — Gazelle.

LETTRE CINQUANTE-DEUXIÈME, P. 181.

(Suite de la précédente.)

Rencontre d'une tribu de Bédouins. — Bédouins de la presqu'île de Sinaï. — Vue du Mont Sinaï. —Partie d'une nuit employée à lire l'exode. — Chemins effroyables. — Monastère de la Transfiguration. — Singulière manière d'y entrer. — Supérieur et communauté. — Souper au réfectoire. — Extérieur et intérieur du monastère. — Église. — Mosquée. — Chapelle du buisson ardent. — Reliques de Sainte Catherine. — Impératrice Catherine. — Jardin. — Distribution de pain aux Arabes. — Bibliothèque. — Édit du faux prophète Mahomet à tous les Chrétiens. — Livre sur lequel les étrangers qui visitent le monastère inscrivent leur nom.

LETTRE CINQUANTE-TROISIÈME, P. 207.

(Suite de la précédente.)

Départ pour gravir le Mont Sinaï. — Glace et neige. — Chapelle dédiée au prophète Élie.—Cime du Mont Sinaï. —Ruines de deux églises chrétiennes. — Mosquée. — Ouverture du rocher où fut

LETTRE CINQUANTE-CINQUIÈME, P. 250.

LETTRE CINQUANTE-SIXIÈME, P. 273.

LETTRE CINQUANTE-SEPTIÈME, P. 283.

FIN DES TABLES.

Longitude à l'Orient de Paris.

CARTE DE LA SYRIE

1835

Pélerinage à Jérusalem et au Mont Sinaï en 1831, 1832 et 1833

Par le R. P. MARIE JOSEPH DE GERAMB

RELIGIEUX DE LA TRAPPE.

ECHELLE.

Lieues de 25 au Degré.

Myriametres.

Mont Taurus

CARAMANIE

Caraman
Adene
Tarsous
Anazarba
Issus
Marateh
Aentab
Bir
Orea
Harran
Skandaroun
Cap Malo
Ras el Kanzir
Seleskeh
Anamour
Cap d'Anamour
Cap St André
Cap Cormachiti
Nicosie
Famagouste
Larnaca
Cap Gatte
ILE DE CHYPRE

PACHALIC D'ALEP
Turkmans
ANTAKIÉ
Souaidie
Mt Cassius
ALEP
Chogr
Mambedj
Racca
EUPHRATE FL.
Bagdad
Marra
Hama
Oronte R.
Bédouins Maouâli
TADMOR ou Palmyre
Homs
Latakie
Djebilé
Tortosa
TRIPOLI
PACHALIC DE TRIPOLI
Mt Liban
Balbek
Baroût
Saide
Sour ou Tyr
Cap Blanc
ACRE
Mt Carmel
Kaisarie
Nablous
Yafa
Ramle
Lodd
JERUSALEM
Bethlem
Hebron
Azqâlan
Gaze
El Arich
Pelouse
DAMAS
Lac du Pré
Hasbeya
Plaines de Hauran
Bostra
Adjaloun
L. de Tabarie
Tabarie
Nazareth
Mt Tabor
Jourdain
Assalt
Mer Morte ou Lac Asphaltite
Karak
Chaubak
Arnoun

MER MÉDITERRANÉE
PACHALIC DE DAMAS
PALESTINE
Bédouins de Sardié
Bédouins d'Anazé et de Taï
Bédouins de Saki
Bédouins de Gaze
ARABIE DÉSERTE
ARABIE PÉTRÉE
EGYPTE
Dunes de Sables mouvans

Longitude à l'Orient de Paris.

CARTE

DE L'EGYPTE

1855

Pèlerinage à Jérusalem et au Mont Sinaï

en 1831, 1832 et 1833

Par le R. P. MARIE JOSEPH DE GERAMB

RELIGIEUX DE LA TRAPPE.

MER MÉDITERRANÉE

SYRIE

Jérusalem

Bethlem

Hebron

Gaze

Azqalan

Mer Morte ou Lac Asphaltite

Bédouins

de Gaze

El Arich

Ras Strakê

Ras el Kasaroun

Peluse

Damiette

Rosette

ALEXANDRIE

Cap Broulos

L. Broulos

DELTA

GARBIE

BEHAIRIE

PROVINCE DE LA MER

PROVINCE DE L'OUEST

CHARQIE

PROVINCE DE L'EST

Mansoura

Damanhour

Rahmanieh

Tant

Manouf

Basta

Belbeis

Dunes de Sables mouvans

DÉSERT D'ARABIE

L. de Natron

Boulaq

Gisah

Heliopolis

LE CAIRE

Pyramides

LOCAL DE MEMPHIS

Suez

Qolzoum

Sources de Moïse

El Tih ou Désert de l'Égarement

Route des Pèlerins

Bahr ou Mer de Qolzoum

Mt. Mokattab

Tombeaux des Egyptiens

Ouadi Faran

Ruines de Faran

Mt. Sinaï

El Tor

Ras Mohammed

Aïlab

Agabé

Défilé d'Agabé

Bahr el Agabé

ET HEDJAZ

MER ROUGE

Mt. Moqattam

FAIOUM

Medine

Benisouef

NIL

Abou Girgé

DÉSERT D'AFRIQUE

Petite Oasis

Minié

Antinoë

Hermopolis

Achmounain

Melaoui

Manfalout

Siout

SAID ou ÉGYPTE SUPÉRIEURE

Charghé

Oasis

Boulaq

El Ouah

Djirdjé

Qené

Denderah

Coptos

ANCIENNE THÈBES

Esné

Edfou

Asouan

Mt. de Serpentine

Cataracte

Ile de Philé

Mt. des Émeraudes

Tout cet espace est occupé par des Montagnes arides

Granits

Berenice

ECHELLE

40 Lieues de 25 au Degré

20 Myriamètres

Tropique du Cancer

27° 28° 29° 30° 31° 32° 33°

30° 31° 32° 33° 34° 35° 36° 37°

